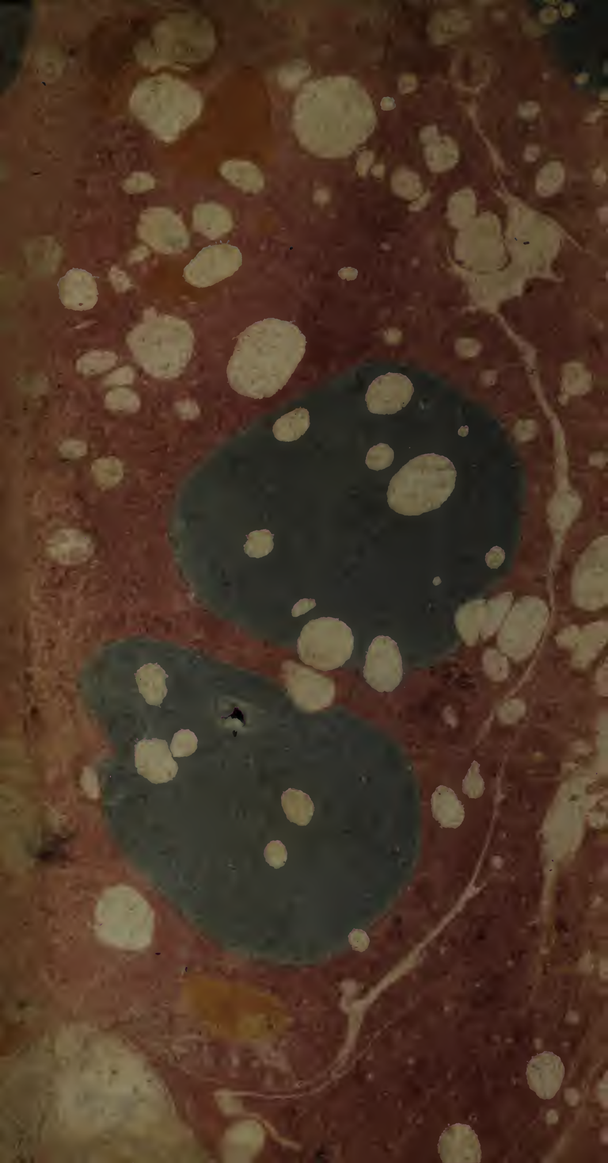
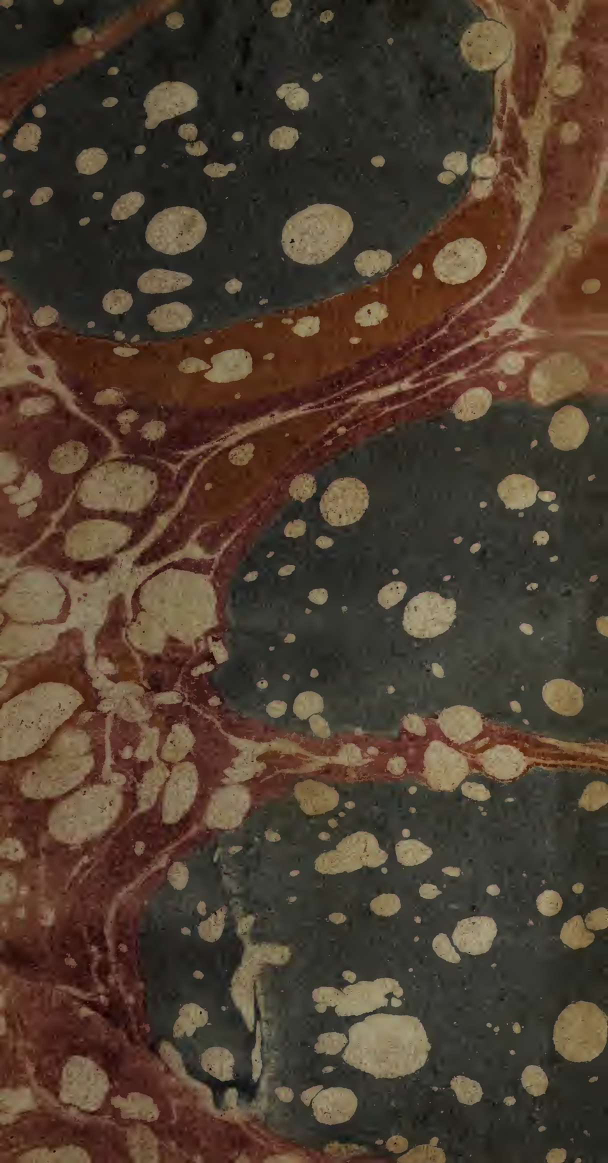






TRAITÉ
DU
SCORBUT,

DIVISÉ EN TROIS PARTIES,

CONTENANT

Des recherches ſur la nature, les cauſes & la curation de cette Maladie;

Avec un Tableau chronologique & critique de tout ce qui a paru ſur ce ſujet :

Traduit de l'Anglois de M. LIND, D. M. Membre du Collège Royal de Médecine d'Edimbourg;

Auquel on a joint la Traduction du Traité du Scorbut de BOERHAAVE, commenté par VAN SWIETEN.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MÉQUIGNON aîné, Libraire, rue des Cordeliers près des Écoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXIII

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



TRAITÉ DU SCORBUT,

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les paſſages des anciens Auteurs, qu'on ſuppoſe ſe rapporter à cette maladie ; & les premieres deſcriptions qu'on en a données.



CETTE maladie appellée en latin barbare *Scorbutus*, tire ſon nom, ſelon quelques-uns, du mot Danois *Schorbect*, ou du vieux mot Hollandois *Scorbeck*, qui

ſignifient l'un & l'autre *déchirement*, ou *ulcere de la bouche.* La plupart des Auteurs ont fait venir le nom de *Scorbutus* du mot Saxon *ſchorbock*, *tranchée* ou *déchirement du ventre.* Mais ce ſymptôme n'eſt nullement ordinaire dans cette maladie ; quoique les Auteurs l'aient cru, par une erreur dans l'étymologie du mot. Ce terme me paroît dérivé très-naturellement du mot Eſclavon *Scorb*, qui ſignifie maladie ; le Scorbut étant endémique en Ruſſie & dans les pays Septentrionaux, d'où nous avons emprunté le nom de cette maladie (*a*).

On prétend que le Scorbut a été connu & décrit, par les Médecins de l'antiquité, ſous d'autres noms, & particulierement par *Hippocrate*, ſous celui de εἰλεὸς αἱματώδης, ou troiſieme eſpece de *volvulus* (*b*). « Ceux, dit-il, » qui ſont attaqués de cette maladie, » ont l'haleine puante, les gencives » mollaſſes, & ſont ſujets à une hé- » morrhagie du nez ; ils ont quelque-

(*a*) *Vid. Hiſtor. natural. Ruſſiæ*, *Commerc. Litterar. Norimb. ann.* 1733, p. 274.

(*b*) *Lib. de intern. affect. edit. Foëſii*, pag. 557.

» fois des ulceres aux jambes, lesquels » se cicatrisent, tandis que d'autres » paroissent de nouveau. La couleur » de ces malades est noire, leur peau » mince & délicate ; ils sont dispos » & alertes» (*). Il ajoûte ensuite, que cette maladie demande un traitement long, qu'elle guérit difficilement, & qu'elle accompagne souvent le malade jusqu'au tombeau. *Langius* croyoit que ce passage contenoit une description de notre Scorbut moderne. Il pensoit aussi que la vérole n'étoit autre chose qu'une complication de symptômes & de maladies décrites par les Anciens. Il écrivit deux de ses lettres pour le prouver (c). *Foësius*, *Dodonée* & quelques autres voudroient bien suppléer à ce qui manque à la description d'Hippocrate, en y ajoûtant la particule négative οὐ, *haud*. Cette particule, en effet, changeroit entierement le sens. Hippocrate diroit alors que les malades avoient une aversion pour toute sorte

(*) [Voyez dans *Van Swieten*, §. 1148, *note* (g), une interprétation différente de ce passage].

(c) Epist. 13 & 14.

d'exercice ; ce qui eſt plus conforme à la véritable nature du Scorbut.

Mais l'opinion la plus commune, eſt qu'Hippocrate a décrit cette maladie, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, ſous le nom de σπλὴν μέγας, *tumeur & obſtruction de la rate.* Après avoir dit (*d*) qu'une hémorrhagie du nez, dans les perſonnes qui paroiſſent d'ailleurs ſaines, préſageoit la tumeur de la rate, une douleur de tête, ou des images voltigeantes devant les yeux, il ajoûte que ceux dont la rate eſt tuméfiée, ont les gencives malſaines, & l'haleine puante. Si ces ſymptômes ne paroiſſent point, il ſurvient des ulceres aux jambes & des cicatrices noires. Après avoir rapporté quelques ſymptômes qui donnent lieu d'attendre une hémorrhagie du nez, il ajoûte un autre diagnoſtic ; ſavoir, une enflûre ſous les paupieres. Si cette enflûre eſt accompagnée de celle des pieds, il paroît que le malade eſt attaqué d'une hydropiſie. Il traite de la même maladie dans un autre endroit (*e*) ; mais il ne

(*d*) *Prorrhetic. Lib.* 2, p. 111.
(*e*) *Lib. de inter. affectionibus*, p. 549.

fait point mention que les gencives soient affectées : il dit seulement que l'haleine est puante, que le malade perd sa couleur ordinaire, devient maigre, & a des ulceres de mauvaise qualité. La rate est dure, & conserve toujours sa grosseur naturelle dans les tempéramens bilieux : mais dans les constitutions pituiteuses, ce viscere est quelquefois plus gros, d'autres fois plus petit que dans l'état naturel. Plusieurs malades furent un peu soulagés par les purgatifs, lesquels ordinairement ne diminuoient pas beaucoup l'enflûre de leur rate. Lorsque cette maladie ne cédoit à aucun remede, elle causoit quelquefois, par la suite des tems, des hydropisies; d'autres fois le malade vieillissoit avec cette tumeur & cette dureté de la rate. Si elle venoit à suppurer, on guérissoit le malade, en appliquant le feu sur la partie. Il décrit ailleurs (*f*) encore plus particulierement cette maladie. Le ventre, dit-il, s'enfle d'abord, la rate grossit ensuite, devient dure, & on y ressent une vive douleur. Le

(*f*) *Lib. de intern. affection.* p. 549.

malade perd ſa couleur naturelle, devient noir, ou pâle, de la couleur de l'écorce de grenade. Les gencives ſentent mauvais, & ſe ſéparent des dents. Il ſurvient des ulceres aux jambes, les membres s'atrophient, & le ventre eſt conſtipé. Il attribue, dans un autre endroit (g), cette enflûre de la rate, aux eaux crûes, croupiſſantes & malſaines, dont on uſe pour boiſſon ordinaire; & il dit que ceux qui ont cette maladie (*lienoſi*), ſont *fluets*, maigres & exténués.

Le lecteur ſera par-là en état de juger (& mieux encore s'il conſulte l'original) juſqu'à quel point Hippocrate a décrit le Scorbut, ſous le nom de *tumeur de la rate*. Il paroît, par pluſieurs endroits de ſes ouvrages, qu'il regardoit l'ictere jaune, comme une maladie cauſée par l'obſtruction du foie; & l'ictere noir, par l'obſtruction, & ſurtout le skirre de la rate. On obſerve ſouvent, dans la pratique, une obſtruction ou une dureté de ce viſcere, ainſi que

(g) *Lib. de aëre, locis & aquis*, p. 283.

des parties qui lui ſont contiguës, & qu'Hippocrate pouvoit aiſément prendre pour celle de la rate. Cette obſtruction eſt dûe principalement aux cauſes qu'il aſſigne (*h*) ; c'eſt-à-dire, à des fievres de mauvaiſe nature, ſur-tout aux intermittentes. Elle n'eſt point, ajoûte-t-il, une maladie mortelle par elle-même, quoiqu'elle demande un long traitement (*i*). Mais les diſſections ont ſuffiſamment prouvé que la rate eſt rarement affectée dans le Scorbut, ou du moins qu'elle n'eſt point la cauſe ou le ſiége de cette maladie. Le Docteur *Mead* nous donne un exemple (*k*) d'une enflûre extraordinaire de la rate, trouvée dans le cadavre d'un habitant de l'Iſle de *Sheppey*, qui avoit eu des ſymptômes

(*h*) *Lib. de intern affectionibus*, p. 521.

(*i*) Mon ami, M. *Cleghorn*, obſerve que cette maladie eſt une de celles auſquelles les habitans de Minorque ſont ſujets, à cauſe de la rareté de la bonne eau, & de la fréquence des fievres tierces dans cette Iſle. *Obſerv. on the Epidem. diſeas of Minorca, Introduct.* page 67.

(*k*) *Monitæ & præcepta medica*, cap. 16, *de Scorbuto*.

ſcorbutiques. Mais il faut remarquer que le Scorbut, dans ce malade, étoit compliqué, particulierement avec une fievre intermittente violente. Or on ſait que ces ſortes de fievres ſont ſouvent accompagnées de l'obſtruction des viſceres. Ce qui prouve encore davantage qu'Hippocrate n'a point connu ou décrit le Scorbut, c'eſt qu'il ne parle point des taches ordinaires dans cette maladie, ni de pluſieurs autres ſymptômes qui l'accompagnent preſque conſtamment. En un mot, nous pouvons être perſuadés que, ſi cet Auteur, à qui l'antiquité a donné le nom de *Divin*, avoit vu cette maladie, lui qui étudioit la nature avec tant de ſoin, qui la copioit avec une ſi grande exactitude, il nous en auroit laiſſé une deſcription plus exacte. Mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le climat où il vivoit n'étoit pas plus ſujet au Scorbut alors qu'aujourd'hui; & que la maniere de naviger des Anciens, qui ne faiſoient que ranger les côtes, ne lui a pas pu donner l'occaſion d'obſerver cette maladie ſur mer. Ainſi on ne doit point s'attendre que cet

Auteur ait indiqué, & beaucoup moins encore, qu'il ait décrit une maladie, que, ſuivant toutes les apparences, il n'avoit jamais obſervée, & dont il n'avoit point entendu parler. Si le Scorbut n'étoit autre choſe que la maladie qu'il décrit ſi ſouvent dans ſes ouvrages & d'une maniere ſi étendue, ſous le nom de tumeur de la rate; certainement il auroit dû être très-fréquent de ſon tems. Mais ſi nous avions pu eſpérer de trouver la deſcription du Scorbut dans les écrits d'*Hippocrate*, ce ſeroit dans l'endroit où il parle des habitans de *Phaſis* (*l*). C'eſt-là où il compare le naturel & la forme extérieure des Aſiatiques & des Européens; & où il rend raiſon du tempérament, des mœurs, &c. de différentes nations, par le terrein particulier qu'elles habitent, par leur climat, & l'air qu'elles reſpirent. « Les *Phaſiens*, dit-il,

(*l*) *Lib. de aëre, locis & aquis.*
Phaſis étoit une ville de l'ancien royaume de Colchos, ſituée ſur le côté le plus oriental de la Mer noire, entre la Géorgie & la Circaſſie; elle n'étoit pas fort éloignée des anciens Sauromates.

» habitent un terrein bas, humide & » marécageux. Leurs maiſons ſont de » bois & conſtruites ſur l'eau : elles » communiquent les unes aux au- » tres, par le moyen de foſſés qu'ils » traverſent continuellement dans des » troncs d'arbres creuſés, qui leur » ſervent de barques. L'air qu'ils » reſpirent eſt épais, humide & im- » pur. L'eau qu'ils boivent eſt chau- » de, croupiſſante, corrompue par » le ſoleil, & fournie par les pluies » qui tombent continuellement dans » leur pays en grande abondance. » Leur forme extérieure eſt diffé- » rente de celle des autres hommes, » à cauſe de cette ſituation. Ils ſont » plus grands, & ſi gras, qu'à peine » voit-on leurs veines & leurs arti- » culations. Leur couleur eſt pâle, » tirant ſur le jaune. Leur ſon de » voix eſt plus rude que celui des » autres nations, & ils ſont naturel- » lement plus lents ». Voilà toutes les remarques qu'il fait ſur ce peuple : il ne parle point d'aucuns ſymptômes ſcorbutiques auſquels nous pourrions ſuppoſer naturellement qu'ils étoient ſujets.

Les Auteurs Grecs & Romains qui l'ont ſuivi, gardent entierement le ſilence ſur cette maladie. Ils copient d'*Hippocrate*, à peu de choſe près, la deſcription de la maladie de la rate (*Lienoſi*). Ils n'y ajoûtent aucun ſymptôme qui puiſſe nous porter à croire que ſoit Hippocrate ou eux, aient jamais entendu par-là le Scorbut (*m*).

Il paroît auſſi que cette maladie a été entierement inconnue aux Auteurs Arabes. Ils ne parlent, dans aucun endroit de leurs ouvrages, d'une maladie ſemblable au Scorbut.

(*m*) *Celſe*, avec ſon élégance ordinaire, traduit preſque littéralement *Hippocrate*.

Quibus ſæpè ex naribus fluit ſanguis, his aut lien tumet, aut capitis dolores ſunt; quos ſequitur ut quædam antè oculos tanquam imagines obverſentur. At quibus magni ſunt lienes, his gingivæ malæ ſunt, & os olet, aut ſanguis aliquâ parte prorumpit. Quorum ſi nihil evenit, neceſſe eſt in cruribus mala ulcera, & ex his nigræ cicatrices fiant. Lib. 2, cap. 7.

Ætius, tetrab. 3, ſerm. 3.

Paulus Æginetа, lib 3, cap. 49.

Aretæus, *de cauſis & ſignis morb.* lib. 1, cap. 14.

Cœl. Aurelian. chron. ſive tard. paſſ. lib. 3, cap. 4.

Avicenne cependant, le plus considérable d'entr'eux, a décrit très au long la maladie de la rate, avec les mêmes symptômes que les Auteurs Grecs (*n*).

Quelques personnes extrêmement entêtées de l'étendue des connoissances des Anciens, veulent que le Scorbut soit la même maladie que l'*Oscedo* de *Marcellus* (*o*). M. *Poupart* pensoit que le Scorbut qui regna à Paris en 1699, ressembloit à la peste des Athéniens, décrite par *Lucrece* (*p*). *Moellenbroek* croyoit que le serviteur du centenier de Capharnaüm, étoit attaqué de cette maladie (*q*). De pareilles opinions ne demandent aucune réfutation sérieuse.

Enfin on a cru que cette maladie étoit la même que celle qui affligea l'armée Romaine commandée par César Germanicus. Ce sentiment a plus de vraisemblance que les autres.

(*n*) *Can.* 3, *fen.* 15, *tract.* 2, *cap.* 5, *de signis apostematum splenis.*

(*o*) *Lib. de Medicamentis*, cap. 2.

(*p*) *Lib.* 6, voyez *Thucydide.*

(*q*) Voyez Saint Mathieu, 8, 5.

Pour en décider, il convient de donner la relation de cette maladie telle qu'on la trouve dans Pline (*r*).

« L'armée Romaine, commandée » par *César Germanicus*, campa en » Allemagne, au-delà du Rhin, & » assez près des côtes de la mer. Ils » trouverent dans cet endroit une » fontaine d'eau douce, dont l'usage, » au bout de deux ans, leur fit tom- » ber les dents, & leur rendit les ar- » ticulations des genoux paralytiques » (*s*). Les Médecins appelloient cette » maladie *stomacacé* & *scélétyrbe*. Ils » trouverent le moyen de la guérir, » par l'*herba Britannica*. Cette plante » étoit non-seulement salutaire dans » les maladies de la bouche & des » nerfs, mais encore dans la squinan- » cie, la morsure des serpens, &c. »

Toute cette narration paroît assez extraordinaire. Je ne saurois m'empêcher de remarquer, que la perte des dents, & de l'usage des jambes, deux ans après avoir bu de cette eau, les vertus extraordinaires at-

(*r*) *Histor. natur.* lib. 25, cap. 3.

(*s*) *Compages in genibus solverentur.*

tribuées à l'*herba Britannica*, & les inſtructions frivoles qu'il donne enſuite pour cueillir cette herbe avant qu'il ne tonne, ſe reſſentent beaucoup de cette crédulité fabuleuſe qu'on a ſi juſtement reprochée à cet Auteur. Mais quand même un Auteur plus digne de foi nous auroit donné cette relation, il y a pluſieurs raiſons de croire qu'elle ne ſe rapporte point au Scorbut.

Ces endroits au-delà du Rhin dont Pline parle, c'eſt-à-dire, les parties ſeptentrionales des Pays-Bas, ſont aujourd'hui bien connus, & on n'y a jamais découvert une pareille fontaine. Il n'eſt point fait mention, dans cette relation, des taches ſcorbutiques, qu'on obſerve plus fréquemment que la foibleſſe des genoux, par laquelle *Pline* a interprété le *ſcélétyrbe.* On a ſuppoſé que ce terme ſe rapportoit à la roideur des tendons du jarret qu'on obſerve dans le Scorbut. Mais l'interprétation de *Pline* ne paroît exprimer en aucune façon ce ſymptôme particulier. *Galien*, le ſeul Auteur qui ſe ſerve du mot *ſcélétyr-*

be (*t*), entend par-là une eſpece de paralyſie très-différente du retirement des tendons qu'on obſerve dans les Scorbutiques (*).

Strabon (*u*) fait mention d'une pareille maladie, occaſionnée par l'uſage de certains fruits, &c. qui régna dans l'armée commandée par *Ælius Gallus* en Arabie. Mais on peut croire, avec raiſon, que le mot *ſtomacacé* ſignifie pluſieurs autres maladies de la bouche, telles que les aphtes, &c. ſans ſuppoſer que ce ſoit le Scorbut. Si cette calamité avoit été générale dans une armée, au point d'occaſionner le *ſcélétyrbe*, c'eſt-a-dire, de priver

(*t*) *In definitionibus Medic.* p. 265, tom. 2, *Edit. Charterii.*

(*) Voyez la définition de ce terme dans le §. 1148; de *Van Swieten.*

(*u*) Στομακάκῃ τὲ καὶ σκελοτύρβῃ πειραζομένης τῆς στρατιᾶς ἐπιχωρίοις πάθεσι, τῶν μὲν περὶ τὸ στόμα, τῶν δὲ περὶ τὰ σκέλη παραλυσίν τινα δηλούντων, ἔκ τε τῶν ὑδρῶν, καὶ τῶν βοτανῶν.

Strabo, *Geograph. lib.* 16, *ſub finem.* C'eſt-à-dire : L'armée étoit attaquée du ſtomacace & du ſcélétyrbe ; deux maladies du pays cauſées par les eaux & par les fruits, dont la premiere ſe déclare par un mal de bouche, & l'autre par une paralyſie aux jambes.

les ſoldats de l'uſage de leurs jambes, elle auroit néceſſairement été accompagnée d'autres ſymptômes conſtans, & auſſi remarquables que celui-là; & nous les trouverions ſans doute décrits d'une maniere particuliere dans les Auteurs de Médecine qui vinrent après Pline & Strabon, & qui furent à portée de voir leurs ouvrages (x).

On peut regarder comme une queſtion peu importante, de ſavoir ſi les Anciens ont bien connu cette maladie ou non; auſſi ne me ſerois-je point arrêté ſi long-tems à cette recherche, ſi une eſtime mal entendue pour leurs ouvrages, n'avoit eu de mauvaiſes

(x) Je ne prétends point que le Scorbut n'ait jamais régné dans les armées des Anciens; mais ſeulement que les deſcriptions qu'ils nous en ont laiſſées ſont douteuſes & imparfaites. Le premier Scorbut véritable, dont je trouve la deſcription, eſt celui dont l'armée de Saint Louis fut attaquée en Egypte, environ l'an 1260. Mais on voit, dans cette relation, que non-ſeulement les jambes étoient affectées, mais qu'il paroiſſoit des taches ſur le corps. Les gencives putrides & fongueuſes y ſont décrites d'une maniere particuliere, &c. *Voy*, l'Hiſt. de Saint Louis, par le ſieur *Joinville*.

ſuites dans la pratique. Pluſieurs Médecins, croyant que la rate étoit le ſiége du Scorbut, ont pris leurs indications du vice de ce viſcere D'autres ont écrit des volumes entiers, pour découvrir la véritable *herba Britannica*, à laquelle on avoit attribué fauſſement des vertus ſi miraculeuſes.

Mais comme on eſt ſujet à paſſer d'une extrémité à l'autre, pluſieurs perſonnes ne trouvant point cette maladie décrite dans les Anciens, ont ſuppoſé qu'elle étoit nouvelle. Ils ont cru qu'elle paroiſſoit dans le monde après un certain période de tems, de même que la vérole (*y*). Cette opinion eſt auſſi peu fondée que la premiere, ſi même elle ne l'eſt encore moins; car il paroît que les deux principales raiſons, pour leſquelles cette maladie n'a point été décrite par les Anciens, ou du moins pourquoi elle l'a été ſi imparfaitement, ſont 1° parce qu'ils avoient très-peu de connoiſſance des pays du Nord, où le Scorbut eſt endémique; 2° parce qu'ils

(*y*) Voyez l'Hiſtoire de la Médecine, par *Freind*

n'osoient entreprendre de voyages de long cours, & qu'ils ne faisoient que ranger les côtes : aussi voyons-nous, qu'aussitôt que les Arts & les Sciences commencerent à être cultivées parmi les Nations du Nord (*), les Historiens & les autres Auteurs en font mention. Si nous réfléchissons sur l'extrême ignorance des Médecins de ce pays-là, & sur le peu d'estime qu'on y faisoit de la Médecine, nous ne serons pas surpris qu'ils n'aient pas plutôt décrit cette maladie (z); mais après la prise de Constantinople, les Auteurs Grecs furent dispersés dans tout le monde; & l'art d'imprimer, nouvellement inventé, les rendit publics dans le commencement du siecle suivant. La Médecine commença alors à fleurir dans les parties septentrionales de l'Europe, & les Médecins du Nord donnerent bientôt après des descriptions exactes du Scorbut.

(*) Ce fut vers le commencement du seiziéme siécle, époque remarquable pour l'avancement des sciences dans toute l'Europe.

(z) Vide *Olaum Magnum, de Medicinâ & Medicis septentrionalibus.*

De même, la navigation ayant été perfectionnée, & les Indes découvertes à-peu-près dans le même tems, nous voyons qu'on n'eut pas plutôt fait des voyages de long cours, que les mariniers furent attaqués de cette maladie. Ainsi l'équipage de *Vasco de Gama*, qui trouva le premier un passage aux Indes Orientales par le cap de Bonne-Espérance, en 1497, fut cruellement affligé du Scorbut. De cent soixante hommes dont il étoit composé, il en mourut plus de cent. C'est dans la relation de ce voyage, qu'on trouve la premiere description de cette maladie, observée sur la mer. (*a*). Elle étoit alors, & même longtems après, peu connue, comme il paroît par la narration suivante.

(*a*) Voyez l'Histoire des découvertes des Portugais, &c. par Herman Lopès de Castanheda.



Le ſecond voyage de Jacques Cartier, à la nouvelle Finlande, par la grande Baye, ſur la riviere du Canada, *en* 1535 (*b*).

« NOUS apprîmes, dans le mois » de Décembre, qu'il regnoit une ma- » ladie contagieuſe parmi les habitans » de *Stadacona*, & qu'elle en avoit » déja fait périr plus de ſoixante. » Nous leur défendîmes en conſé- » quence de s'approcher de nos forts » & de nos vaiſſeaux. Malgré ces pré- » cautions, cette maladie commença » à ſe répandre parmi nous, de la » maniere la plus ſurprenante. Quel- » ques-uns perdirent entierement leurs » forces, de ſorte qu'ils ne pouvoient » ſe tenir debout. Leurs jambes s'en- » flerent enſuite, & devinrent auſſi » noires que du charbon; les tendons » de ces parties ſe retirerent. La peau » ſe couvrit dans d'autres de taches » pourprées : ces taches s'obſervoient » ſur les malléoles, les genoux & les » cuiſſes, les épaules, les bras & le

(*b*) *Harkluit's collection of voyages*, vol. 3, p. 225.

» cou. Leur bouche devint puante ; » les gencives parvinrent à un ſi haut » degré de putridité, qu'elles tombe- » berent par morceaux, & laiſſerent » la racine des dents à découvert ; ils » perdirent auſſi preſque toutes les » dents. Cette maladie devint ſi géné- » rale vers le milieu de Février, que » de cent-dix hommes, il n'y en avoit » point dix en ſanté ; de ſorte qu'ils » ne pouvoient ſe donner mutuelle- » ment aucun ſecours. Spectacle hor- » rible & pitoyable ! Huit de ces mi- » ſérables avoient déja perdu la vie, » & plus de ſoixante étoient réduits à » un état entierement déſeſpéré. Cette » maladie nous étant inconnue, nous » fîmes l'ouverture d'un cadavre (*c*), » pour voir ſi nous ne pourrions » point en trouver la cauſe, & y por- » ter du remede ; mais cette calamité » augmenta de telle ſorte, qu'il ne » reſtoit plus alors que trois hommes » en ſanté. Trente-cinq de nos meil- » leurs matelots étoient déja morts, » tous les autres étoient dans un état

(*c*) Voyez le chap. 7, de la ſeconde Partie, nº. 2.

» ſi déplorable, que nous n'eſpérions
» plus qu'ils en revinſſent. Dieu vou-
» lut bien alors nous regarder en pitié,
» & nous fit connoître un remede qui
» nous rendit la ſanté.

» Notre Capitaine, conſidérant la
» triſte ſituation de ſon équipage, ſor-
» tit un jour du fort, & fut ſe prome-
» ner ſur la glace. Il vit une troupe de
» gens qui venoient de *Stadacona*,
» parmi leſquels étoit un certain *Do-*
» *magaïa*, qui avoit eu les genoux,
» dix ou douze jours auparavant, auſſi
» gros que la tête d'un enfant de deux
» ans, les tendons des jambes retirés,
» les dents gâtées, & les gencives
» pourries & puantes. Le Capitaine le
» voyant en parfaite ſanté, fut péné-
» tré de la joie la plus vive, eſpérant
» d'apprendre de lui la maniere dont
» il avoit été guéri. Il lui dit qu'il
» avoit pris le ſuc des feuilles d'un
» certain arbre, qui étoit particulie-
» rement efficace dans cette maladie.
» Cet arbre eſt appellé dans ce pays
» *Améda* ou *Hannéda* (*d*). Nos mala-
» des prirent une décoction de ſon

(*d*) Voyez Partie II, chap. 4, p. 299.

» écorce & de ses feuilles, & furent
» tous guéris en peu de tems. »

Cette maladie fit périr, pendant l'hiver, soixante personnes de la Colonie Françoise envoyée sous les ordres de Monsieur de *Roberval* (e). Nous trouvons, quelque tems après, une autre relation de la même maladie, que je vais inférer ici.

Nouvelle France, ou description de cette partie de la nouvelle France qui est dans le même continent que la Virginie, d'après les trois derniers voyages & plantations faites par Messieurs de Monts, Pontgrave, & de Poutrincourt (*f*); *publiée par l'*Escarbot, *en* 1604.

« BREF (*), voici les maladies in-
» connues, semblables à celles que le

(e) Année 1542. Voy. *Hakluit*, vol. 3, p. 240.

(*f*) *Collection of voyages and travels, compiled from the library of the late Lord Oxford*, vol. 2, page 808.

(*) La traduction Angloise de ce passage de l'Escarbot, ne m'a pas paru bien exacte; c'est pourquoi j'ai rapporté les propres paroles de l'original.

» Capitaine Jacques *Cartier* nous a
» repréſentées ci-deſſus, leſquelles,
» pour cette cauſe, je ne décrirai pas,
» pour ne pas faire une répétition vai-
» ne. De remedes il ne s'en trouvoit
» point; tandis les pauvres malades
» languiſſoient, ſe conſommant peu-
» à-peu, n'ayant aucune douceur,
» comme de laitage ou bouillie pour
» ſuſtenter cet eſtomac, qui ne pou-
» voit recevoir de viandes ſolides, à
» cauſe de l'empêchement d'une chair
» pourrie, qui croiſſoit & ſurabon-
» doit dans la bouche; & quand on
» la penſoit enlever, elle renaiſſoit
» du jour au lendemain plus abondam-
» ment que devant. Quant à l'arbre
» *Améda*, dont ledit *Cartier* fait men-
» tion, les ſauvages de ces terres ne
» le connoiſſoient point. Si bien que
» c'étoit grande pitié de voir tout le
» monde en langueur, excepté bien
» peu, & les pauvres malades mou-
» rir tout vifs, ſans pouvoir être ſe-
» courus. De cette maladie, il y en
» mourut trente-ſix, & autres tren-
» te-ſix ou quarante qui en étoient
» touchés, guérirent à l'aide du prin-
» tems, ſitôt qu'il fut venu. Mais
» la

» la saison de mortalité en icelle mala-
» ladie, sont la fin de Janvier, les
» mois de Février, & de Mars, aux-
» quels meurent ordinairement les
» malades, chacun à son rang, selon
» qu'ils ont commencé de bonne
» heure à être indisposés; de maniere
» que celui qui commencera sa ma-
» ladie en Février & Mars, pourra
» échapper; mais qui se hâtera trop,
» & voudra se mettre au lit en Dé-
» cembre & Janvier, il sera en dan-
» ger de mourir en Février, Mars,
» ou au commencement d'Avril; le-
» quel tems passé, il est en espéran-
» ce, comme en assurance de salut.
» Néanmoins il en est demeuré à
» quelques-uns des indispositions,
» pour avoir été trop vivement tou-
» chés.

» Le sieur de *Monts*, étant de re-
» tour en France, consulta nos Mé-
» decins sur le sujet de cette mala-
» die, laquelle ils trouverent fort
» nouvelle à mon avis; car je ne
» vois point que, lorsque nous nous
» en allâmes, notre Apothicaire fût
» chargé d'aucune ordonnance pour
» la guérison d'icelle ».

L'Auteur obſerve enſuite, que cette maladie eſt le Scorbut, auquel les Nations ſeptentrionales, les Hollandois, &c. ſont très-ſujets. Il cite, à cette occaſion, un paſſage d'*Olaüs Magnus*, & dit: « J'ai pris plaiſir » à rapporter les paroles de cet Au- » teur, parce qu'il parle ſavamment » de cette maladie, & qu'il l'a bien » décrite. Il n'y a que deux ſymptô- » mes dont il ne fait point men- » tion: c'eſt-à-dire, le retirement » des tendons du jarret, & l'excroiſ- » ſance de chair qui vient dans la » bouche. »

L'Eſcarbot obſerve encore que les Sauvages ſont dans l'uſage d'exciter des ſueurs fréquentes pour la guériſon de cette maladie, & que la gaieté en eſt un excellent préſervatif; parce qu'elle attaque ordinairement ceux qui ſont triſtes, chagrins & oiſifs. Mais le plus ſouverain remede étoit l'*Améda* dont parle *Cartier*, il l'appelle l'*Arbre de vie*. M. *Champlein*, qui étoit alors dans ce pays, eut ordre de chercher cet arbre parmi les Indiens, & d'en faire proviſion pour la conſervation de leur Colonie.

On dit que le nom de cette maladie se trouve dans l'histoire de Saxe, écrite par *Albert Krantz*. Si cela est vrai, je crois que, parmi les Auteurs qui nous restent, il est le premier qui ait appellé cette maladie *Scorbut* (g). *Euritius Cordus* en parle ensuite dans son *Botanicologicon*, publié en 1534. Un des personnages de ce dialogue observe, que la petite chélydoine est appellée par les Saxons *Schorbock rout*, parce qu'elle est un excellent remede contre le Scorbut. On lui demande ensuite quelle est cette maladie; & il répond: Il paroît que c'est la *stomacace*

(g) Cet Auteur poussa son histoire jusqu'à l'année 1501. Il mourut en 1517, suivant *Melchior Adam*, & *Chevreau* dans son histoire du monde. Je n'ai pas trouvé le nom de *Scorbut* dans l'édition que j'ai vue. Cependant *Wierus*, *Schenkius* dans ses Observations, & plusieurs autres Auteurs disent l'y avoir trouvé. Je ne sais si ces Auteurs (*Wierus* ne peut point avoir été dans ce cas) n'auroient point pris *Albert Krantz*, pour *George Fabrice*, qui écrivoit environ l'année 1570. Celui-ci, dans ses *Annales urbis Misnæ*, fait mention d'une maladie qui régna en 1486; c'est-à-dire, du Scorbut, & il en donne une description très-imparfaite.

de Pline ; car elle fait tomber les dents, & affecte toute la bouche. *Jean Agricola*, en 1539, en parle de la même maniere dans sa *Medicina herbaria. Olaüs magnus* dans son histoire des peuples du Nord, publiée en 1555, observant les maladies particulieres à ces peuples, donne une longue description du Scorbut (*h*).

Nous trouvons, bientôt après, trois célebres Médecins, tous trois contemporains, qui traitent expressément de cette maladie. Ces Auteurs sont *Ronsseus*, *Echthius* & *Wierus*. On peut encore joindre à ceux-là *Lan-*

(*h*) *Est & alius morbus castrensis, qui vexat obsessos & inclusos ; talis, scilicet, ut membra carnosa, stupiditate quâdam densata, & subcutaneo tabo, quasi cera liquescens, digitorum impressioni cedant ; dentesque, veluti casuros, stupefacit ; colores cutium candidos reddit cœruleos, torporemque inducit, cum medicinarum capiendarum nauseâ ; vocaturque vulgari gentis linguâ* Scorbock, *græcè* καχέξια, *forsitan à subcutaneâ mollitie putrescente, quæ videtur esu salsorum ciborum, nec digestorum, nasci, & frigidâ murorum exhalatione foveri. Sed vim tantam non habebit, ubi muri interiùs tabulis quorumcunque lignorum sunt cooperti. Insuper, si diutiùs grassetur iste morbus, absinthiaco potu*

gius, qui a écrit deux lettres ſur cette matiere. L'ouvrage qui porte le nom d'*Epitome* d'*Echthius* fut écrit le premier. Il paroît, ſuivant *Foreſtus* (*i*), que cet ouvrage étoit une lettre d'*Echthius* adreſſée à *Blienburchius*, Médecin d'Utrecht. La réponſe de ce dernier ne ſubſiſte plus. *Ronſſeus* publia, ſous la forme d'une lettre, le premier ouvrage qui traite expreſſément du Scorbut. On ne ſait pas préciſément en quelle année ce livre parut, parce qu'il le corrigea enſuite, & le fit réimprimer ſous une forme différente. Cet Auteur porte la modeſtie

continuato illum arcere ſolent. Lib. 16, cap. 51. *Viribus, primis annis; demùm [milite ſtragibus continuis diminuto] artibus, dolis & inſidiis, obſidentium ſubripiunt commeatum, præſertim pecudes; quas ſecum abductas, in herboſis domorum tectis paſcendas imponunt; ne, defectu carnium recentiorum, morbum incurrant, quibuſvis ægritudinibus triſtiorem, patriâ linguâ* Scorbock *nuncupatum; hoc eſt, ſaucium ſtomachum, diris cruciatibus & diuturno dolore tabefactum. Frigidi enim & indigeſti cibi avidiùs ſumpti morbum hujuſmodi cauſare videntur, qualem Medici* Cachexiam univerſalem *appellant.* Lib. 9, cap. 38.

(*i*) *Obſerv. Medic.* Lib. 20, Obſ. 11.

au point de dire, qu'il n'auroit rien publié ſur cette matiere, s'il avoit vu auparavant les obſervations exactes de *Wierus*. Il y a une édition de *Ronſſeus*, donnée par *Mercklin* (*k*) & *Lipenius* (*l*), en 1564, & une édition des obſervations de *Wierus* en 1567.

Le ſavant M. *Aſtruc* (*m*) croit que ce dernier ouvrage ne fut publié qu'en 1580. Il eſt certain que ces Auteurs étoient en correſpondance les uns avec les autres; & *Wierus* ayant envoyé à *Ronſſeus* la lettre d'*Echthius*, connue aujourd'hui ſous le nom d'*Epitome*, *Ronſſeus* la fit imprimer avec ſon ouvrage, les obſervations de *Wierus*, & deux lettres de *Langius*, en 1583.

(*k*) *Linden. renovatus.*
(*l*) *Bibliotheca real. Medic.*
(*m*) *Lib. de Morbis venereis.*



CHAPITRE II.

BIBLIOTHEQUE SCORBUTIQUE,

OU

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

de tout ce qui a été publié jusqu'ici sur le Scorbut.

ANNÉE 1541.

JOANNIS ECHTHII de Scorbuto, vel Scorbuticâ passione, Epitome.

CET Auteur demande si le sang ne peut pas être corrompu dans cette maladie, sans que la rate, ou quelqu'autre viscere soient affectés. Mais il est porté à croire que la rate l'est souvent. Il assigne pour cause de cette maladie une nourriture grossiere & mal-saine, telle que du poisson & de la viande salée, séchée & corrompue, du porc salé, du pain gâté, de l'eau puante, &c.

Il range les symptômes sous deux classes. La premiere contient ceux qui

paroiſſent dans le commencement du Scorbut, & qui lui ſont communs avec d'autres maladies. Il met dans la ſeconde ceux qui ſe préſentent dans la ſuite de la maladie, & qui en ſont des ſignes plus certains.

Les ſymptômes de la premiere claſſe, ſont une peſanteur du corps, avec une laſſitude ſpontanée, ordinairement plus ſenſible après l'exercice; une conſtriction de la poitrine, & une foibleſſe des jambes; la démangeaiſon, la rougeur & la douleur des gencives; le changement de couleur du viſage. Il obſerve que, lorſque tous ces ſymptômes ſe préſentent en même tems, on peut prononcer que le Scorbut eſt imminent.

Les ſymptômes plus immédiats & plus certains, qu'il range ſous la ſeconde claſſe, ſont une haleine puante, un gonflement ſpongieux des gencives, leſquelles ſont ſujettes à ſaigner; la vacillation des dents. Les jambes ſe couvrent de taches plombées, pourprées ou livides; il paroît quelquefois ſur la face des taches obſcures plus larges que les précédentes, & d'autrefois ſur les jambes. A me-

ſure que la maladie fait des progrès ; le malade perd l'uſage de ſes jambes, & eſt ſujet à une difficulté de reſpirer, particulierement lorſqu'il fait quelque mouvement, ou qu'il ſe tient debout. Souvent il tombe alors en foibleſſe ; mais lorſqu'on le couche de nouveau, il reprend ſes ſens, & reſpire librement. Il ne reſſent aucun mal, quand il eſt tranquille dans ſon lit. Mais comme il ne peut toujours demeurer dans la même ſituation ſans faire quelque mouvement, il eſt ſujet à des défaillances continuelles. Ces malades jouiſſent ordinairement d'un bon appétit. On obſerve quelquefois une aggravation de ſymptômes. Cette aggravation arrive dans quelques-uns le quatrieme ou le cinquieme jour, & dans d'autres le troiſieme. Certains malades éprouvent cette augmentation tous les jours, mais ſans fievre : d'autres ont de la fievre.

Les fievres peuvent ſe terminer par le Scorbut comme criſe. Des familles & des monaſteres entiers en ſont affectés de cette maniere. Ces ſortes de Scorbuts finiſſent or-

dinairement, tantôt par une dyssenterie mortelle, tantôt par une mort subite.

Pendant le cours de cette maladie, certains malades sont sujets à être très-constipés, tandis que d'autres ont une diarrhée continuelle. Quelquefois leurs jambes, couvertes de taches, s'énflent d'une maniere si monstrueuse, qu'elles ressemblent à la lepre (*elephantiasis*) des Arabes: d'autres fois, au contraire, elles sont si exténuées, qu'elles ne paroissent couvertes que de la peau. Les taches, dans quelques-uns, se séparent en écailles noires & brunes, comme dans la *Morphea* & la lepre des Grecs; tandis que dans d'autres ces taches demeurent douces, polies & luisantes; & que l'impression du doigt se conserve quelque tems sur la partie. Quelquefois les taches disparoissent après la mort; d'autres fois elles se montrent de nouveau. Enfin on a observé dans certains cas une dilatation variqueuse des veines ranines, & de celles de la levre inférieure.

Cet Auteur donne ensuite les in-

dications curatives, mais sans faire mention d'aucun remede. Il n'est pas hors de propos de remarquer, que c'est la premiere description que nous ayons du Scorbut, donnée par un Médecin.

1560. *JOANNIS LANGII medicinalium ep. miscel. lib. 3, ep. 13, de novis morbis; ep. 14, de Veterum stomacaciâ & sceletyrbe, & morbi gallici tuberibus.*

RONSSEUS fit réimprimer ces deux lettres comme servant à prouver que le Scorbut avoit été connu des Anciens.

1564. *BALDUINI RONSSEI, de magnis Hippocratis lienibus, Pliniique stomacace ac sceletyrbe, seu vulgò dicto* Scorbuto, *commentarius. Ejusdem epist. quinque ejusdem argumenti.*

IL attribue la fréquence du Scorbut en Hollande, à l'air qu'on y respire;

à ce qu'on y mange une grande quantité d'oiſeaux aquatiques ; mais ſurtout à ce qu'on s'y nourrit de viandes ſalées, & ſéchées enſuite à la fumée. Le tems, dit cet Auteur, influe beaucoup ſur cette maladie. Car quoiqu'il l'eût obſervée dans toutes les ſaiſons ; cependant une longue expérience lui avoit prouvé qu'un air humide & les vents du Midi contribuoient extrêmement à l'augmenter. La pluie & les vents du Sud & de l'Oueſt regnerent preſque continuellement pendant toute l'année 1556. Le Scorbut fut très-fréquent cette année, & pluſieurs malades furent en danger de perdre la vie. En 1562, après une ſaiſon pluvieuſe, le Scorbut fut fréquent auſſi & très-fâcheux. Ainſi, quoique cette maladie fût endémique en tout tems en Hollande, à cauſe de l'air particulier à ce pays, cependant, à la moindre occaſion, elle devenoit ſouvent plus générale ou épidémique, lorſque la ſaiſon étoit humide. Les ſaiſons où le Scorbut étoit plus fréquent, étoient ordinairement le printems & l'automne. Sa nature étoit plus bénigne,

& il duroit moins long-temps dans le printemps que dans l'automne : mais dans cette derniere ſaiſon il étoit plus opiniâtre, de plus longue durée, & mettoit quelquefois le malade en danger. Il attaquoit indiſtinctement les perſonnes de tout âge ; avec cette différence, que, quoiqu'il fût porté à un plus haut degré de malignité chez les vieillards, il étoit cependant plus ordinaire aux perſonnes de moyen âge.

Cet Auteur croyoit que le Scorbut étoit une maladie de la rate ; & par une ſuite de cette fauſſe théorie, il commence la curation par la ſaignée. Il preſcrit enſuite une décoction atténuante & apéritive, de plusieurs plantes antiſcorbutiques, avec le ſéné & quelqu'autre purgatif. Mais ayant obſervé que les compoſitions les plus ſimples étoient ordinairement les plus efficaces, il croit que l'uſage du cochléaria, de l'abſinthe, & de la germandrée eſt ſuffiſant ; le peuple ſe guériſſant lui-même par le moyen du cochléaria, du creſſon d'eau & du bécabunga. Il donne, ſur la fin du traitement, un

doux purgatif. Il bannit tous les remedes âcres & violens, surtout les purgatifs drastiques, jusqu'au déclin de la maladie, où le malade est en état de les supporter. Il se servoit depuis douze ans, avec beaucoup de succès, tant pour prévenir que pour guérir le Scorbut, d'une teinture tirée par le moyen de l'esprit de vin, de la fumeterre, du cochléaria, de l'absinthe & du chamædrys, ou d'autres plantes de mêmes vertus. Cet esprit étoit extrêmement chargé, parce qu'il y faisoit infuser plusieurs fois de nouvelles plantes. Il avoit soin de tenir le ventre un peu libre pendant tout le traitement.

Il compte beaucoup sur la nourriture; il veut qu'elle soit incisive & atténuante. Il défend toute espèce d'oiseaux aquatiques, le porc & les viandes salées. La boisson ordinaire doit être du vin d'absinthe, & de petit-chêne pris alternativement. Il prescrit pour la bouche un gargarisme avec l'alun & le miel. Les tendons roides & retirés des jarrets doivent être frottés, & ensuite oints avec de la gelée de pied de vache:

il donne plusieurs remèdes pour les ulceres des jambes.

Quant à la cure préservative, il recommande un doux purgatif en automne, & sur-tout l'usage d'une biere ou d'un vin d'absinthe léger. Par ce moyen, il a vu souvent prévenir, & même guérir cette maladie, avec le secours d'une nourriture facile à digérer, d'un air pur, & de logemens secs.

Dans sa premiere lettre, il rend raison de la plus grande fréquence de cette maladie dans certains endroits que dans d'autres, par la différence du terrein, du climat, du temps, & principalement par la qualité des eaux qu'on y boit. Il observe que les habitans des pays marécageux étoient ordinairement très-sujets au Scorbut, quoique leur nourriture & les autres circonstances fussent entiérement les mêmes que celles des autres pays.

Dans sa seconde lettre il soutient, contre l'opinion de *Wierus*, que cette maladie avoit été connue des Anciens; & il remarque que les mariniers, dans les voyages de long cours,

ſe guériſſent par l'uſage des oranges.

Il recommande, dans ſa troiſieme lettre, le fer & les eaux minérales.

1567. *JOANNIS WIERI medicarum obſervationum hactenùs incognitarum lib. 1 de Scorbuto.*

CET Auteur copie très au long tous les ſymptômes décrits par *Echthius*, avec les additions ſuivantes.

La foibleſſe qu'on reſſent dans les jambes aux approches de cette maladie, eſt bientôt ſuivie d'une roideur dans ces parties, & d'une petite douleur. La chair des gencives eſt ſouvent rongée juſqu'à la racine des dents. Il paroît ſur les jambes, ſur les cuiſſes, & ſur tout le corps, des petites taches ſemblables à des morſures de puces, mais plus larges. On obſerve auſſi, principalement ſur les jambes, d'autres taches très-larges, livides & pourprées. Quelquefois on apperçoit cette couleur livide dans le goſier des malades qui ſont près de leur derniere heure. Dans

Dans les progrès de la maladie, les tendons des jambes deviennent roides & se retirent. Quelques malades ont une fiévre lente erratique. L'Auteur dit avoir vu le Scorbut succéder à des fiévres ardentes malignes, & à des doubles tierces mal traitées ; auquel il se joignit une fiévre quarte maligne. Cette fiévre laissa encore après elle le Scorbut, qui fut enfin guéri par les remèdes convenables. Le pouls varie comme dans une fiévre quarte : il est, dans différens temps, & suivant le période de la maladie, petit, dur, fréquent & foible. L'urine est rougeâtre, trouble, épaisse & féculente, semblable à du vin rouge nouveau : elle ressemble à celle qu'on rend sur la fin du paroxysme des fiévres quartes, & répand une mauvaise odeur. Il ajoûte ensuite dans ses prognostics, que, s'il survient des ulceres aux jambes, ils sont très-difficiles à guérir. Les ulceres, dit-il, sont extrêmement fœtides, ont une disposition gangréneuse, & sont si putrides, que le malade ne sent point l'impression d'un fer chaud, quand on l'y applique.

Il aſſigne pour cauſes de cette maladie, un air mal-ſain, une nourriture mauvaiſe & corrompue, telle que celle dont on ſe ſervoit dans les pays ſeptentrionaux & dans les vaiſſeaux ; c'eſt-à-dire, du porc gâté, du lard rance & fumé, du pain moiſi, une biere épaiſſe & féculente, de la mauvaiſe eau, la triſteſſe & le chagrin, les fiévres précédentes, & la ſuppreſſion d'une évacuation ordinaire, &c.

Quoiqu'il ordonne quelquefois la ſaignée dans la curation, il la défend cependant, lorſque la maladie eſt avancée. Alors, après avoir évacué les premieres voies, par le moyen d'un doux purgatif, tel que le ſené ou autre ſemblable (obſervant que les purgatifs violens ſont nuiſibles) il preſcrit de faire ſuer le malade deux fois par jour, c'eſt-à-dire le matin & à quatre heures après-midi, en lui faiſant prendre quatre onces d'un mélange de ſucs antiſcorbutiques. Ce mélange eſt compoſé de parties égales de ſuc de cochléaria, de creſſon d'eau, & de creſſon alénois, & d'une demi-partie de

ſuc de bécabunga avec un peu de canelle & de ſucre. On peut diminuer ou augmenter la proportion de ces ingrédiens, ſuivant la conſtitution du malade, le degré de la maladie, & la chaleur du corps. Il voudroit qu'on ſe ſervît toujours des plantes fraîches. Quelquefois, dit il, on peut les faire bouillir dans du lait de chévre ou de vache, ou plutôt dans du petit-lait; mais le ſuc exprimé de ces plantes, mêlé avec du petit lait, eſt préférable à leur décoction. Il ajoûte quelquefois l'abſinthe commune, la fumeterre, le chamædrys, & dans certains cas, la nummulaire. Il donne pour ceux qui aiment la multiplicité des remèdes, une longue liſte de toutes les plantes, racines, ſemences, &c. anti-ſcorbutiques & apéritives, à laquelle les Modernes n'en ont ajoûté qu'un petit nombre; il ajoûte qu'il guériſſoit ordinairement les Scorbutiques, en leur faiſant faire un uſage convenable d'un petit nombre de ces plantes: le remède ſuivant avoit guéri pluſieurs perſonnes.

℞. *Abſinth. vulg. ſicc.*
Bacc. juniper. contuſ. ana. man. j.
Lactis caprin. lib. iv.
Coq. ad tert. part. conſumpt.

Paſſez la liqueur à travers un linge, faites-y infuſer un gros de ſafran, & donnez un verre de cette décoction tiede trois fois par jour.

Après avoir rapporté quelques autres remèdes uſités de ſon temps contre cette maladie, il obſerve que les plantes auxquelles on donne communément le nom de ſcorbutiques, n'ont aucune vertu ſpécifique; & que toutes les plantes âcres, inciſives & atténuantes, ainſi que pluſieurs racines apéritives, & pluſieurs ſemences échauffantes, ſont d'une très-grande utilité dans le Scorbut. Il faut faire uſage en même-temps d'une nourriture facile à digérer, & qui réponde aux mêmes intentions. On doit uſer pour boiſſon, de biere ou de vin, où on aura fait infuſer de l'abſinthe, ou bien de lait ou de petit-lait. Il faut avoir ſoin d'habiter des appartemens ſecs & rians, de bannir les chagrins, les ſoucis, &c.

Il prefcrit enfuite plufieurs remèdes topiques pour les différens fymptômes. Pour la putridité des gencives, par exemple,

℞	*Salis mar.*	
	Alum.	*ana* ℥ ij
	Aquæ fontanæ,	lib. j
M.	*Bulliant fimul.*	

Les habitans de la Frife fe fervent du gargarifme fuivant.

℞.}	*Aceti cerevif.*	lib. ij
	Bol. Armen.	℥ ß
	Alumin.	ʒ ij
	Mellis,	℥ iij
M.	*Bulliant fimul.*	

Les Saxons ajoûtent la fabine au premier de ces gargarifmes. Si la putréfaction eft portée à un haut degré, on peut fe fervir de l'onguent Egyptiac, ou de l'alun brûlé mêlé avec du miel; ou bien il faut en arrêter les progrès, en touchant les parties affectées avec l'huile de vitriol.

Dans fon appendix, il recommande particuliérement le petit-lait pour la curation de cette maladie, &

donne une ample deſcription du cochléaria, & de quelques autres plantes antiſcorbutiques.

1581. *REMBERTI DODONÆI praxeos medic. lib. 2, cap. 62. Ejuſd. medicin. Obſervat. exempl. rar. cap. 33, de Scorbuto.*

CET Auteur attribue le Scorbut, principalement à la mauvaiſe nourriture. Il rapporte que cette maladie fut occaſionnée dans le Brabant en 1556, par l'uſage du ſeigle corrompu qu'on fit venir de Pruſſe pendant une diſette de bled. Pluſieurs malades alors n'eûrent point de taches; mais leurs gencives étoient particuliérement affectées. Il donne cependant un exemple d'une perſonne qui avoit contracté le Scorbut dans une priſon, ſans qu'on pût l'attribuer à d'autres cauſes qu'à ſon empriſonnement. La priſon étoit bien aërée, & le nourriture étoit d'une nature à ne pouvoir produire cet effet. Il n'a jamais fait ſaigner aucun ſcorbutique, excepté celui dont nous

venons de parler, qui avoit des ſignes de pléthore. Il guériſſoit ordinairement ces malades par l'uſage d'un petit nombre de plantes. Ces plantes étoient le creſſon d'eau, le creſſon des jardins, le cochléaria, & le bécabunga. Il regarde la vertu de cette derniere, comme inférieure à celle des autres. Il croit que ces remèdes ſuffiſent pour guérir le Scorbut, pourvu qu'on faſſe uſage en même temps d'une nourriture convenable, principalement d'un pain de froment bien cuit. Il donne quelquefois au commencement du traitement un doux purgatif, qu'il réïtere ſuivant que le cas l'exige; mais ſi la maladie eſt parvenue à un certain degré, il faut n'en faire uſage qu'avec précaution. Lorſque les gencives étoient les ſeules parties affectées, il les a guéries ſouvent par des remèdes topiques. Les taches ſcorbutiques, larges, livides, ſemblables à des meurtriſſures, s'obſervent plus ſouvent ſur les extrémités inférieures, que ſur les bras. Si la maladie eſt très-maligne, & qu'on ne la guériſſe point, les hypochondres devien-

nent livides, le malade reſſent de violentes tranchées, & meurt.

1589. *De Scorbuto propoſitiones, de quibus diſputatum eſt publicè Roſtochii, ſub* HENRICO BRUCŒO.

LE Scorbut eſt endémique dans certains pays, à cauſe de leur ſituation, de l'air qu'on y reſpire, de l'eau & des alimens dont on s'y nourrit. Dans ces ſortes d'endroits, les meres ſcorbutiques mettent au monde des enfans infectés du même vice : ſouvent elles avortent, & d'autres fois elles accouchent de fœtus morts. Les ſymptômes dont il fait mention, ſont les mêmes que ceux qui ont été décrits par *Wierus* ; à l'exception d'une douleur, tantôt dans l'hypochondre droit, tantôt dans le gauche, accompagnée d'un ſentiment de peſanteur. Lorſque la maladie augmente, le ventre ſe tuméfie & devient douloureux ; le malade perd entiérement l'appétit.

Lorſqu'il vient à la théorie de la maladie,

maladie, il ſuppoſe que le foie ou la rate eſt obſtruée, qu'ils le ſont quelquefois l'un & l'autre, mais que la rate l'eſt le plus ſouvent; cependant, ajoûte-t-il, il eſt rare de trouver ce viſcere skirreux. Il dit enſuite, qu'on n'apperçoit ſouvent, dans ces parties, aucune tumeur ou obſtruction, quoiqu'il ſoit naturel de s'attendre à trouver la rate affectée, à cauſe de la qualité de l'humeur ſcorbutique, produite par une nourriture groſſiere, & peu propre aux uſages de la digeſtion. Lorſque la maladie eſt très-invétérée, elle dégenere en affection hypochondriaque, qui eſt fréquente parmi ceux qui habitent les côtes de la mer Baltique. Le Scorbut eſt quelquefois compliqué avec d'autres maladies; par exemple, avec l'hydropiſie, l'atrophie, & la diarrhée bilieuſe. Il ſe joint quelquefois auſſi à une fiévre lente continue, & d'autres fois à une fiévre tierce intermittente.

Sa curation conſiſte dans des alimens & des remèdes. Quant aux alimens, il recommande du pain de froment bien cuit, des bouillons faits

avec les viandes ordinaires ou de la volaille, & avec les raves, l'hyſſope, le thym, la ſariette, ou autres herbes ſemblables. Il permet toutes ſortes de viandes & de gibiers, pourvu qu'ils ſoient faciles à digérer, & qu'ils fourniſſent une bonne nourriture : il en excepte cependant les oiſeaux aquatiques. Il défend tout ce qui eſt ſalé, ſéché, fumé, gardé depuis long-tems, rance ; en un mot, tous les alimens groſſiers & de difficile digeſtion. Le lait convient à ceux qui ſont dans une atrophie ſcorbutique. On doit manger à ſes repas des ſalades faites avec les plantes anti-ſcorbutiques, & boire de bon vin du Rhin, ou de bonne biere, dans leſquels on aura fait infuſer de l'abſinthe. Après avoir fait une ſaignée, ſi elle eſt indiquée par la pléthore, & avoir nettoyé les premieres voies, par le moyen d'un doux purgatif, il faut donner une décoction de cochléaria, de creſſon, de bécabunga, & de racine de raifort, bouillis dans du lait, ou bien le ſuc exprimé de ces plantes mêlé avec du petit-lait. Si l'eſtomac eſt foible, il faut ajoû-

ter à ces plantes, l'abſinthe ou la menthe; ſi le malade eſt d'un tempérament chaud, & qu'il ſoit menacé de la fiévre, joignez-y l'oſeille, & la fumeterre; ſi la poitrine eſt affectée, ajoûtez-y la racine d'*énula-campana*, & l'hyſſope. Lorſque le malade eſt d'un tempérament froid, qu'il a les jambes œdémateuſes, & que les taches ſont noires, il vaut mieux donner ces ſucs dans du vin avec de la canelle & du gingembre, ou bien on peut faire infuſer la racine de raifort dans du vin du Rhin, & lui faire prendre cette infuſion.

Lorſque le Scorbut affecte l'habitude du corps, l'Auteur recommande auſſi les ſueurs, ſelon la méthode de *Wierus*, particuliérement les bains ſecs. On doit tenir le ventre libre par le moyen d'un doux purgatif, donné tous les jours dans du petit-lait de chévre, ou bien tous les deux jours, ſuivant que le malade peut le ſupporter. Cette méthode, avec la nourriture recommandée ci-deſſus, guérira parfaitement le Scorbut. Il ordonne la ſaumure, dans laquelle on conſerve les olives, pour le re-

lâchement & le ſaignement des gencives. Pour ce qui eſt des autres remèdes, il les tire de *Wierus*.

De Scorbuto Tractatus duo ; aucthore BALTHAZARO BRUNERO.

CET Auteur a copié *Wierus* preſque entiérement. Il décrit cependant, d'une maniere plus étendue, les qualités de l'air qui produiſent cette maladie. Ainſi, dit-il, ſi l'atmoſphere eſt chargé d'exhalaiſons groſſieres, humides, putrides, ou ſujettes à la putréfaction, il occaſionne cette contagion. Tel eſt le cas des pays marécageux, humides & maritimes, & des endroits où les inondations laiſſent après elles des eaux croupiſſantes. Les ſaiſons pluvieuſes contribuent extrêmement auſſi à la production de cette maladie, ſurtout dans les endroits où le ſoleil n'agit pas aſſez puiſſamment, pour élever & diſſiper les vapeurs des eaux croupiſſantes. Outre la nourriture que les autres Auteurs ont obſervé donner lieu au Scorbut, il en accuſe auſſi

le pain noir & groſſier. Il remarque que les veilles immodérées, la triſteſſe, le chagrin, & la ſuppreſſion des évacuations naturelles, augmentent conſidérablement les effets pernicieux de cette nourriture, & de l'air qu'il a décrit. On fait uſage, dans la Saxe, d'une grande quantité de graine de moutarde avec de légers aſtringens, pour ſe préſerver de cette maladie, l'expérience ayant fait voir de bons effets de cette graine.

Il décrit les ſymptômes & la curation de la même maniere que *Wierus*. Il dit ſeulement que le malade tombe en foibleſſe lorſqu'il ſue, mais c'eſt une faute d'impreſſion : on a mis *ſudat* (il ſue) au lieu de *ſedet* (il eſt aſſis). Tout cet endroit eſt pris de *Wierus*, qui ajoûte immediatement après, *decumbens reſpirat faciliùs*, *reficiturque*, (lorſque le malade eſt couché, il reſpire avec plus de facilité, & reprend ſes ſens.)

Il eſt à propos de remarquer une autre erreur, dans laquelle *Bruner* & d'autres Auteurs ſont tombés, copiant un remède que *Wierus* avoit recommandé pour les ulceres phagédé-

niques des gencives. Voici ce remède :

℞. *Mercurii ſublim.* ſcr. ij
Alum. uſt. ʒ ij ß
Aq. plantag. lib. j
Miſce.

Mais comme cet Auteur, dans ſes obſervations écrites en Hollandois, avoit appellé le premier ingrédient, ſimplement *ſublimé*, à la maniere des Chymiſtes, qui entendent par ce mot, le mercure ſublimé ; celui qui le traduiſit, le prit malheureuſement pour l'arſénic, & mit *arſenici ſublimati*, *ſcr. ij*. Pluſieurs Auteurs ont ſuivi le Traducteur dans cette mépriſe dangereuſe.

On ne trouve dans *Bruner* qu'une obſervation particuliere. Il a ſouvent remarqué que le Scorbut étoit précédé de douleurs violentes dans les jambes, leſquelles étoient ſuivies des taches, & de la putréfaction des gencives. Ces douleurs ſe font ſentir principalement vers les malléoles & les articulations, ſur le tibia, & à la plante des pieds ; & quelquefois dans d'autres parties du corps. Elles ſont accompagnées d'un ſenti-

ment de chaleur, & d'un picottement entre la chair & la peau. Si elles continuent pendant long-temps, ſur-tout ſi elles deviennent très-violentes pendant la nuit, qu'elles ne cédent point aux remèdes, & qu'elles ſoient aigries par l'application des remèdes huileux & gras, c'eſt un ſigne certain du Scorbut. Ces douleurs ceſſent, lorſqu'il paroît des taches : ces taches alors ſont ordinairement très-larges ; dans ce cas, il faut ſeulement expoſer les parties affectées à une vapeur chaude, ſe ſervir de fomentations & de cataplaſmes diſcuſſifs, & s'il eſt poſſible, faire ſuer ces parties. Il termine ſon ouvrage, par l'hiſtoire d'un ſcorbutique qu'il purgea d'abord, & à qui il fit prendre enſuite deux fois par jour ſix onces de ſuc de creſſon d'eau dans du petit-lait de vache. Le malade ayant ſué, il ſe fit une éruption de beaucoup de taches ſcorbutiques, ce qui diminua une douleur violente qu'il reſſentoit dans la cuiſſe.

1593. *Scorbuti historia proposita in publicum, à SALOMONE ALBERTO, &c.*

CET Auteur croit que le Scorbut peut être héréditaire, qu'on peut en être infecté par une nourrice, & qu'il est contagieux. Il n'ajoûte rien à la description que *Wierus* a donnée de ses symptômes, à l'exception d'une roideur (*rigor*) de la mâchoire inférieure, qui venoit probablement de la contraction du muscle crotaphite, de la même maniere que les tendons du jarrêt deviennent roides, & se retirent dans le progrès de cette maladie, ainsi qu'il a été observé par tous les Auteurs. Il dit que ce symptôme est très-ordinaire dans les enfans, & dans le Scorbut héréditaire, ou dans celui dont on a été infecté par une nourrice.

Il traite fort au long de la nourriture convenable dans cette maladie. Il recommande le suc des fruits acides & austeres, tel que celui des oranges, & d'autres fruits semblables. On doit, dit-il, mettre ces

ſucs dans les bouillons, & en arroſer les viandes lorſqu'on les fait rôtir. Il faut ajoûter du vinaigre & du vin à la ptiſanne d'orge & au gruau. L'éxercice eſt néceſſaire.

Pour ce qui eſt des remèdes, il ordonne d'abord la ſaignée; mais ſeulement dans les cas où il y a pléthore. Il obſerve qu'elle eſt extrêmement contraire, lorſque la maladie a déja fait des progrès, & ſurtout lorſque les taches ont paru. Si les évacuations menſtruelles ou hémorrhoïdales ſont ſupprimées; il faut mettre tout en uſage pour les rétablir: ces évacuations ſeront d'une grande utilité, quoiqu'elles ne ſoient pas ſuffiſantes pour guérir les malades; car il a vu ſouvent des femmes bien réglées après leurs couches, leſquelles cependant étoient très-affectées du Scorbut. Il preſcrit un léger purgatif, & obſerve les effets pernicieux des violens cathartiques. Il donne enſuite un catalogue nombreux de remèdes apéritifs. Tout ce qui inciſe, déterge & atténue les humeurs groſſieres, viſqueuſes, & féculentes, convient ſelon lui dans le Scor-

but, afin de rendre ces humeurs propres à être évacuées par quelque couloir. Les plantes antiſcorbutiques ordinaires, telles que le cochléaria, le creſſon & le bécabunga, répondent particuliérement à cette indication, leurs vertus ayant été conſtatées par une longue expérience. Il ajoûte auſſi d'autres plantes ſous le nom de ſpléniques, d'hépatiques, & de thorachiques, ainſi nommées à cauſe des vertûs particulieres qu'on leur attribuoit, pour lever les obſtructions, & fortifier tel ou tel viſcere. Lorſque par ces moyens on a emporté toutes les obſtructions, & que l'humeur morbifique, la cauſe immédiate de cette maladie, a été ſuffiſamment atténuée & préparée ; il obſerve que la nature s'en débarraſſe elle-même par les reins ou par la peau. L'art ne doit faire autre choſe que de ſeconder les intentions de la nature, en donnant les diurétiques, ſi elle indique cette voie ; ou les ſudorifiques & les diaphorétiques, ſi l'humeur morbifique ſe porte vers la peau. On peut auſſi exciter les ſueurs par le moyen des étuves & des bains.

Il avoit particuliérement remarqué que les affections de la poitrine étoient très - efficacement ſoulagées par le moyen d'un flux d'urine ; & que l'humeur morbifique ſe diſſipoit ſouvent par l'inſenſible tranſpiration, & quelquefois par des ſueurs copieuſes. On a vu des cas où les impuretés de cette maladie, étant évacuées par cette voie avoient ſali toute la peau. Il remarque que le Scorbut avoit été très-fréquent l'année qu'il écrivoit ſon ouvrage, ainſi que la précédente, à cauſe de l'inconſtance du temps, & des grandes pluies qui avoient ſuccédé à de grandes chaleurs.

1565. *Petri Foresti Obſervationum & Curationum medicinalium lib. 20, Obſerv. 11, de Scorbuto malo cognoſcendo & curando ; Obſ. 12, ibid. de quinque ægris à Scorbuto curatis.*

CET ouvrage eſt une longue lettre que l'Auteur écrivit d'abord à

ſon frere en 1558, & qu'il envoya enſuite à ſes deux neveux, qui étudioient en Médecine en 1590. Il ne paroit avoir connu d'autres Auteurs ſur cette matiere que *Ronſſeus & Echthius.* Il a copié les ſymptômes d'*Echthius ;* mais il les confirme tous par pluſieurs hiſtoires de malades. Il croit que le Scorbut n'a point été connu des Anciens : il le regarde cependant comme une maladie de la rate. Cette maladie, en effet, étoit ſi peu connue de ſon temps, que pluſieurs malades en moururent, (particuliérement un Eccléſiaſtique de Louvain nommé *Martin Dorpius*) au grand étonnement des Médecins, qui n'en connoiſſoient pas même le nom, & à plus forte raiſon la nature, & la méthode curative. Il rapporte le cas d'un Conſeiller de la Haye nommé *Saſbotus*, qui étoit attaqué d'un Scorbut virulent, & que ſes Médecins avoient abandonné. Un Médecin d'Amſterdam le vit, connut ſa maladie, & le guérit. (L'Auteur obſerve que les Docteurs de la Haye n'avoient pas autant de connoiſſance de cette maladie que ceux

d'Amſterdam, ou que lui qui faiſoit ſa réſidence à Alcmaer; parce que dans ces deux dernieres villes, ils avoient occaſion de voir & de bien examiner le Scorbut parmi les gens de mer.) Ce Conſeiller étant ſujet à des rechûtes de temps en temps, Foreſtus lui preſcrivit un ſyrop fait avec les ſucs de bécabunga & de creſſon d'eau. L'uſage de ce ſyrop prévint efficacement la maladie. Ce remède devint enſuite très-célebre, ſous le nom de *ſyrup. ſceletyrb. Foreſti*, & il conſerva ſa réputation pendant long-temps, dans toute la Flandre, le Brabant, & la Hollande, pour la curation du Scorbut. On s'en ſervoit principalement pendant l'hiver, parce que, dans cette ſaiſon, on ne pouvoit point ſe procurer des plantes récentes. Il avoue ingénûment que les Médecins apprirent ces remèdes du vulgaire, & qu'ils ne firent que leur donner une forme plus élégante.

Il explique très-au-long les diverſes intentions qu'on doit ſe propoſer pour guérir cette maladie, dans un endroit où il eſt queſtion d'un ma-

telot d'Alcmaer, qui, après avoir eu une fiévre quarte automnale pendant ſept mois, fut attaqué du Scorbut. Ce malade lui dit qu'il avoit été attaqué autrefois de cette maladie ſur mer dans un voyage qu'il avoit fait en Eſpagne; mais qu'il en étoit entiérement guéri, avant d'avoir cette fiévre. Il lui apprit auſſi, que le Scorbut étoit très-commun parmi les matelots Hollandois, & que généralement ils ſe guériſſoient, en changeant d'air, & en faiſant uſage de la biere d'abſinthe. L'Auteur obſerve à cette occaſion, qu'il a vu pluſieurs perſonnes attaquées du Scorbut, après de pareilles fiévres intermittentes. Le matelot dont nous venons de parler, reſpiroit très-difficilement, & avoit perdu l'uſage des jambes. Son genou gauche & toute ſa jambe étoient enflés, ſkirreux, couverts de taches, & ſi roides, qu'il ne pouvoit point marcher, ni même ſe remuer: ſes gencives étoient enflées & ſaignoient. Les Médecins & les Chirurgiens avoient prononcé qu'il avoit la vérole; mais *Foreſtus* l'ayant vu, jugea qu'il avoit le Scorbut.

Ce cas, à la vérité, étoit compliqué, la fiévre quarte avoit laissé après elle une disposition hectique, avec l'obstruction des visceres.

Notre Auteur qui avoit traité beaucoup de Scorbutiques, dit que les signes pathognomoniques du Scorbut sont une constriction dans les régions de l'épigastre, & des hypochondres; une foiblesse & une douleur dans les jambes; une rougeur, une démangeaison, & une douleur des gencives, avec une altération de la couleur du visage. Il avertit cependant, que cette maladie n'est pas si aisée à connoître dans le commencement, parce que ses progrès sont quelquefois lents; & que les symptômes dont nous venons de parler, ainsi qu'une lassitude après l'exercice, lui sont communs avec d'autres maladies. Mais lorsque tous ces symptômes paroissent en même temps, il croit que c'est le commencement de la maladie, ou du moins, qu'il y a quelque certitude d'un Scorbut prochain. Il est vrai qu'il doutoit quelquefois, jusqu'à ce que, la maladie ayant fait des progrès, les

ſymptômes fuſſent devenus plus violens ; & que la puanteur de l'haleine, les gencives ſpongieuſes & ſaignantes, l'ébranlement des dents, les taches pourprées & livides ſur les jambes, &c. confirmaſſent le premier jugement qu'il avoit porté. Il rapporte enſuite les ſymptômes d'*Echthius*, & il ajoûte, à preſque tous ces ſymptômes, des exemples de malades, dans leſquels il les a obſervés. Ainſi, après cette diſpoſition à tomber en foibleſſe, ordinaire lorſque la maladie eſt portée à un haut degré, il ajoûte qu'il a vu pluſieurs perſonnes mourir ſubitement. Tel fut le cas d'un Magiſtrat dont il parle, & dont un Médecin de *Haerlem* prenoit ſoin. Ce Medecin avoit dit qu'il étoit attaqué de la vérole. Les ignorans alors rapportoient au mal vénérien toutes les maladies extraordinaires, & qu'ils ne connoiſſoient point. Notre Auteur cependant guérit le fils de ce Magiſtrat, attaqué de la même maladie. Il recommande le lait de beurre, lorſque le malade a de la diſpoſition au maraſme ; mais lorſqu'il n'y avoit point de fiévre,

il en guérit plusieurs par l'usage du lait, dans lequel il faisoit bouillir le cochléaria & le bécabunga. Ces observations, quoique extrêmement ennuyeuses par leur longueur, sont estimables, à cause du grand nombre des véritables cas scorbutiques qu'elles contiennent.

1600. *Hieronymi Reusneri, Diexodicarum exercitationum liber de Scorbuto.*

CET Auteur, qui n'est remarquable que par sa théorie, a décrit le Scorbut dans ses différens périodes, de la même maniere que les Auteurs qui l'avoient précédé. Il y ajoûte quelques symptômes; par exemple, une hémorrhagie du nez, qu'il dit être ordinaire, même dans le commencement de la maladie, ainsi qu'un crachottement continuel. Certains malades ressentent une douleur à l'orifice de l'estomac, & n'ont point d'appétit; ou du moins, s'ils ont envie de quelque aliment, il leur est nuisible. Il observe que les femmes

scorbutiques sont sujettes à des fleurs blanches, & à avoir leurs regles décolorées. L'urine est la plupart du temps claire, pâle & aqueuse; elle ne dépose point de sédiment, & répand une mauvaise odeur : le pouls est petit, foible, lent & inégal. Cet Auteur est extrêmement diffus dans la curation ; il auroit été à souhaiter qu'il eût prouvé l'utilité de plusieurs remèdes chymiques & Galéniques qu'il recommande, par l'expérience, plutôt que par la conformité qu'ils ont avec sa théorie.

1604. *De morbo Scorbuto liber, cum observationibus quibusdam, brevique & succinctâ cujusque curationis indicatione, auctore* SEVERINO EUGALENO.

CET Ouvrage doit avoir été publié par l'Auteur dans un ordre très-peu méthodique ; car quoique différens Editeurs y aient fait plusieurs corrections, il est encore très-confus. *George Stubendorph* le publia en 1615 avec beaucoup de changemens.

Brendel, Profeſſeur de Médecine à Jena, le corrigea de nouveau en 1623; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à ranger les différens ſymptômes, ou plutôt les différentes eſpéces de cette maladie, ſous quarante-neuf ſections. Ces ſections pourroient admettre pluſieurs ſubdiviſions; & on peut dire qu'elles renferment un catalogue de preſque toutes les maladies aiguës & chroniques, auxquelles le corps humain eſt ſujet. Get ouvrage contient auſſi ſoixante prognoſtics, & trente diagnoſtics généraux du Scorbut, outre les ſignes particuliers à chaque ſymptôme (ou plutôt maladie) pour connoître s'il eſt ſcorbutique. Mais comme j'ai examiné ailleurs très-au-long cet ouvrage, il ſuffira de remarquer ici, qu'on a toujours fait conſiſter le mérite de cet Auteur dans ſa grande habileté à découvrir cette trompeuſe maladie, cachée ſous différentes formes. Il nous dit lui-même, que c'eſt le but qu'il s'étoit propoſé en écrivant. Auſſi la deſcription des ſymptômes fait-elle la plus grande partie de ſon ouvrage. Il parle, au commence-

ment de ſon livre, des cauſes occaſionnelles du Scorbut; & ce ſont les mêmes que celles que *Wierus* avoit aſſignées avant lui avec beaucoup plus d'exactitude. Il nous recommande cet Auteur pour la curation. Les cinq premieres pages, juſqu'à la ſection 4, contiennent ce qu'il a copié des autres Auteurs; mais le reſte du traité, peut être regardé comme nouveau, & lui appartenant en propre.

Les ſymptômes qu'il rapporte, ſont les ſuivans.

I. La putridité des gencives.

II. Les taches noirâtres, pourprées & livides.

III. Des ulceres malins.

Après avoir dit que ces ſymptômes étoient communs, & connus même du vulgaire, il remarque que le Scorbut met ſouvent le malade au tombeau avant qu'ils paroiſſent. Ainſi il ne s'y arrête point, & paſſe, tout de ſuite, aux autres ſymptômes, également caractériſtiques & démonſtratifs. Mais avant d'aller nous-mêmes plus loin, il eſt néceſſaire de rapporter l'etat particulier de

l'urine & du pouls, auquel il renvoye si souvent dans la description des autres symptômes, & qu'il regardoit comme les signes pathognomoniques de la maladie.

L'urine des Scorbutiques varie extrêmement, suivant le tempérament du malade, & suivant la différente nature de la maladie, & de l'humeur putrescente. Si la putréfaction est légere, & que la maladie ne fasse que commencer, l'urine est quelquefois claire, & d'une couleur citrine, & d'autres fois épaisse & blanchâtre : mais ces sortes d'urines ne découvrent rien de certain sur la présence du Scorbut. A mesure que la maladie augmente, l'urine devient quelquefois claire, & d'un rouge foncé, tirant sur le noir. Si quelqu'un paroît jouir d'une parfaite santé, & qu'il rende une pareille urine, n'ayant que peu ou point de soif, c'est un signe certain du Scorbut. Souvent l'urine est épaisse, rouge, & manifestement livide. Lorsqu'on la laisse reposer, elle demeure dans cet état, où elle dépose un sediment épais, rouge, sembla-

ble à du ſon ou à du ſable. Outre ce ſédiment, on y obſerve, la plupart du temps, un nuage épais & trouble. Un pareil état de l'urine eſt un ſigne démonſtratif du Scorbut, pourvu que le malade languiſſe ſans avoir ni ſoif, ni fiévre; quelquefois l'urine eſt épaiſſe, blanchâtre & trouble; dépoſe pluſieurs particules un peu rondes, blanchâtres, ſemblables à du ſable; & ne s'éclaircit point. L'urine de ceux qui vivent irréguliérement eſt épaiſſe, noire & trouble dans quelques-uns, noirâtre & d'un pâle obſcur dans d'autres: ces perſonnes ont une ſoif violente, dans le temps qu'ils rendent ces ſortes d'urine. Après ce long détail ſur les urines, l'Auteur ajoûte, dans un autre endroit, que, lorſqu'il n'y a point de fiévre ni de putréfaction dans les humeurs, une urine épaiſſe, blanche & trouble, avec un ſédiment groſſier & blanchâtre, ſemblable à du ſable ou à de la brique pilée, eſt le ſigne le plus certain du Scorbut. L'état du pouls particulier à cette maladie, eſt la petiteſſe, la fréquence & ſur-tout l'inégalité. Revenons

maintenant aux autres ſymptômes.

IV. Une difficulté de reſpirer qu'on reconnoît être ſcorbutique, 1°. par la partie affectée, c'eſt-à-dire, l'orifice de l'eſtomac; 2°. par la grande conſtriction & oppreſſion de la région épigaſtrique & des hypochondres, qu'il eſt difficile d'exprimer; 3°. par ſa rémiſſion & ſon intermiſſion; quelquefois cependant elle eſt preſque continuelle; 4°. parce que le malade n'a aucun des ſymptômes, qui accompagnent ordinairement les affections de la poitrine; tels que la toux, la douleur; l'orthopnée, &c.

V. Des vomiſſemens, des envies de vomir, & même le *cholera morbus*. On connoît que le vomiſſement eſt ſcorbutique, 1°. parce qu'il ne céde point aux remèdes ordinaires, & à ceux que les Anciens ont preſcrits dans cette maladie : le malade, au contraire, ſe trouve plus mal après en avoir fait uſage. 2°. par ſa rémiſſion ſubite, & ſon retour également ineſpéré. 3°. parce qu'il attaque le malade, ſans qu'aucune douleur, aucun déſordre de l'eſtomac, ou aucune maladie décrite par les Anciens aient

précédé. Les envies de vomir dans ce cas-ci ſont très-violentes, ſans que l'évacuation ſoit fort copieuſe ; mais le pouls & l'urine fourniſſent les preuves les plus certaines.

VI. Un cours de ventre, ou une conſtipation.

VII. Une fauſſe dyſſenterie. On connoît qu'elle eſt ſcorbutique, parce qu'il n'y a point de tranchées, que le ſang n'eſt pas mêlé avec les excrémens ; mais principalement par le pouls & l'urine.

VIII. Des fiévres irrégulieres.

IX. Des fiévres intermittentes.

X. Des fiévres continues. Il rapporte ici preſque toutes les eſpèces de fiévres, c'eſt-à-dire, toutes ſortes de fiévres lentes, putrides, rémittentes & intermittentes. On eſt aſſuré qu'elles ſont ſcorbutiques, par l'anxiété que les malades reſſentent dans la région épigaſtrique ; parce que le cours de ces fiévres n'eſt pas conforme à celui que les Anciens ont décrit, &c. mais le pouls & l'urine ſont en tout les marques la plus certaines. Quoi que le pouls ſoit fort & dur pendant la fiévre, il reprend dans les rémiſ-

ſions

ſions, la petiteſſe & l'inégalité qui lui ſont particulieres.

XI. Les défaillances.

XII. Les douleurs de jambes.

XIII. Une douleur dans les mains & à l'extrémité des doigts. On reconnoît par le pouls, que ce ſymptôme eſt produit par le Scorbut.

XIV. Une douleur dans le cou.

XV. Des douleurs dans preſque toutes les parties du corps, comme aux dents, aux mâchoires, au dos, &c. Des douleurs brûlantes dans les reins, la tête, les bras, &c.

XVI. La fauſſe pleuréſie. Il l'a obſervée dans une fille, & il a reconnu qu'elle n'étoit qu'un ſymptôme du Scorbut, par la petiteſſe & l'inégalité du pouls, par l'intermiſſion de la douleur; parce que la malade touſſoit rarement, qu'elle n'étoit point altérée, & qu'elle reſpiroit ſans douleur. Mais l'intermiſſion de la douleur & ſon retour par intervalles ſuffiſent pour la diſtinguer de la pleuréſie vraie.

XVII. De violentes douleurs de colique. On connoît aiſément qu'elles ſont ſcorbutiques, par leur intermiſ-

ſion, par l'urine & le pouls. Il rapporte deux exemples d'hernies, occaſionnées par la vivacité de ces douleurs.

XVIII. Des tumeurs dures, dans les aînes & les autres parties glanduleuſes du corps, ſemblables à celles qu'on obſerve dans la vérole. Ces tumeurs viennent auſſi dans les autres parties du corps; par ex., dans l'interſtice des muſcles, &c. Elles ſont ſouvent variqueuſes. Le malade n'y reſſent aucune douleur, lorſqu'il eſt en repos, & que la partie où eſt la tumeur n'eſt point gênée. Mais lorſqu'il marche, ou qu'il tient ſes jambes pendantes, il y reſſent des douleurs ſi vives, qu'il tombe eu foibleſſe. Quelquefois tout le corps eſt couvert de pareils tubercules.

XIX. Une foibleſſe de jambes, lorſque le malade marche.

XX. Un retirement de talon vers les feſſes. On reconnoît qu'il eſt occaſionné par le Scorbut, par le pouls ſeul.

XXI. Des picottemens incommodes dans la plante des pieds, qui ſont ſuivis le lendemain d'une pa-

ralyſie des extrémités inférieures.

XXII. Une paralyſie des jambes, que notre Auteur diſtingue des paralyſies que les Anciens ont décrites, par des différences très-équivoques, & qu'il ſeroit trop long de rapporter ici.

XXIII. L'hémiplégie.

XXIV. La débilité de tout le ſyſtême nerveux.

XXV. Une colique qui ſe termine par une paralyſie.

XXVI. Une convulſion ou contraction des membres, qui vient par degrés.

XXVII. On connoît l'épilepſie ſcorbutique par le pouls & l'urine; & de plus, 1°. parce qu'elle eſt accompagnée de la fiévre; 2°. qu'elle attaque ſubitement, & diſparoît avec la même promptitude; 3°. qu'elle ne vient point d'aucune cauſe aſſignée pas les Anciens.

XXVIII. L'apopléxie.

XXIX Une convulſion dans quelque partie.

XXX. La goutte. Si elle n'eſt point fixe, qu'elle attaque tantôt une articulation, tantôt une autre, & qu'elle

ſoit promptement guérie par les antiſcorbutiques, c'eſt un ſigne qu'elle eſt produite par le Scorbut.

XXXI. L'hydropiſie ſcorbutique. Cette eſpéce demande une méthode curative, entiérement différente de celle qui a été décrite par les Anciens; & on la diſtingue aiſément par la difficulté de reſpirer, qui devient beaucoup plus grande après les purgatifs. La reſpiration, même dans le commencement de la maladie, eſt toujours plus difficile que dans l'hydropiſie ordinaire; & le malade reſſent une extrême anxiété ſous le diaphragme.

XXXII. L'hydropiſie enkiſtée. Avant que cette eſpèce ſe fixe dans un endroit particulier, elle cauſe une enflûre momentanée, pour ainſi dire, dans différentes parties du corps; cette enflûre arrive très-communément lorſqu'on paſſe d'un air pur à un air épais, ou lorſqu'on ſe nourrit d'une nourriture groſſiere: autrement les jambes commencent à s'enfler, tout le corps ſe couvre d'une tumeur inégale, dure, & de pluſieurs tubercules indolents, &c.

XXXIII. L'atrophie ſcorbutique. On ne peut la guérir que par les antiſcorbutiques. Elle ſe fait connoître, parce que le malade languit, ſans avoir aucune maladie décrite par les Anciens; par le pouls, l'urine & les inquiétudes qui viennent de temps en temps; mais principalement par les taches.

XXXIV. Les ulceres & la gangrene des orteils.

XXXV. Des ulceres dans différentes parties du corps; des cancers, &c.

XXXVI. Les fiévres peſtilentielles, & leurs tumeurs. On les diſtingue de la vraie peſte, ordinairement par la bénignité des ſymptômes : mais il eſt plus facile de faire cette diſtinction par le pouls, & quelquefois par l'urine.

XXXVII. Une mortification ſans ulcération, ou avec ulcération.

XXXVIII. L'éryſipele ſcorbutique, qui ſe fait connoître par le pouls, l'urine, & parce qu'il change de place.

XXXIX. La folie, & l'affoibliſſement de la mémoire. Ces ſymptô-

mes s'obſervent plus rarement, & ne prouvent point ſi démonſtrativement le Scorhut que pluſieurs des précédens.

XL. Le *carus*, un aſſoupiſſement profond.

XLI. La ſalivation.

XLII. Un état de langueur, ſans aucune cauſe évidente.

XLIII. Une maladie ſemblable à une langueur.

XLIV. Des ſueurs copieuſes, qui ſont les avant-coureurs d'une atrophie.

XLV. Une douleur pungitive ou *dilacérante* dans les accès de fiévre.

XLVI. Une agitation des membres, ce qui eſt une complication de paralyſie & de convulſions.

XLVII. Un tremblement des membres. On reconnoît qu'il eſt ſcorbutique par le pouls ſeul.

XLVIII. Des ulceres de la verge.

XLIX. Des ulceres ſecs.

L'ouvrage eſt terminé par ſoixante-douze obſervations, qui contiennent les cas de pluſieurs malades, attaqués de ces maladies.

1608. *FELICIS PLATERI, praxeos medicæ lib. 3, cap. 4. de Defœdatione.*

Il traite, ſous ce titre, de la vérole, du Scorbut & de la Lépre (*elephantiaſis*).

IL paroît que cet Auteur n'avoit point vu l'ouvrage d'*Eugalenus* : du moins ne l'a-t-il point ſuivi ; car il donne la même deſcription du Scorbut que *Wierus* & tous les autres Auteurs qui avoient précédé *Eugalenus*. Il rapporte cependant un ſymptôme dont les Auteurs ne font pas mention ; c'eſt-à-dire, des tumeurs quelquefois indolentes, & d'autres fois douloureuſes, reſſemblantes à des glandes ſcrophuleuſes. Ces tumeurs ont leur ſiége dans les parties glanduleuſes, ou dans l'interſtice des muſcles. Il dit que la ſueur des ſcorbutiques répand une odeur fétide ; que leur urine eſt rouge & trouble, & leur pouls foible ; ce que tous les Auteurs, avant *Eugalenus*, avoient obſervé auſſi. Il paroît porté à croire, que le Scorbut, ſemblable à la vérole,

pourroit être une maladie étrangere apportée en Europe par les matelots. Cette maladie, dit-il, produit quelquefois des convulsions & des paralysies, & peut se terminer par l'atrophie; la phthisie, ou l'hydropisie, ou la dyssenterie. Il recommande, tant pour prévenir que pour guérir cette maladie, une confection faite avec la graine de moutarde & le miel; ainsi que le suc d'oranges. Il ordonne de se servir de ce suc en gargarisme, pour la putridité des gencives; de même que du sel de prunelles dissout dans une liqueur convenable. On doit faire suer le malade, par le moyen de la décoction des bois sudorifiques.

1609. *Gregorii Horstii* ——— *Tractatus de Scorbuto.*

Il paroît que cet Auteur se contredit dans plusieurs endroits. Il suit d'abord *Forestus* dans la description de la maladie, ensuite *Eugalenus*, & finit par donner la nourriture, le régime & la curation, principalement d'après *Albertus*. Il assigne pour cause éloignée du Scorbut un air im-

pur & épais; une nourriture grossiere & visqueuse, & explique assez bien comment ces causes peuvent produire le Scorbut. Il observe que, quoique cette maladie soit très-commune dans la basse-Saxe, & dans la vieille Marche de Brandebourg, elle est cependant beaucoup plus rare & plus bénigne dans certains endroits que dans d'autres. Elle étoit très-fréquente & très-dangereuse dans les endroits où l'on buvoit une biere douce, nouvelle, épaisse & mal-saine, & où le terrein étoit humide & marécageux. Ainsi l'année d'auparavant qu'il pratiquoit dans la vieille Marche, il trouva le Scorbut extrêmement fréquent à *Soltquell*; & beaucoup moins dans les pays voisins. Outre qu'on se nourrissoit, dans cette ville, des mêmes alimens grossiers que dans les autres pays du Nord, elle étoit située dans un endroit très-marécageux; & on y buvoit une biere épaisse, nouvelle, sans houblon, & non fermentée. Il recommande de donner l'esprit de vitriol avec les antiscorbutiques.

Je crois qu'on ne trouvera dans son ouvrage rien de nouveau que sa théorie.

MATTHEI MARTINI de Scorbuto Commentatio.

IL copie entiérement d'*Eugalenus* la description du Scorbut, & ajoûte quelques symptômes qu'il a observés le premier. Tels sont une enflure des yeux, une obscurité de la vue qui disparoît & revient de temps en temps, des ulceres virulens de la luette & du gosier; une si grande variété de douleurs dans toutes les parties du corps, qu'on ne peut trouver des termes pour les exprimer; elles sont, par exemple, pungitives, tensives, dilacérantes, picotantes, mordantes, rongeantes, &c. & se font ressentir dans les muscles, les membranes & les nerfs. Outre que les douleurs sont ordinairement très-vives pendant la nuit, elles tourmentent aussi le malade le matin, le soir, & pendant tout le jour. Un signe très-certain pour connoître si ces douleurs sont produites par le Scorbut, c'est la petitesse & l'inégalité du pouls. Les douleurs même

particulieres à chaque partie, font rendues extrêmement irrégulieres par le Scorbut. Cette maladie a beaucoup d'analogie avec la peste : elle produit des charbons, des bubons, des cancers, &c. La plupart des fiévres tierces du printemps sont scorbutiques. L'ébranlement & le raffermissement subit des dents ; de larges gerfures aux lévres, qui se ferment de la maniere la plus surprenante après avoir bu, sont des symptômes du Scorbut. Notre Auteur regarde *Eugalenus* comme un oracle ; il transcrit tout son ouvrage, & le met dans un ordre beaucoup plus méthodique, en y faisant quelques additions qu'il puise dans *Wierus*, *Albertus*, &c.

1624. *DANIELIS SENNERTI*
——— *Tractatus de Scorbuto.*
Ejusdem practicæ medicæ liber 3, part. 5.

IL a transcrit d'*Eugalenus* & de *Martini* tout ce qu'ils ont dit sur le Scorbut. Cette compilation, avec la théorie, fait la plus grande partie de son

ouvrage. Voici ce qu'il appelle ses propres obſervations nouvelles & rares. Un Etudiant, à la ſuite d'une gale rentrée, fut attaqué d'une goutte ſereine, d'une difficulté de reſpirer & d'une conſtriction dans la poitrine. Il recouvra la vue par l'uſage de quelques purgatifs, & de quelques diurétiques tirés de la claſſe des antiſcorbutiques. Un enfant de douze ans, dont la gale avoit été répercutée auſſi, perdit la vue & mourut épileptique. L'Auteur avoit remarqué ſouvent qu'après une gale ainſi répercutée, il ſurvenoit des douleurs, des picottemens dans la poitrine, des fauſſes pleuréſies, & des fiévres tierces & quartes, qui s'en alloient lorſque l'éruption reparoiſſoit, & revenoient de nouveau lorſque l'éruption rentroit. Il conclut de-là que l'humeur ſcorbutique, combinée avec la gale, avoit produit ces ſymptômes ſurprenans.

Il paſſe enſuite à des ſymptômes du Scorbut encore plus remarquables & plus extraordinaires, & rapporte, ſur la foi de *Doringius*, le cas d'une jauniſſe qui ſe termina par une

hydropiſie aſcite; d'un aſthme ; d'une teigne qui couvroit, non-ſeulement toute la partie chevelue , mais encore le front; d'une dartre ſur le bras gauche; d'une gangrene du doigt indicateur ; d'une hémorrhagie des lévres, ſans qu'on y apperçût aucune ouverture des veines; des palpitations de cœur; d'une douleur brûlante & inſupportable dans la plante des pieds, avec des taches livides ſur les jambes, & d'un écoulement de matiere putride & purulente par l'utérus. *Timothée Ulric* obſerva, non - ſeulement les genoux, mais pour ainſi dire, tout le corps contracté, avec une excroiſſance de chair ſous les paupieres ; la conjonctive étant jaune, & les paupieres de la couleur de l'iris. Quelquefois ; mais plus rarement, lorſque le malade faiſoit quelque mouvement, on entendoit diſtinctement dans les articulations un bruit, comme ſi les os avoient été rompus , ou ſemblable à celui qui ſe fait entendre quand on écraſe des noix. Lorſque le malade étoit attaqué d'une hydropiſie, toutes les dents s'ébran-

loient dans l'eſpace d'une nuit ; & il étoit en danger de les perdre toutes ; mais le lendemain on les trouvoit raffermies dans leurs alvéoles. Un malade, ſur la peau duquel on ne pouvoit point faire paroître de taches, même en forçant une ſueur par les remèdes, reſſentit dans les muſcles du bras une chaleur auſſi vive, que celle qui feroit cauſée par de l'eau bouillante qu'on auroit jettée ſur cette partie. Cependant on n'appercevoit extérieurement aucune altération. Le corps d'une veuve attaquée d'une fiévre continue, ſe couvrit de grandes taches noires. La couleur de ſon viſage reſſembloit à celle de la coëne de lard fumé.

L'Auteur conclut de tout ceci que telle eſt l'étrange variété des maladies & des ſymptômes occaſionnés par le Scorbut, que non-ſeulement le vulgaire, mais même un Médecin qui ne connoîtroit point cette maladie, en feroit extrêmement ſurpris, & pourroit croire que le malade eſt mort empoiſonné. Cependant il rend raiſon très-ingénieuſement, par ſon hypothèſe, de tous les différens phénomè-

nes. Les ſymptômes qu'il rapporte ſont au nombre de ſoixante-deux ; car il en ajoûte pluſieurs à ceux dont *Eugalenus* fait mention : tels que la perte de la vue, la puanteur du corps, la ſuppreſſion des régles, à la place deſquelles il ſe fait un écoulement d'une humeur blanche, âcre & ſalée qui infecte les hommes. Il dit auſſi que les hommes attaqués du Scorbut ne ſont point propres à la génération, parce qu'ils ont leur ſemence aqueuſe & vitiée. Il eſt très-diffus dans la curation ; les indications thérapeutiques ſont tirées d'*Albertus* ; & quant aux remèdes, il rapporte preſque tous les *récipés* des Auteurs qui l'ont précédé, outre ceux qu'il avoit appris d'ailleurs. Lorſqu'il y a chaleur ou fiévre, il preſcrit les antiſcorbutiques rafraîchiſſans, tels que la chicorée, l'endive, l'oſeille, l'alléluia, les ſucs de citrons, d'oranges, de limons, l'eſprit de ſel, de vitriol, ou de ſoufre. Il recommande les martiaux, lorſqu'on n'eſt point à portée des eaux minérales. Enfin il défend l'uſage du vinaigre,

1626. *ARNOLDI WEICKRARDI, Thesauri Pharmaceutici, Galeno-chemic. sive Tractatus practic. &c. lib. 3, cap 5, de stomacace, seu Scorbuto.*

QUOIQU'ON mette ordinairement cet Auteur au nombre de ceux qui ont écrit sur le Scorbut, il ne dit rien de nouveau, & ne fait point mention des symptômes. Sa curation consiste dans la saignée, la purgation, après lesquelles il fait suer le malade, & donne les antiscorbutiques ordinaires sous des formes très-peu convenables, qu'il transcrit des autres Auteurs.

1627. *GUL. FABRICII HILDANI observationum & curationum chirurgicarum cent. 5, observ. 5.*

ON trouve dans l'ouvrage de cet Auteur une courte lettre, qui lui étoit

étoit adreſſée par Louis *Schmid.* Elle contient la relation de la maladie du fils du Prince de Bade, âgé de quatorze mois. Cet enfant étoit attaqué du Scorbut, & fut guéri par le moyen des antiſcorbutiques. *Hildan*, dans ſa réponſe à cette lettre, fait mention d'un ulcere ſcorbutique opiniâtre, qui fut guéri auſſi par les antiſcorbutiques. Voilà tout ce qu'on trouve ſur cette maladie dans les ouvrages de ce célebre Praticien.

1633. *JOANNIS HARTMANNI praxeos chymiatricæ, p. 345, de Scorbuto. Editionis Genevæ, opus poſthumum.*

CET Auteur eſt le premier qui ait obſervé les effets pernicieux du mercure dans le Scorbut. Pour ce qui eſt de la curation, il compte beaucoup ſur les préparations chymiques, telles que le tartre vitriolé, l'eſprit de vin tartariſé, &c.

1640. *LAZARI RIVERII, praxeos medicæ lib. 12, cap. 6, de ſcorbuticâ affectione.*

LE Scorbut, juſqu'alors, étoit ſi peu connu dans les parties méridionales de l'Europe, qu'aucun Auteur de ces pays n'en avoit ſeulement fait mention. Auſſi *Riviere* nous dit-il que, comme cette maladie ne paroiſſoit jamais en France avec tous les ſymptômes décrits par les Auteurs du Nord, il n'en auroit point parlé, ſi ces Auteurs ne diſoient qu'un ſymptôme particulier à cette maladie ſuffiſoit pour en prouver l'exiſtence. Ainſi, comme on obſervoit des maladies accompagnées de quelques-uns de ces ſymptômes, il entreprend d'en donner la deſcription. Il ne prétend point, à la vérité, décrire le véritable Scorbut, parce que cette maladie n'étoit point commune dans ſon pays, & que la plupart des Médecins ſes compatriotes croyoient qu'on ne l'obſervoit point; c'eſt pourquoi il appelle la maladie qu'il décrit, *affec-*

tion ſcorbutique, comme ayant une grande analogie avec le Scorbut. Il croit que ce dernier n'eſt autre choſe que l'affection hypocondriaque, accompagnée de ſymptômes extraordinaires, qui indiquent un certain degré de malignité. Il croit auſſi que le pancréas eſt ſouvent affecté dans cette maladie.

1645. *Conſilium medicæ Facultatis Hafnienſis de Scorbuto.*

CET ouvrage fut publié pour l'utilité des pauvres du pays. Il eſt diviſé en quatre ſections. On traite dans la *premiere*, de la cauſe & des ſignes de cette maladie ; dans la *ſeconde*, des moyens de la prévenir ; dans la *troiſieme*, de la méthode curative ; & dans la *quatrieme*, des moyens propres à guérir les principaux ſymptômes.

Section premiere. On obſerve d'abord que cette maladie eſt endémique en Dannemarck & dans les autres pays du Nord. Elle ſe préſente ſous différentes faces, ſuivant le tempérament du malade, ou les autres

maladies avec lesquelles elle est compliquée. Elle reconnoît, pour cause immédiate, une mauvaise concoction d'une humeur crûe, mélancolique & corrompue, qui affoiblit les organes de la premiere digestion & ceux de la sanguification. De-là viennent en grande partie la difficulté de respirer; l'enflûre, la putréfaction & le saignement des gencives, l'ébranlement des dents; la foiblesse, & la roideur des jambes; les taches & autres symptômes de cette maladie.

Les causes internes, sont 1°. l'air froid, humide, impur & grossier de leur pays; car ceux qui habitent les endroits Septentrionaux situés près de la mer, ou environnés de lacs, sont les plus sujets à cette maladie.

2°. La nourriture grossiere & corrompue, comme du pain mal cuit, & fait avec de la farine gâtée; des viandes salées & fumées, & du poisson salé & seché; du vieux fromage; du beurre rance; des pois & autres graines gâtées, avec l'usage d'une mauvaise biere.

3°. Ceux qui menent une vie sé-

dentaire, ſont très-ſujets à cette maladie.

4°. Ceux qui ſont ſouvent conſtipés, ou chez qui quelque évacuation naturelle a été ſupprimée; de même que les perſonnes triſtes & chagrines.

5°. Le Scorbut ſuccéde ſouvent à d'autres maladies, par exemple, aux obſtructions du foie, de la rate, & particuliérement aux fiévres quartes. Il eſt héréditaire & contagieux.

La cauſe interne & immédiate, dont nous avons parlé ci-deſſus, eſt produite par ces cauſes internes.

Cette maladie eſt aiſée à connoître, lorſqu'elle eſt violente. Il n'en eſt pas de même, lorſqu'elle eſt commençante : car elle paroît quelquefois ſous la forme d'autres maladies; ou bien elle attaque lentement & d'une maniere imprévue. Ainſi dans les pays où elle eſt endémique, lorſqu'on voit des maladies irrégulieres, rebelles aux remèdes ordinaires, on doit ſoupçonner la préſence du Scorbut, ſurtout ſi le malade eſt d'un tempérament mélancolique.

Le Scorbut eſt précédé ordinaire-

ment d'une laſſitude univerſelle, d'une foibleſſe des jambes, d'une difficulté de reſpirer lorſqu'on marche, d'une couleur livide de la face, & d'une augmentation du volume du corps. A meſure que la maladie fait des progrès, on eſt tourmenté de chaleurs vagues; on reſſent une démangeaiſon dans les gencives, avec un flux très-copieux de ſalive; l'urine eſt quelquefois trouble, & d'autres fois entiérement aqueuſe. Lorſque la maladie eſt parvenue à un plus haut degré, la difficulté de reſpirer devient ſi grande que le malade ne peut marcher ni faire aucun mouvement ſans tomber en foibleſſe. Il reprend ſes ſens lorſqu'on le met ſur le lit. On reſſent des douleurs de colique; les gencives ſe tuméfient, & ſaignent pour peu qu'on les touche; les dents vacillent & tombent ſans aucune douleur; la chair des gencives, & la racine des dents deviennent entiérement putrides; l'haleine eſt puante; les jambes enflent, & ſe roidiſſent de ſorte que le malade ne peut point marcher. Il paroît quelquefois ſur les jambes & ſur tout le

corps, des taches rouges, pourprées ou azurees. Quelquefois le malade eſt attaqué d'un éryſipele, d'ulceres malins, de douleurs nocturnes; d'autres fois le corps s'affoiblit & s'exténue. Souvent cette maladie eſt jointe à des fièvres & à des ſymptômes de toute eſpèce. L'urine eſt trouble, épaiſſe, briquetée, & de couleur de pourpre; mais elle ne retient pas long-temps la même apparence. Le pouls varie; il eſt tantôt foible, tantôt fort, quoique le malade paroiſſe très-foible; quelquefois il eſt tout-à-fait obſcur.

En adminiſtrant les remèdes convenables; on parvient aiſément à guérir cette maladie dans ſon commencement : mais lorſqu'elle a fait des progrès, il n'eſt pas ſi facile de prévenir les rechûtes. Lorſque le malade néglige de mettre en uſage la nourriture & les remèdes convenables, rarement recouvre-t-il la ſanté. La maladie ſe termine ordinairement par l'hydropiſie ou l'atrophie. La difficulté de reſpirer, les taches noires ſur les jambes, les douleurs & les borborigmes continuels

autour du nombril, ſont des ſymptômes dangereux. On parvient rarement à guérir un Scorbut héréditaire. Cette maladie eſt plus dangereuſe chez les vieillards que chez les jeunes gens. Lorſque la bouche eſt affectée, il faut avoir promptement recours aux remèdes : autrement la maladie fait de grands progrès, & peut infecter tout le goſier. Les fiévres & ulceres qui accompagnent cette maladie, ne peuvent être guéris ſans les antiſcorbutiques.

II. Section. On propoſe, pour prévenir le Scorbut, d'habiter des logemens ſecs, de parfumer les appartemens en y faiſant bruler des bois & des reſines aromatiques, & de ne pas uſer de la nourriture ſpécifiée, N°. 2, ſect. 1. On recommande auſſi l'uſage d'un vin médicinal fait avec l'abſinthe, & pluſieurs autres ingrédiens échauffans, amers & aromatiques. Le ventre doit toujours être tenu libre, & les autres évacuations excitées d'une maniere convenable, (ſur-tout lorſqu'elles ſont ſupprimées.) L'exercice, les bains & la purgation dans le printemps & l'au-

tomne

tomne ſont auſſi néceſſaires. Ceux qui ſont très-ſujets à cette maladie, doivent prendre, de temps en temps, deux ou trois cuillerées de l'eau antiſcorbutique ſuivante.

℞ *Rad. raphan. ruſtic.* lib. iij
Scorzoner. ℥ ij
Cort. rad. cappar.
Tamariſc. *ana*, ℥
Fol. recent. cochlear.
Naſturt. aq.
Petroſelini,
Becabung. ana, man. iij
Semin. cochleariæ,
Cardui benedict.
Aquilegiæ,
Fœniculi, *ana*, ℨ iij
Cremoris Tartari, ℨ ij
Gran. Paradiſ.
Cardamom. *ana*, ℨ j
Affunde vini Rhenani, lib. xij
Aquæ cochleariæ,
Fumariæ, *ana*, lib. j
Stent in digeſtione 24 horis, dein per cineres diſtillentur.

On peut rendre cette eau plus agréable & plus efficace, en y ajoûtant un peu de ſyrop antiſcorbutique

de *Foreſtus*. Ces ſortes de perſonnes peuvent prendre encore le ſuc de cochléaria mêlé avec du vin ; ou l'électuaire antiſcorbutique, lequel n'eſt autre choſe qu'une conſerve de pluſieurs plantes antiſcorbutiques, avec une très-petite quantité d'eſprit de vitriol.

Sections III & IV. Elles contiennent les indications curatives & le traitement des ſymptômes. On n'y trouve rien de nouveau : les indications ſont les mêmes, à peu de choſe près, que celles d'*Albertus*. Le tout eſt terminé par un nombre de longues formules qui répondent aux différentes indications préſervatives & curatives. Le prix des remèdes y eſt marqué, à la conſidération des pauvres.

1647. *Bericht und unterricht von der kranckeit des ſchmertzmachenden Scorbocks* : Deſcription du Scorbut, par *JEAN DRAWITZS*.

IL y a eu quatre éditions de cet ouvrage. Il eſt regardé comme le meil-

leur qu'on ait en Allemand ſur le Scorbut. Les maladies dont il traite comme ſcorbutiques, ſont celles qui ſuivent.

1°. La goutte.

2°. L'affection ſpaſmodique.

3°. La paralyſie.

4°. Des douleurs dans les extrémités, quoiqu'elles n'attaquent point les articulations.

5°. Le mal de tête.

6°. Le mal de dents.

7°. La pleuréſie.

8°. Les douleurs de ventre, ou la colique ſcorbutique, & la paſſion iliaque.

9°. Les douleurs vers l'os ſacrum, les lombes & le périnée, ſemblables à celle qui eſt cauſée par la préſence de la pierre.

Notre Auteur avoit appris que, dans les Indes Orientales, les matelots attaqués du Scorbut étoient guéris efficacement & promptement par l'uſage des oranges. Il trouve beaucoup de difficulté à concilier ce fait avec ſa théorie. Il avoit appris à Dantzic que quelques Capitaines de vaiſſeaux emportoient ſur mer une eau acide, qu'on

retire en préparant l'antimoine diaphorétique (*); par le moyen de laquelle ils préservoient leur équipage du Scorbut.

1662. *Baldassaris Timæi*
——— *Opera medico-practica.*

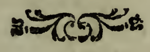
Cet Auteur nous donne, dans ses ouvrages, plusieurs histoires de maladies qu'il croyoit scorbutiques. Ainsi, dans son premier livre de cas & d'observations pratiques, il rapporte, (*cas* 3), un mal de tête scorbutique; (*cas* 7), un délire scorbutique, & (*cas* 15), une maladie hypocondriaque, qui commençoit par le Scorbut.

Dans son troisiéme livre, il rapporte (*cas* 24), une hydropisie ascite compliquée avec le Scorbut; (*cas* 32), l'affection hypocondriaque jointe avec la même maladie; (*cas* 35), un Scorbut & une atrophie dont le malade mourut; (*cas* 36), la goutte vague scorbutique. *Liv. 6*, (*cas* 15), une fiévre tierce scorbutique; & (*cas* 18), une fiévre quarte de même nature.

(*) C'est sans doute le *clyssus* d'antimoine.

Dans le troisiéme livre de ses lettres, il parle, (*lett.* 10, 11 & 12), de la cachexie scorbutique; (*lettres* 20 & 28) de l'affection hypocondriaque scorbutique; & (livre 5, *lettre* 9) de la goutte vague.

On trouve sa méthode curative dans le 34e. cas de son 3e livre. Elle ne contient rien de nouveau. Il dit qu'elle lui réussissoit généralement, à moins que le Scorbut ne fût héréditaire, ou qu'il n'eût jetté des racines très-profondes. On voit encore sa méthode dans les 29e. & 30e. lettres de son troisiéme livre, où il rapporte la façon dont le célebre *Herman Conringius* traita la Reine de Suéde, attaquée de cette maladie. Nous trouvons dans une de ces lettres, (la 39e. du même livre), un nouveau symptôme scorbutique, observé par *Otto Œslerus.* C'est une douleur brûlante dans le mesentere, accompagnée d'une soif excessive, & de douleurs de colique très-violentes pendant la nuit.



1663. *VALENTINI ANDRÆ MOELLENBROCII, de varis, seu arthritide vagâ scorbuticâ, Tractatus.*

SUIVANT cet Auteur, le Scorbut eſt une calamité commune à preſque tout le genre humain. Sa cauſe immédiate eſt un ſel volatil, dont l'acrimonie & la malignité ſont très-conſidérables. Il croit qu'on peut en démontrer la malignité, par l'abattement ſubit des forces, l'anxiété, & la difficulté de reſpirer, qui ſe manifeſtent dès le commencement de la maladie, comme ſi le malade avoit pris du poiſon; ainſi que par l'éruption des taches livides, qu'on obſerve après la mort.

1667. *THOMÆ WILLIS Tractatus de Scorbuto.*

CET Auteur débute, en diſant qu'on attribue au Scorbut une variété de ſymptômes & de maladies les plus oppoſées. Mais diſſipe-t-il cette confuſion? Abrége-t-il le nom-

bre des ſymptômes ? C'eſt ce qu'on verra par le détail ſuivant. Il obſerve qu'on ne peut point donner de définition de cette maladie ; & qu'ainſi la meilleure façon de la décrire, eſt de rapporter ſes différens ſymptômes, ſuivant les différentes parties qu'ils affectent.

Il commence par la tête. Le Scorbut, dit-il, produit des maux de tête violens & habituels, quelquefois vagues ou périodiques. Souvent il cauſe un aſſoupiſſement, & l'engourdiſſement des eſprits ; d'autres fois, des veilles opiniâtres. Les étourdiſſemens, le vertige ténébreux, les convulſions, les paralyſies, la ſalivation, les ulceres des gencives, l'ébranlement des dents, la puanteur de l'haleine, en ſont fréquemment les effets.

La poitrine eſt affectée de douleurs dans différentes parties de ſes membranes, principalement ſous le ſternum, où elles ſont très-violentes, aiguës & lancinantes. Le Scorbut produit fréquemment l'aſthme, une reſpiration difficile & inégale, une conſtriction de la poitrine, une toux

violente, un pouls déréglé, la palpitation du cœur, de fréquentes syncopes, & une appréhension continuelle de tomber dans ce dernier état.

Quant à l'abdomen, où cette maladie a son siége principal, elle y cause une infinité de maux, tels que la nausée, le vomissement, la cardialgie, la tension des hypocondres, des borborigmes, de fréquentes coliques, & des douleurs vagues très-fâcheuses, une diarrhée presque continuelle, quelquefois la dyssenterie ou le ténesme; l'atrophie & l'hydropisie. L'urine est très-souvent rougeâtre & lixivielle, avec un nuage épais, qui demeure suspendu, ou qui est adhérent aux parois du vaisseau. Le malade rend quelquefois une grande quantité d'urine pâle & aqueuse : ce cas, à la vérité, arrive rarement.

Des douleurs vagues, souvent très-aiguës, & qui redoublent pendant la nuit, une lassitude spontanée, l'exténuation des chairs, une douleur rhumatismale dans les lombes, la foiblesse des articulations, des

taches de différentes couleurs ſur la peau, des tumeurs, des tubercules, & ſouvent des ulceres de mauvaiſe nature; un engourdiſſement, ou une douleur mordicante dans les muſcles, un ſentiment de froid dans l'intérieur des parties, la contraction & le treſſaillement des tendons; tels ſont les ſymptômes qui ſe manifeſtent dans les membres, & même dans tout le corps. Les Scorbutiques ſont ſujets encore à des effervescences irrégulieres du ſang, à des fiévres erratiques, & à des hémorrhagies copieuſes. Notre Auteur finit ce long détail, en obſervant que ce ſont les ſymptômes les plus ordinaires du Scorbut; qu'il y en a tantôt plus, tantôt moins, de telle ou telle eſpèce, qui affligent le malade : mais qu'outre ceux dont nous venons de parler, il s'en préſente encore de plus ſurprenans.

Les principales cauſes, dit-il, ſont un air mal-ſain, & une mauvaiſe conſtitution du ſang, vicié par quelque maladie précédente. Le ſang, ou le fluide nerveux, ou même tous les deux ſont affectés dans le Scorbut. La *dyſcraſe* du ſang eſt de deux ſor-

tes ; ſçavoir, *ſulphureo-ſaline*, ou *ſalino-ſulphureuſe.* Dans le premier cas, comme les ſoufres ſurabondent, il faut mettre en uſage les ſaignées répétées, un régime rafraîchiſſant, en un mot, les remèdes les plus tempérés, & éviter, par-deſſus toutes choſes, les antiſcorbutiques âcres. Dans le ſecond cas, au contraire, c'eſt-à-dire, dans l'état *ſalino-ſulphureux*, comme les ſels prédominent, il faut ſe ſervir des remèdes les plus chauds, tels que ceux qui contiennent un ſel volatil, avec les préparations martiales, & autres ſemblables.

La *dyſcraſe* du fluide nerveux, eſt de trois ſortes ; ou il eſt trop ténu & appauvri, ou ſa conſtitution *ſpiritueuſe-ſaline* a dégénéré en acrimonie ; ou enfin, il peut être chargé de particules hétérogènes & morbifiques.

Notre Auteur fait une ſeconde diſtribution des ſymptômes, d'après ces dégénérations chimériques du ſang & du fluide nerveux, & rend raiſon, par-là, de tous ceux qu'il rapporte à cette maladie ; au reſte, il

suppose que le Scorbut est héréditaire & contagieux.

Il divise les indications thérapeutiques en trois classes. La premiere, contient les préservatives : il donne, dans celle-ci, le procédé curatif, ou plutôt la méthode générale d'emporter les causes de la maladie. La seconde comprend les curatives ou les moyens de soulager ou de remédier aux symptômes les plus urgens. La troisiéme renferme ce qu'il appelle indications vitales, c'est-à-dire, les moyens de conserver, ou de rendre les forces ou la santé au malade.

Sa curation consiste dans les cathartiques, les digestifs & les anti-scorbutiques. Si l'estomac est fort en désordre, ou surchargé de phlegme, il donne un émétique plus ou moins fort, suivant les forces & la constitution du malade; il répete cet émétique tous les mois, s'il est indiqué ; autrement il commence le traitement par un purgatif, qu'il réitere selon les occasions. Ce purgatif doit être de différente espéce, suivant que le malade est d'un tempé-

rament chaud ou froid, ou, pour me ſervir de ſes termes, ſuivant que l'état du ſang eſt *ſulphureo-ſalin*, ou *nitro-ſulphureux*. Il donne pluſieurs formules pour l'un & l'autre cas. Il obſerve que ces purgatifs ne doivent point être répétés plus ſouvent que tous les cinq ou ſix jours; parce que les fréquentes & violentes purgations ne font que diminuer le *ton* des viſceres, & affoiblir le malade, ſans guérir la maladie. Après une ou deux purgations, il faut faire une ſaignée du bras, ou appliquer les ſangſues aux veines hémorrhoïdales, ſi la pléthore & la viſcoſité du ſang l'indiquent : il remarque qu'il faut tirer peu de ſang à la fois, & répéter plutôt l'opération.

Ces évacuations ayant été miſes en uſage, & répétées ſelon le beſoin, s'il n'y a aucun ſymptôme preſſant, il paſſe à la méthode curative générale, c'eſt-à-dire, aux moyens d'emporter la cauſe, & de déraciner la maladie. Il preſcrit, dans ce deſſein, les remèdes digeſtifs, & les antiſcorbutiques ou ſpécifiques, qu'il diviſe en froids & chauds. Ces re-

mèdes doivent être donnés tous les jours, excepté ceux où le malade a été purgé. On peut y joindre les diaphorétiques & les sudorifiques, s'il en est besoin. Il appelle *remèdes digestifs*, ceux qui aident ou qui rétablissent les fonctions de l'estomac & des autres visceres qui servent à l'élaboration du chyle. Il donne le nom d'*antiscorbutiques* ou *spécifiques*, à ceux qui corrigent la dégénération scorbutique du sang. Ces deux espèces de remèdes doivent être joints ensemble, ou du moins donnés dans le même jour. La crême de tartre, la teinture de tartre, le tartre vitriolé, le tartre martial, l'élixir de propriété, &c. sont de bons digestifs. On doit les administrer à petite dose le matin & le soir.

Notre Auteur nous fournit une grande variété de compositions antiscorbutiques, pour le Scorbut froid. Ces compositions sont faites avec le cochléaria, le cresson d'eau, le bécabunga, l'écorce de *Winter*, les baies de geniévre, la racine de raifort, & autres herbes & racines âcres aromatiques, comme aussi avec

les conſerves de ces plantes, les aromates confits, la poudre d'arum composée, le fer, &c. Il dit avoir preſcrit ſouvent, avec ſuccès, le remède ſuivant.

℞. *Sum. geniſtæ,* man. iij
Minutìm inciſæ, coquantur ad medietatem in cerviſiæ fortis lib. iij

Le malade doit prendre deux ou trois onces de cette décoction deux fois par jour.

Les antiſcorbutiques les plus tempérés & les plus rafraîchiſſans, ſont néceſſaires dans le Scorbut chaud. Il donne une auſſi grande variété de ceux-ci, que des précédens. Il fait entrer dans la plupart de ſes formules, les poudres teſtacées, les abſorbans, le ſel d'abſinthe, &c : il recommande le vin de groſeilles, & des autres fruits d'été, mais particuliérement le cidre ; & il obſerve que la racine de *lapathum acutum*, eſt un des meilleurs antiſcorbutiques. Cette racine infuſée dans de la bierre douce avec le cochléaria, le creſſon d'eau,

des tranches d'orange & de citron, les ſommités de pin ; &c. fait un excellent remède.

Après avoir donné la méthode curative générale, il paſſe à la cure des ſymptômes les plus urgens. Pour la difficulté de reſpirer, & les paroxyſmes aſthmatiques, il recommande les cordiaux & les antiſpaſmodiques, tels que l'eſprit de corne-de-cerf, la teinture de caſtor, les fleurs de benzoin, l'élixir de propriété, &c. dans quelque liqueur antiſcorbutique. Si la difficulté de reſpirer eſt entiérement ſpaſmodique, les narcotiques ſont les remèdes les plus efficaces : les lavemens âcres, les ſudorifiques, les diurétiques, ſont utiles auſſi. Les émétiques, les purgations avec la rhubarbe l'élixir de propriété, &c. avec les fomentations ſur la région épigaſtrique, ſont néceſſaires dans les dérangemens ſcorbutiques de l'eſtomac : les narcotiques ſoulagent quelquefois. Dans les coliques ſcorbutiques, il faut donner des lavemens, appliquer ſur le ventre des cataplaſmes, des linimens, & des fomentations ; faire prendre intérieure-

ment des narcotiques, & ſurtout les joindre aux purgatifs. Les poudres teſtacées conviennent auſſi dans ce cas, ainſi que l'uſage de quelque eau minérale purgative ; par exemple, celle d'Epſom. On ne doit point arrêter, par les aſtringens, les diarrhées invétérées, auxquelles les Scorbutiques ſont ſujets. Les eaux minérales ferrugineuſes & vitrioliques, ſont dans ce cas les meilleurs remèdes, &, après elles, les préparations du fer, & ſurtout le ſafran de Mars, tiennent la premiere place. Le vertige, les ſyncopes, la paralyſie, les convulſions, demandent un mélange de céphaliques & d'antiſcorbutiques. Les autres ſymptômes doivent être traités auſſi par les remèdes propres aux maladies primitives, mêlés avec les antiſcorbutiques.

Il rapporte auſſi un ſymptôme qu'il avoit obſervé trois ou quatre fois, c'eſt-à-dire un cliquetis des os, qui ſe faiſoit entendre, lorſqu'on remuoit les articulations. On entendoit auſſi, lorſque le malade ſe tournoit dans le lit, un bruit conſidérable, cauſé par le frottement des vertèbres

tèbres les unes ſur les autres. Ce bruit reſſembloit à celui que fait un ſquelette, lorſqu'on le ſecoue. Il remarque que ce ſymptôme étoit preſque incurable.

Enfin, dans ce qu'il appelle les indications vitales, il preſcrit l'uſage des cordiaux, des reſtaurans, des narcotiques, &c. avec une nourriture convenable. Il attribue la fréquence & la violence du Scorbut, à l'uſage immodéré du ſucre ; & finit ſon traité par quelques hiſtoires de malades.

1668. *Morbus* (*) *polyrrhyzos, & polymorphæus.* Traité du Scorbut, par *EVERARD MAYNWARINGE.*

Il ajoûte aux cauſes auxquelles on attribue ordinairement le Scorbut, l'uſage du tabac, & l'exercice immodéré de la chaſſe. Il en veut particuliérement au premier, & ſe dé-

(*) C'eſt-à-dire, maladie qui a pluſieurs cauſes & pluſieurs formes ; πολύῤῥιζος, *multas habens radices* ; πολύμορφος, *multiformis*.

chaîne contre lui. Il renverſe toutes les théories & les méthodes curatives des Auteurs qui l'avoient précédé, & prétend être poſſeſſeur de remèdes très-efficaces, que cependant il ne rend pas publics.

1169. *Praxeos* BARBETTIANÆ, *cum notis* FREDERICI DECKERS, *lib.* 4, *cap.* 3, *de Scorbuto*, *& affectione hypochondriacâ, malè vulgò dictâ* hyſtericâ.

BARBETTE donne une deſcription du Scorbut & de ſes ſymptômes, qu'il tire preſqu'entiérement d'*Eugalenus*. Il défend la ſaignée & les violens purgatifs. Il croit cependant que les doux cathartiques conviennent quelquefois. L'humeur morbifique doit être préparée à l'excrétion par les remèdes inciſifs : les ſels volatils ſont les plus convenables pour cet effet.

Il donne une longue liſte des antiſcorbutiques ordinaires, auxquels *Deckers* en ajoûte pluſieurs autres,

adaptés aux ſymptômes particuliers de la maladie. *Barbette* obſerve enſuite que l'eſprit de ſel dulcifié, l'eſprit de ſel ammoniac & celui de cochléaria, ſont les meilleurs remèdes.

L'Auteur termine ſon chapitre ſur le Scorbut, par deux cas; l'un d'un jeune homme, qui ne pouvoit point marcher dans ſa chambre, lequel fut guéri dans ſept jours par la décoction de racine de raifort dans du petit-lait; l'autre, d'un marchand qui avoit des taches ſcorbutiques, lequel fut guéri par l'uſage de l'eſprit de ſel ammoniac & d'une nourriture convenable. *Deckers* ajoûte un autre cas, d'un véritable Scorbut, à ce qu'il paroît, guéri par l'eſprit de ſel ammoniac donné à la doſe de quatorze gouttes dans du vin où l'on avoit fait infuſer de la racine de raifort ſauvage.

1672. *De Scorbuto liber ſingularis auctore* GUALTERO CHARLETON.

CET Auteur obſerve que, comme il eſt, pour ainſi dire, impoſſible de faire une deſcription exacte du Scor-

but, & de tous ses symptômes, il est seulement nécessaire de donner un catalogue des plus fréquens & des plus fâcheux. Ce catalogue contient presque tous les symptômes rapportés par *Eugalenus*, *Sennert* & *Willis*. Il distingue ensuite la maladie elle-même en trois especes, suivant ses differentes causes. Il nomme la premiere espece *Scorbut rancide*, à cause de la prédominance des soufres dans le sang, lesquels sont combinés avec quelques-uns des sels de cette humeur; la seconde, *Scorbut alkalin*, dans lequel prédominent les parties tartareuses, ou terrestres salines; & la troisiéme, *Scorbut acide*: ce dernier est produit par l'acrimonie & l'acidité du sang & des autres humeurs.

Les symptômes particuliers à la premiere espece, sont des taches, des exanthèmes, des pustules, des tubercules, des exulcérations sur les parties extérieures du corps; des cardialgies, des vomissemens, des diarrhées, des dyssenteries, des coliques, avec de fréquentes effervescences du sang. Lorsque cette espece de Scorbut est invétérée, le genre nerveux

eſt affecté, les ſymptômes ſont alors le vertige, une douleur tenſive dans la tête, le vertige ténébreux, le coma ſoporeux, ou des veilles immodérées, le cochemar & quelquefois la folie.

Les ſymptômes de la ſeconde eſpece, ſont la conſtriction de la poitrine, la palpitation du cœur, les foibleſſes, l'engourdiſſement & la laſſitude du corps, des mouvemens convulſifs, & des douleurs vagues dans les articulations.

Dans la troiſieme eſpece, ou Scorbut acide, les nerfs ſont dans une irritation continuelle, que la plus légere paſſion de l'ame augmente. Le malade éprouve fréquemment des friſſonnemens (ſigne certain de l'acidité des humeurs); un ſentiment de froid dans la partie poſtérieure de la tête & dans l'épine du dos, lequel ſe gliſſe quelquefois dans les membres; des ſpaſmes flatulens; des convulſions, & ce qu'on appelle communément la paſſion hyſtérique; quelquefois la conſtipation, d'autres fois la dyſſenterie; la mélancolie, accompagnée de la peur & du déſeſpoir; l'atrophie, des

exulcérations ; & enfin la gangréne, qui termine ordinairement la maladie. Cette acidité du ſang produit auſſi des palpitations du cœur ; une intermiſſion ſubite du pouls, accompagnée d'un grande anxiété, qui eſt le prélude d'une ſyncope, avec une ſueur froide. Lorſque cette eſpece de Scorbut eſt confirmée & invétérée, elle produit les ſymptômes les plus violens & les plus terribles, tels que des douleurs nocturnes inſupportables, des cancers, &c.

Quant à la curation de la premiere eſpece ; ſi la maladie ne fait que commencer, il faut d'abord donner, avec prudence, de doux purgatifs cholagogues, les répéter, employer la ſaignée, & paſſer enſuite aux remèdes digeſtifs ou altérans tempérés, propres à corriger l'état *ſulphureo-ſalin* des humeurs. Si le malade eſt maigre & d'un tempérament chaud, on doit éviter le cochléaria, & les autres antiſcorbutiques chauds. Il faut ſe ſervir alors du lait d'âneſſe avec le ſuc de dent-de-lion ; ou bien d'une eau diſtillée des antiſcorbutiques les plus tempérés, mêlée avec du cidre, ou

du petit-lait de vache. On peut prendre, matin & ſoir, pendant quelques ſemaines, une pinte de petit-lait chaud avec dix gouttes d'eſprit de cochléaria ou de ſel dulcifié. Les eaux minérales ſont utiles auſſi, pourvu qu'on obſerve en même temps les regles convenables quant à la nourriture & à l'exercice. Le malade doit être purgé une fois toutes les ſemaines, pendant le cours de ces remèdes. On doit enſuite achever la cure par les reſtaurans & les corroborans. Un petit vin acidule préparé avec les antiſcorbutiques tempérés, mais cependant aromatiques & ſtomachiques, ou avec les confections des fruits acidules, &c. eſt le meilleur corroborant qu'on puiſſe employer.

Les remèdes qui contiennent beaucoup de ſel volatil, tels que les antiſcorbutiques chauds, ſont les ſeuls qui conviennent pour la curation de la ſeconde eſpece, produite par un ſel fixe. Il faut employer de temps en temps les digeſtifs & les cathartiques, avec les ſudorifiques & les diurétiques, ſuivant que l'humeur tartareuſe ſe porte à la peau ou aux reins. Si le

malade eſt d'un tempérament chaud, on doit mettre en uſage les eaux minérales ferrugineuſes. Enfin, on doit achever la guériſon par les corroborans & les analeptiques; entre leſquels le vin de fenouil tient le premier rang.

Pour ce qui eſt de la cure de la troiſiéme eſpece, ou du Scorbut acide, il faut la commencer par ces légers eccoprotiques, pour préparer à la ſaignée, & paſſer enſuite aux doux apéritifs, joints aux ſcorbutiques tempérés, & ſurtout aux remèdes propres à la paſſion hypocondriaque accompagnée d'obſtructions dans les viſceres. Ces remèdes doivent être ſuivis des anti-acides, tels que les ſels volatils de toute eſpece, ou les poudres teſtacées, les alkalis fixes, les émulſions huileuſes, & les remèdes chalybés. Toutes les eſpeces de lait conviennent auſſi; de même que le petit-lait chargé de la vertu des anti-ſcorbutiques tempérés, les bouillons de limaçons, d'écreviſſes, &c. On doit terminer la curation comme dans les deux eſpeces précédentes; c'eſt-à-dire, par les corroborans; principa-
lement

lement par ceux que les Auteurs recommandent pour achever la guérison de la mélancolie hypochondriaque.

L'Auteur termine son ouvrage par la méthode curative de plusieurs symptômes des plus urgens. Les principaux de ces symptômes doivent être traités par les remèdes qui leur sont appropriés lorsqu'ils sont idiopathiques ; observant de joindre ces remèdes aux antiscorbutiques.

1674. *FRANCISCI DELEBOE SYLVII Opera medica.*

ON trouve peu de choses sur le Scorbut dans les ouvrages de cet illustre Auteur, à sa théorie près. Il observe seulement, (*Prax. medic. append. tract.* 10, §. 163, *&c.*) qu'il n'y a point de maladie où les sels volatils soient si efficaces & si nécessaires que dans celle-ci; les plantes qui contiennent beaucoup de ces sels, telles que le cochléaria, l'érysimum, le cresson d'eau, & la graine de moutarde, etant les meilleurs remèdes. En conséquence, il se servoit avec

beaucoup de ſuccès depuis pluſieurs années des alkalis volatils, tirés des différentes parties des animaux. Les acides ſpiritueux naturels, ou fournis par la Chymie, ſont utiles auſſi dans le Scorbut; tels ſont les ſucs d'orange, d'oſeille, &c. les eſprits dulcifiés de ſel, ou de nitre Pour la guériſon des taches ſcorbutiques obſervées après la conſtitution épidémique dont il traite, il ſe ſervit, avec beaucoup de ſuccès, des alkalis volatils mêlés avec les acides ſpiritueux: ce mélange excitoit puiſſamment les ſueurs.

1675. *The diſeaſe of London, or A new diſcovery of the Scurvy by* GEDEON HARVEY.

La maladie de Londres, ou Nouvelle découverte du Scorbut, par GEDEON HARVEY.

CET Auteur diviſe la maladie en deux grandes branches; c'eſt-à-dire, en Scorbut de la bouche, & Scorbut des jambes. On peut y en ajoûter une

troisiéme, qu'il appelle Scorbut des articulations. Ces différentes especes prennent leur nom des parties affectées. La cause prochaine de la premiere espece, est une lymphe acide dans l'estomac : ses causes occasionnelles sont l'usage fréquent du mercure, un air salin, une nourriture salée, les eaux crûes dont on se sert pour brasser la bierre, la gloutonnerie, la débauche, &c.

Il attribue le Scorbut des jambes à une cause opposée, je veux dire, à un sel lixiviel alkalin : c'est ce qu'il appelle un état savonneux du sang. Pour ce qui est des causës occasionnelles, elles sont à-peu-près les mêmes que celles du Scorbut de la bouche ; c'est-à-dire, l'air de la mer, des alimens salés, l'usage du sel marin, des esprits distillés & du tabac.

Lorsque le Scorbut acide continue longtemps, il est suivi de l'enflûre & des ulceres des jambes; &c. en un mot, il se change en Scorbut savonneux. Il fait ensuite plusieurs autres distinctions qu'on peut voir dans la premiere partie, Chapitre II, p. 55.

Il recommande, pour se préserver

de cette maladie, le changement d'air & les alimens nourriſſans & faciles à digérer. Quant à la curation, la ſaignée eſt convenable, ainſi que les cauteres : ces derniers ſont utiles auſſi pour la cure préſervative. Il faut les appliquer au bras gauche & quelquefois au cou, ou au bras droit, dans le Scorbut de la bouche; au-deſſus du genou, dans le Scorbut des jambes; enfin, dans le Scorbut des articulations, on doit en pratiquer pluſieurs. Les pillules aloëtiques ſont un des meilleurs préſervatifs de cette maladie. On doit commencer par ce remède la curation d'un Scorbut récent & même invétéré. Il faut obſerver cependant qu'elles ne conviennent que dans le Scorbut acide; & qu'on ne doit ſe ſervir dans le Scorbut lixiviel ou ſavonneux, que des laxatifs les plus doux. La curation du Scorbut acide demande des remèdes chauds; celle du Scorbut lixiviel des remèdes tempérés rafraîchiſſans, mucilagineux, &c Il termine ſon ouvrage par la curation du Scorbut ſtomachique, hépatique, &c.

1684. *ABRHAMI MUNTINGII, de verâ Antiquorum herbâ Britannicâ, ejusdemque efficaciâ contra stomacacem seu scelotyrbem, Frisiis & Batavis de* Scheurbuyck, *Dissertatio historico-medica.*

CET Auteur prétend avoir découvert, après beaucoup de travail, la véritable *herba Britannica* (*) des Anciens, cette plante fameuse, qui guérit, selon la relation de Pline, l'armée des Romains; (voyez pag. 3), & qui étoit demeurée inconnue pendant plusieurs siécles. Cette plante, à son avis, n'est autre chose que l'*hydrolapathum nigrum*, la grande patience aquatique. Il lui prodigue les

(*) Voici comment *Muntingius* explique l'étymologie du nom de cette plante, *nomen est absolutè Frisium compositum ex* Brit, *quod consolidare, firmare;* tan, *quod dentem, &* ica *sive* hica, *quod ejectionem significat.* Il prétend en conséquence que les peuples de la Frise ont donné ce nom à cette plante, à cause de ses effets pour raffermir les chairs & surtout les dents.

plus grands éloges ; & rapporte plusieurs exemples des cures extraordinaires qu'on a faites dans le Scorbut par le moyen de cette plante.

1683. *Traité du Scorbut*, *par L. Chameau.*

L'Auteur, dans le séjour qu'il fit en Angleterre, avoit observé que le Scorbut y étoit particuliérement endémique. Aussi fut-ce principalement pour l'utilité des Anglois qu'il publia son ouvrage. Il prétend que cette maladie est une dissolution contagieuse du sang, causée par un sel subtil très-âcre. Il réfute les distinctions du Scorbut introduites par *Willis.* Il vante le lait comme le plus excellent antiscorbutique ; & regarde tous les antiscorbutiques chauds & âcres comme pernicieux la plupart du temps.

1684. *Nauwkeurige verhandelinge van de Scheurbuick en des selfs toevallen*, c'est-à-dire,

Traité curieux sur le Scorbut & ses

ſymptômes, par ETIENNE BLANCARD.

Ejuſdem praxeos medicæ cap 15. de Scorbuto.

QUOIQUE *Willis* & *Charleton* aient le mieux écrit ſur le Scorbut, ils n'ont pas levé cependant toutes les difficultés que cette maladie préſente : mais notre Auteur penſe qu'elles ſont toutes applanies, par ſa théorie de la fermentation, fondée ſur les principes de *Deſcartes*. Le Scorbut, ſelon lui, vient de l'épaiſſiſſement du ſang. Cet épaiſſiſſement eſt de deux ſortes : ou c'eſt une viſcoſité froide & pituiteuſe ; ou il peut y avoir une chaleur & une acidité dans le ſang : de-là la diviſion naturelle du Scorbut en chaud & en froid. Tous les remèdes qui inciſent & atténuent les humeurs pituiteuſes & viſqueuſes conviennent dans la premiere eſpéce ; tels ſont les aromatiques chauds. Dans la ſeconde eſpece, c'eſt-à-dire dans le Scorbut acide, il faut mettre en uſage les poudres teſtacées & tous les autres abſorbans, les ſels alkalis, ſoit volatils, ſoit fixes ; les pré-

parations martiales, & particuliérement le thé & le caffé. La ſaignée n'eſt d'aucune utilité. Les émétiques & les purgatifs ſont quelquefois néceſſaires. Tous les acides, ainſi que les alimens viſqueux & ſalés ſont pernicieux.

1684. *JOANNIS DOLÆI Medicinæ theoretico-practicæ Encyclopediæ, lib. 3, cap. 12, de Scorbuto.*

LE Scorbut eſt une maladie qui a une très-grande affinité avec la paſſion hypochondriaque. C'eſt une dégénération acide du ſang. Il prétend guérir toutes ſortes de Scorbuts en douze jours, par le moyen du mercure dulcifié d'une façon particuliere.



1685. *MICHAILIS ETTMULLERI Collegii practici de morbis humani corporis, part. 2, caput ultimum, exhibens duos affectus complicatissimos, nempe malum hypochondriacum & Scorbutum.*

CET Auteur regarde le Scorbut comme le plus haut degré de la passion hypochondriaque. Tous les symptômes de cette derniere s'observent dans le Scorbut, & plusieurs autres encore. Il confond ces deux maladies au point de recommander le fer & la plupart des autres remèdes propres à la passion hypochondriaque, comme étant utiles dans le Scorbut. Son ouvrage ne contient rien de nouveau de son aveu; tout y est copié des autres Auteurs. Il observe que le mercure est entiérement pernicieux dans le Scorbut, & si à craindre en Hollande, à cause des constitutions scorbutiques, qu'il n'osoit pas s'en servir même dans les maladies vénériennes, Il dit que les matelots Hol-

landois font une grande provision de graine de moutarde, par le moyen de laquelle ils se préservent & se guérissent du Scorbut sur la mer. On doit prescrire en hyver, où on ne peut point se procurer les plantes antiscorbutiques, une composition faite avec cette graine. *Phytolog.* pag. 98. *vid. Sinap.*

1685. *THOMÆ SYDENHAM Opera universa.*

CET Auteur n'a traité expressément de cette maladie, que dans un ouvrage posthume qu'on lui attribue, & qui a pour titre : *Processus integri in morbis ferè omnibus curandis.* Les symptômes du Scorbut rapportés dans cet ouvrage, sont 1°. une lassitude spontanée ; 2°. la pesanteur de tout le corps ; 3°. la difficulté de respirer, surtout après l'exercice ; 4°. la putridité des gencives ; 5°. la puanteur de l'haleine ; 6°. de fréquentes hémorrhagies du nez ; 7°. une difficulté de marcher ; 8°. l'enflûre & quelquefois le dépérissement des jambes, sur lesquelles il paroît toujours des taches livi-

des, plombées, jaunâtres, ou pourprées; 9°. la pâleur du visage. Pour guérir cette maladie, il faut tirer du bras huit onces de sang, pourvu qu'il n'y ait aucun signe d'hydropisie. Le malade doit prendre le lendemain matin une potion purgative. Il faut répéter cette purgation deux fois, laissant trois jours d'intervalle entre chacune. On doit faire usage des remèdes suivans dans les jours intermédiaires, & les continuer pendant un ou deux mois.

℞	*Conservæ cochleariæ hort.*	℥ ij
	Lujulæ,	℥ j
	Pulv. ari comp.	ß vj
	Syr. aurantiorum,	*q. s.*

F. Electuar.

Il faut prendre trois fois par jour la grosseur d'une noix muscade, de cet électuaire avec six cuillerées d'eau de raifort composée, ou d'eau de cochléaria récente. La boisson ordinaire doit être l'infusion de racine de raifort, de cochléaria, de raisins secs & d'oranges dans de la petite bierre ou du vin blanc. Ces remèdes sont également utiles dans le Scorbut & le Rhumatisme hystérique, à l'exception de la sai-

gnée & des purgatifs. Mais on trouve mieux les véritables ſentimens de cet Auteur plein de candeur, dans ſes autres ouvrages.

Il obſerve (*cap.* 4. *de febribus continuis*, *ann.* 1661, 62, 63, 64,) que la malignité & le Scorbut étoient les deux grands ſubterfuges des Médecins ignorans, qui attribuoient à ces cauſes chimériques les déſordres & les ſymptômes qui n'étoient dûs qu'au mauvais traitement qu'ils avoient employé. Ainſi toutes les fois qu'il paroiſſoit dans des fievres des ſymptômes dangereux & irréguliers, cauſés peut-être par les évacuations qu'ils avoient procurées mal-à-propos, ils accuſoient la malignité de la maladie. Mais ſi la longueur de cette même maladie faiſoit évanouir cette idée de malignité, tout ce qui faiſoit enſuite obſtacle à la guériſon, étoit le Scorbut ſelon eux. Ces deux accuſations, ſuivant la remarque de notre Auteur, ne portent ſur aucun fondement ſolide.

Voici comment il s'exprime dans un autre endroit (*ſect.* 6, *cap.* 9, *de rheumatiſmo*) : Quoique je ne doute point qu'on n'obſerve le Scorbut dans les

pays Septentrionaux, cependant, à parler franchement, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt pas auſſi fréquent qu'on le ſuppoſe ordinairement. La plupart des indiſpoſitions que nous appellons ſcorbutiques, ſont les effets de vices qui ne forment point encore des maladies, ou la ſuite de quelque maladie imparfaitement guérie. Par exemple, lorſqu'une matiere propre à produire la goutte, eſt nouvellement formée dans le corps, il paroît pluſieurs ſymptômes qui nous font ſoupçonner le Scorbut; juſqu'à ce que la goutte venant à ſe montrer, diſſipe tous nos doutes. De même les goutteux, après les paroxyſmes, ſurtout lorſqu'ils ont été mal traités, ſont affligés de pluſieurs ſymptômes qu'on attribue au Scorbut. Ceci ne doit pas s'entendre ſeulement de la goutte, mais encore de l'hydropiſie. Le Scorbut finit où l'hydropiſie commence : c'eſt un proverbe. Voici le ſens dans lequel on doit le prendre : lorſque l'hydropiſie paroît, ſa préſence fait évanouir les idées que l'on avoit du Scorbut. On peut dire la même choſe de pluſieurs maladies chroniques qui commencent à ſe former, & d'au-

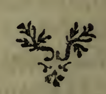
tres qui ne sont pas parfaitement guéries. L'Auteur croit cependant qu'il y a une espéce de rhumatisme, dont les symptômes principaux ont une grande affinité avec le Scorbut, & qui demande la même méthode curative. Dans cette espéce, les douleurs sont vagues; la partie douloureuse est rarement tuméfiée; il n'y a point de fiévre, & elle est accompagnée de symptômes irréguliers. Ceux qui ont pris beaucoup de quinquina y sont particuliérement sujets Quoique cette maladie soit très longue, lorsqu'elle n'est pas traitée convenablement, on peut cependant la guérir efficacement par l'usage de l'électuaire antiscorbutique (dont nous avons parlé ci-dessus) & d'une eau distillée du cochléaria, du becabunga, des cressons, &c.

1696. *MARTINI LISTER Tractatus de quibusdam morbis chronicis; exercitatio 5ª de Scorbuto.*

IL traite du Scorbut à la suite de la vérole, parce que ces deux maladies ont beaucoup d'affinité entre elles. El-

les ont tant de ſymptômes communs, qu'elles ne peuvent être diſtinguées l'une de l'autre, que par un Médecin expérimenté. Les Anciens n'ont pas traité expreſſément du Scorbut, parce que de leur temps il n'étoit endémique que dans une partie de la terre qui leur étoit peu connue. *Eugalenus* eſt le premier, ſelon notre Auteur, qui ait décrit exactement cette maladie. Elle ne regnoit autrefois que dans la Flandre; mais elle s'eſt ſi fort répandue depuis nos voyages aux Indes, qu'aujourd'hui elle eſt univerſelle, & commune aux mariniers de toutes les nations. Il l'attribue à l'uſage des alimens ſalés, du vieux fromage ſalé, &c. Il croit auſſi qu'elle peut être cauſée par l'uſage d'une bierre faite avec des eaux crûes. Il obſerve que les braſſeurs ont la mauvaiſe coutume d'ajoûter du ſel & de la chaux vive à leur bierre, afin de la purifier & de la conſerver ſans houblon. Il penſe que l'air ſalé de la mer contribue extrêmement à la production de cette maladie; parce qu'il avoit appris qu'il tomboit des pluies ſalées dans les pays chauds. Quoique *Dioſcoride* ait attribué de grandes vertus au ſel ma-

rin; cependant, dit notre Auteur, le ſoin que prenoient les Anciens de le purifier par la calcination, les lotions & la deſſication, prouve évidemment qu'ils en appréhendoient de mauvais effets lorſqu'il étoit crud. Il explique enſuite très-ingénieuſement tous les ſymptômes du Scorbut rapportés par *Eugalenus*. Il ſuppoſe qu'ils viennent de l'uſage du ſel marin, lequel produit la ſalûre du chyle, de la lymphe, &c. & convertit toutes les humeurs du corps en une eſpéce de ſaumure. Les ſucs de cochléaria, de limons & d'oranges, toutes ſortes de fruits & d'herbes potageres (les plus acides ſont les meilleurs) ſont d'excellens remèdes contre le Scorbut; ainſi que le vinaigre & l'Eſprit de vitriol. Il prétend avoir obſervé le premier les funeſtes hémorrhagies qui arrivent quelquefois dans cette maladie; il en rapporte quelques exemples tirés de ſes recueils.



1696

1696. *Sea Diseases ; or, A treatise of their nature, causes, and cure, by* WILLIAM COCKBURN.

Traité de la nature des causes & de la curation des maladies de la mer, par GUILLAUME COCKBURN.

LE Scorbut est produit par les provisions salées dont on est nécessairement obligé de se nourrir sur mer ; aussi est-ce une des maladies qui régne le plus constamment dans les flottes. La plupart des mariniers ne passent point directement de l'état de santé à cette maladie ; mais ils la contractent après des fiévres ou d'autres maladies, lorsqu'on les oblige dans leur convalescence à se nourrir trop-tôt des provisions du vaisseau. Elle attaque ordinairement les personnes foibles, paresseuses, & qui ne font point d'exercice. Les malades guérissent parfaitement, lorsqu'ils s'abstiennent des provisions de mer, &qu'ils se nourrissent de végétaux récens sur le rivage: Il est

étonnant combien leur rétablissement est prompt & parfait, lorsqu'ils font usage d'herbes potageres, tels que les choux, les carottes, les navets, &c. On a vu de pauvres matelots qu'on avoit débarqués dans l'état le plus pitoyable qui se puisse imaginer, se rétablir au bout de trois ou quatre jours sans aucun autre secours que cette nourriture, au point d'être en état de se promener à quelques milles du bord de la mer. L'Auteur étoit, en 1695, sur la flotte commandée par le *Lord Berkeley* à *Torbay*. Il engagea ce Commandant à faire dresser des tentes sur le rivage, pour les malades. On débarqua plus de cent scorbutiques des plus affectés. C'étoient de vrais squélettes vivans, à peine pouvoient-ils sortir de leurs vaisseaux. On leur donna des provisions fraîches, avec des carottes, des navets & autres herbes potageres. Huit jours après, ils commencerent à se traîner, & lorsque la flotte mit à la voile, ils regagnerent leurs vaisseaux en bonne santé. L'Auteur regrette qu'on n'ait point encore un remède pour cette maladie sur la mer. Si on prenoit, dit-il, des précautions nécef-

faires, concernant la nourriture des mariniers, ils n'y feroient pas fi fujets. Il condamne la divifion de *Willis* en Scorbut chaud & Scorbut froid. La premiere efpèce eft proprement le véritable Scorbut : la feconde n'eft autre chofe que la mélancolie hypochondriaque. Il obferve à cette occafion la néceffité de faire des defcriptions exactes de toutes les maladies & de leur donner des noms qui leur foient propres ; parce que les termes équivoques font fujets à jetter dans l'erreur, & ont de funeftes conféquences dans la pratique.

1699. *ARCHICALDI PITCARNII Elementa medicinæ phyfico-mathemat. lib. 2, cap. 23, de Scorbuto.*

LE Lecteur doit être averti, que tout ce qui eft contenu dans cet ouvrage poftume ne doit point être attribué à Pitcairn.

Les fymptômes du Scorbut rapportés par cet Auteur font la rougeur, la demangeaifon, la putréfaction & le faignement des gencives ; l'ébranle-

ment des dents ; des taches ſur les jambes, d'abord rouges, enſuite livides & noirâtres; une laſſitude extraordinaire ; un ſédiment rouge & ſablonneux dans l'urine, de ſorte qu'elle paroît lixivielle ; un pouls inégal ; des douleurs vagues ; des maux de dents ; la rougeur, ou la chaleur du corps ; la puanteur de l'haleine, & enfin des cours de ventre ſanguinolens, ou de ſimples diarrhées.

La cauſe immédiate eſt la diſſolution du ſang. Cette diſſolution peut même être occaſionnée par la ſaignée, qui ne convient nullement aux Scorbutiques. Mais il parle ſeulement du Scorbut chaud, ou de celui que *Willis* appelle *ſulphureo-ſalin ;* cette eſpéce étant proprement le Scorbut, l'autre n'étant que l'affection hypochondriaque. Il recommande le lait, même pour toute nourriture comme le meilleur remède. S'il ne réuſſit point, ou qu'il ſoit contre-indiqué, il faut donner les préparations martiales, jointes aux aſtringens, & les antiſcorbutiques fixes tempérés. Ces remèdes conviennent principalement lorſque le malade eſt attaqué d'un cours de ventre, d'une

difficulté de reſpirer, ou qu'il tombe en ſyncope. Dans la goutte vague ou douleurs ſcorbutiques, il faut commencer par un doux purgatif, & faire uſage enſuite de la décoction de gayac & de ſalſepareille. Si les douleurs ne ſont accompagnées d'aucun autre ſymptôme ſcorbutique, ou que ces ſymptômes ſoient en petit nombre, elles doivent être regardées comme rhumatiſmales. On diſtingue aiſément ces dernieres, parce qu'elles ſupportent des ſaignées copieuſes & répétées ; au lieu que les évacuations ſont très-pernicieuſes dans le Scorbut. Les meilleurs remèdes, après la diète lactée, ſont les préparations martiales, la décoction des bois ſudorifiques, & les ſucs antiſcorbutiques. Rien n'eſt auſſi efficace, que la transfuſion du ſang d'un animal ſain, dans les veines des Scorbutiques.



1708. *HERMANNI BOERHAAVE Aphoriſmi de cognoſcendis & curandis morbis ; Aph. 1148, &c. de Scorbuto.*

OUTRE les cauſes auxquelles les Auteurs attribuent communément le Scorbut, tant ſur mer que ſur terre, *Boerhaave* en rapporte une autre d'après *Sydenham* : c'eſt l'uſage immodéré du quinquina. Il décrit enſuite les ſymptômes particuliers de cette maladie dans ſon commencement, ſes progrès & ſes derniers périodes. Il renferme cette deſcription dans les quatre ſections ſuivantes.

Section I. Une lenteur extraordinaire ; un engourdiſſement ; une laſſitude ſpontanée ; une peſanteur générale ; une douleur de tous les muſcles, comme après une trop grande fatigue, principalement dans les jambes & dans les lombes ; une grande difficulté de marcher, ſurtout en montant ou en deſcendant ; le malade à ſon réveil reſſent une laſſitude générale dans les membres, comme s'ils avoient été contus.

Section II. La reſpiration eſt diffi-

cile, courte & pressée; le malade est presque suffoqué au moindre mouvement qu'il fait. Les jambes enflent & désenflent souvent; leur pesanteur les rend immobiles. Il paroît des taches rouges, brunes, jaunes, violettes; le visage prend une couleur basanée; l'haleine commence à devenir puante, la tumeur, la douleur, la chaleur & la demangeaison des gencives se manifestent; elles saignent pour peu qu'on les touche, elles se retirent, laissent la racine des dents à découvert; les dents vacillent dans leurs avéoles. On éprouve des douleurs vagues de différente espece dans toutes les parties du corps, qui produisent des symptômes surprenans. Ces douleurs sont tantôt pleurétiques, stomachiques, iliaques, coliques, néphrétiques; tantôt cystiques, hépatiques, spléniques, &c. Il survient des hémorrhagies dans ce période, mais elles sont légeres.

Sect. III. Les gencives dans ce période répandent une odeur cadavéreuse; elles s'enflamment, versent du sang & tombent en gangrène. Les dents vacillent, deviennent jaunes, noires & se carient. Les veines ranines deviennent

variqueuſes. Le ſang coule à travers la peau ſans qu'il y paroiſſe aucune bleſſure : ces hémorrhagies ſont ſouvent mortelles, ainſi que celles des lévres, de l'eſtomac, du foie, des poumons, de la rate, du pancréas, du nez, &c. qui ſe préſentent dans ce période. On obſerve des ulceres de la plus mauvaiſe eſpece ſur tout le corps, principalement ſur les jambes. Ces ulceres ne cedent à aucun remède, ont une diſpoſition gangréneuſe & répandent une odeur très-fœtide. La peau ſe couvre de gale, de croûtes, d'une lepre ſéche & légere. On éprouve des douleurs cruelles qui augmentent pendant la nuit. Il ſurvient des taches livides, &c.

Sect. IV. Les ſymptômes de ce période ſont des fiévres ardentes, malignes, continues, toute ſorte de fiévres intermittentes, vagues, périodiques, qui produiſent l'atrophie ; des vomiſſemens ; des diarrhées ; des dyſſenteries ; de cruelles ſtranguries ; des défaillances; des anxiétés qui ſouvent font périr ſubitement le malade ; l'hydropiſie ; la conſomption ; les convulſions ; la paralyſie ; le retirement des tendons ; des taches noires ; des vomiſſemens,

mens, & des ſelles ſanguinolentes; la putréfaction du foie, de la rate, du pancréas & du méſentere.

Il ſuppoſe que la cauſe immédiate de cette maladie eſt un état particulier du ſang, dans lequel la partie rouge eſt épaiſſe & viſqueuſe, tandis que la partie ſéreuſe eſt diſſoute, ſalée & âcre. Cette acrimonie eſt acide ou alkaline: diſtinction, dit-il, qui doit être remarquée avec ſoin. C'eſt ſur cette hypothèſe qu'il fonde les regles thérapeutiques ſuivantes. La partie des humeurs qui eſt trop épaiſſe, viſqueuſe & croupiſſante doit être atténuée, diſſoute & miſe en mouvement. Celle qui eſt déja trop ténue, doit être épaiſſie en même tems, & l'acrimonie prédominante, corrigée ſuivant ſes différentes eſpeces. Or comme il faut avoir égard tout à la fois à ces indications ſi oppoſées, il croit que la guériſon de cette maladie, eſt le chef-d'œuvre de l'Art. Après avoir obſervé que les évacuans âcres aigriſſent toujours la maladie, & la rendent ſouvent incurable, il donne le procédé curatif ſuivant, approprié aux différens periodes & aux différens ſymptômes.

Dans le premier période, (voyez

Sect. I.) il faut commencer par un purgatif doux, atténuant & apéritif, qu'on doit répéter souvent à petite dose. Il faut passer ensuite à l'usage des atténuans & des remèdes appellés digestifs (*a*); & finir par les spécifiques les plus doux, qu'on doit continuer long-temps, sous presque toutes sortes de formes.

Dans le second période, (*Sect. II.*) il faut se servir des remèdes précédens, & des antiscorbutiques un peu âcres. Les bains généraux & ceux des pieds, préparés avec les plantes antiscorbutiques; les frictions chaudes & séches, conviennent aussi. La saignée est souvent utile, pour certaines raisons qu'il donne. Les antiscorbutiques dont on se sert, doivent être, ou modérément astringens, & un peu rafraîchissans, ou chauds & âcres; suivant la dissolution acrimonieuse des humeurs, la chaleur & le danger d'une hémorrhagie; ou suivant la viscosité

(*a*) Voyez *Willis*. Il est inutile de rapporter les formules de *Boerhaave*; presque toutes celles qu'on trouve dans la matiere médicale sont tirées de *Willis*, ainsi que son *processus curatif*. [On trouvera ces formules à la suite du traité de *Boerhaave*, commenté *par Van Swieten*.]

& l'inertie des humeurs, la pâleur & la froideur du corps, &c.

Dans la troisieme espece ou période, (*Sect. III.*) outre tous les remèdes prescrits ci-dessus, on doit prescrire encore au malade une grande quantité de liqueurs douces, antiseptiques & antiscorbutiques, afin d'exciter de légeres évacuations par les urines, les sueurs & les selles, qu'il faut entretenir pendant un temps considérable.

Pour ce qui est de la quatrieme espece, (*Sect. IV.*) rarement peut-elle être guérie. Il faut varier les remèdes, suivant les différens symptômes : les mercuriaux sont quelquefois utiles, ainsi que les remèdes prescrits pour la troisieme espece.

Il termine ses aphorismes sur cette maladie, en disant que, pour la traiter avec succès, il est principalement nécessaire de rechercher l'acrimonie particuliere qui domine dans les humeurs : & comme cette acrimonie peut être saline, muriatique, acido-austere, alkalino-fœtide, ou rancido-huileuse, elle demande par conséquent des remèdes différens & opposés. Tel remède qui est utile à un Scorbutique, est un poi-

ſon pour un autre. Ainſi on ne doit point s'attacher au nom générique de la maladie ; mais il faut découvrir ſes eſpeces particulieres ſuivant les différens genres d'acrimonie, & les traiter comme ſi c'étoient des maladies différentes.

1712. *JOANNIS HENRICI DE HEUCHER cautiones in cognoſcendo, curandoque Scorbuto neceſſariæ.*

CET ouvrage contient quelques-uns des ſentimens les plus erronés de *Willis*, d'*Eugalénus*, &c. Je n'en rapporterai qu'un ſeul exemple. Le mercure, dit notre Auteur, eſt recommandé quelquefois avec beaucoup de raiſon par *Boerhaave* dans le Scorbut, lorſque cette maladie eſt accompagnée de fiévres de différentes eſpeces, de vomiſſemens, de diarrhées, de ſyncopes, d'anxiétés ſouvent mortelles, de l'hydropiſie, de la conſomption, de convulſions, de paralyſies, de vomiſſemens & de ſelles ſanguinolentes, de la putréfaction du foie, de la rate, du créas & du méſenterre.

1732. *An account of the Scurvy at Wiburg, communicat. by Dr. ABRAHAM NITZSCH to Dr. SCHULZE.*

Relation du Scorbut qui régna à Wibourg, communiquée par le Docteur ABRAH. NITSCH, au Docteur SCHULZE.

1734. *Commercium Litterarum, Norimberg. anno 1734, pag. 62.*

L'AUTEUR obſerve d'abord que le Scorbut eſt endémique dans cette ville, mais qu'il fut remarquable cette année (1732), par le nombre extraordinaire des malades & des morts, & par ſa longue durée. Cette maladie regna avec tant de violence depuis le commencement de l'année juſqu'au mois d'Août, que l'Auteur y fut envoyé par des ordres exprès, dans le mois de Juin. Il obſerva que tous les malades n'étoient point attaqués des mêmes ſymptômes; & que ces ſymp-

tômes étoient différens ſuivant les divers tempéramens.

Dans les perſonnes qui étoient d'une conſtitution foible, les jambes, (rarement le bas-ventre) devenoient œdémateuſes. Cette tumeur cédoit facilement à l'impreſſion du doigt; mais ſouvent elle devenoit dure dans la ſuite de la maladie. La plupart du tems il y avoit tenſion dans les hypochondres; on obſervoit conſtamment un retirement des muſcles fléchiſſeurs de la jambe, avec des taches livides ſur les jambes, les genoux, les cuiſſes & le dos. Ces taches, particuliérement celles des jambes s'enflammoient ſouvent dans les perſonnes pléthoriques, & étoient accompagnées d'une douleur très-aiguë & de la fréquence du pouls. Le blanc des yeux étoit quelquefois entiérement rouge, & d'autres fois, les paupieres étoient fort diſtendues par un ſang extravaſé & croupiſſant. Les taches dans quelques malades étoient aſſez larges, ſur-tout celles des cuiſſes & du dos; dans d'autres, elles reſſembloient à des morſures de puces, & étoient accompagnées de l'enflure des jambes, d'une

laſſitude univerſelle, de la tumeur, de la putridité, & du ſaignement des gencives, ainſi que de la pâleur du viſage. Certains Scorbutiques étoient tourmentés par une grande difficulté de reſpirer, une toux humide; ils étoient ſujets à des vertiges & à des defaillances, qui arrivoient très-communément lorſqu'ils étoient debout. Ces défaillances furent fatales à la plupart de ceux qui étoient malades depuis long-tems. L'appétit étoit un peu diminué dès le commencement de la maladie. Souvent le malade le perdoit lorſqu'il avoit des borborigmes & des nauſées; mais il le recouvroit dès qu'il lui venoit une diarrhée. Les pieds, le ſcrotum & l'abdomen devenoient quelquefois extrêmement enflés; cette tumeur étoit aqueuſe, & tranſparente; la peau de ces parties s'enflammoit auſſi. Les gencives qui ne faiſoient alors qu'une maſſe de chair ſpongieuſe, laiſſoient échapper, lorſqu'on les preſſoit, une *ſanie ichoreuſe* fœtide. Les glandes ſalivaires étoient quelquefois ſi engorgées, qu'elles paroiſſoient preſque ſkireuſes. Cet en-

gorgement ne pouvoit être diſſipé que par une ſalivation ſpontanée.

Les perſonnes qui étoient d'un tempérament ſec, avoient des ſymptômes différens de ceux qui ſont cauſés par la ſurabondance des humeurs. Ils maigriſſoient de jour en jour, & étoient tourmentés de violentes douleurs dans les jambes, accompagnées de la fiévre. Ces douleurs étoient vagues, & reſſembloient tantôt à des douleurs de goutte, tantôt à un aſthme convulſif. Elles cauſoient quelquefois des coliques, des maux de dents, des maux de tête, des contractions de nerfs. Lorſqu'on faiſoit uſage des remedes volatils, les viſceres abdominaux, le foie & la rate devenoient durs; & cette dureté étoit ſuivie de l'hydropiſie aſcite, ou de l'atrophie & de la diarrhée, qui mettoient conſtamment le malade au tombeau. Les gencives étoient dures & gonflées, douloureuſes lorſqu'on les touchoit, & ſouvenr couvertes d'ulceres cancéreux.

Afin, dit l'Auteur, de guérir cette terrible maladie, il étoit néceſſaire de diriger le traitement, & de choiſir les

remedes ſuivant la conſtitution des malades. En conſéquence, je preſcrivis à ceux qui étoient attaqués du ſcorbut lent ou froid, une décoction de ſommités de pin, de baies de genievre & de trefle d'eau. Lorſque j'appréhendois l'enflure des viſceres abdominaux, je donnois les ſels neutres, & les teintures alkalines; mais s'il y avoit de la fievre, & que les jambes fuſſent enflammées, je faiſois prendre intérieurement les abſorbans ſalins & nitreux, & j'appliquois extérieurement l'eſprit de vin camphré, avec du ſafran. Pour les tendons, je me ſervois de l'onguent nervin avec l'huile de briques, &c. & des bains. Quant à la tumeur & au ſaignement des gencives, j'employois l'onguent Egyptiac, le miel roſat & l'eſprit de cochléaria; ou la teinture de gomme-lacque, avec l'eſprit de cochléaria, ou bien encore l'eau commune acidulée avec l'eſprit de vitriol. On corrigeoit l'air deux fois par jour, en faiſant brûler du bois & des baies de geniévre. La ponction fut pratiquée ſouvent avec ſuccès ſur les hydropiques, lorſqu'ils étoient ſans fievre, & que les tégumens du bas-ven-

tre n'étoient point œdémateux. Les ſcarifications ſur le gras de la jambe & ſur le ſcrotum furent utiles auſſi, lorſque l'enflure de ces parties paroiſſoit tendue & aqueuſe, pourvu cependant qu'on employât intérieurement les remedes convenables, les apéritifs, les diurétiques & les corroborans, tels que la teinture de tartre, la teinture martiale, celle d'antimoine, les ſels neutres, &c. Si après les ſcarifications la partie étoit menacée de gangrene, (ce qui arrivoit ſouvent); on prévenoit cet accident par le moyen des topiques nervins & antiſeptiques.

Dans le Scorbut douloureux, comme les malades étoient d'un tempérament ſec, je bannis tous les remedes échauffans qui pouvoient agiter le ſang : je preſcrivis à leur place les émolliens, tels que la décoction d'orge ou d'avoine, ou bien celle de la raclure de corne de cerf, avec la racine de ſcorſonere, les ſommités de mille-feuilles & les fleurs de camomille. Je me ſervis auſſi des remedes huileux, l'huile d'amandes douces & le blanc de baleine, qui ſoulagent d'une ma-

niere merveilleuſe les douleurs de goutte & l'oppreſſion de poitrine. Je donnai quelquefois les antipaſmodiques, tels que le nitre purifié, le cinnabre d'antimoine, les poudres épileptiques, &c. ou les abſorbans & teſtacés, ſuivant que l'occaſion s'en préſentoit. Lorſque les hypochondres étoient obſtrués, j'ajoûtois à la décoction la racine de chicorée, ou de dent de lion. La pulpe de citron faiſoit un remede excellent & agréable pour la tumeur, la chaleur & la douleur des gencives.

Par le moyen de ces remedes, & avec l'aide du Seigneur, j'arrêtai les ravages de cette calamité; de ſorte que, le nombre des maladies & des morts diminuant de jour en jour, elle diſparut entiérement dans l'eſpace d'un mois.

Les Cuiraſſiers arrivés depuis peu de l'Ukraine à Pétersbourg, m'ont fourni cette année pluſieurs autres obſervations ſur cette maladie. Les ſymptômes dont ils étoient attaqués étoient les mêmes que ceux dont j'ai parlé ci-deſſus, je jugeai à propos de donner tous les deux ou trois jours une demi-

cuillerée d'un mélange de gomme ammoniaque & d'élixir de propriété, à parties égales, délayé dans l'esprit de vin tartarisé; ou demi-dragme de poudre saline, avec quatre ou cinq grains de diagréde. Les bons effets de ces remédes furent si remarquables, que, quoique plusieurs malades fussent cachectiques, aucun cependant ne devint hydropique. Vers le déclin de la maladie, lorsque le pouls étoit fort, une saignée administrée avec prudence, étoit d'un secours évident pour la curation. Je puis affirmer avec vérité que cette évacuation étoit suivie d'une augmentation de forces, & du parfait relâchement des tendons, (qu'on avoit tenté inutilement par les vapeurs & les bains chauds), & d'un rétablissement plus prompt. Cette maladie étoit parvenue à son degré de malignité dans le mois de Février, & disparut dans le mois de Mai.



1734. *Observationes circà Scorbutum ejusque indolem, causas, signa & curam, auctore* JOANNE FREDERICO BACHSTROM.

FAUTE de faire une attention convenable à l'hiſtoire du Scorbut, on a ſuppoſé généralement que le froid dans les climats ſeptentrionaux, l'air de la mer, l'uſage des alimens ſalés, &c, étoient la cauſe de cette maladie. Mais c'eſt ſans raiſon qu'on a fait cette ſuppoſition : car cette calamité n'eſt dûe qu'à l'abſtinence totale des alimens végétaux frais. Cette abſtinence eſt la ſeule, la véritable, & la premiere cauſe du Scorbut. Lorſque par négligence, ou par néceſſité, on demeure pendant un temps conſidérable ſans manger de fruits récens ou de légumes, nul âge, nul climat, nul terroir n'eſt à couvert de ſes attaques. Il y a d'autres cauſes ſecondaires qui peuvent concourir au même effet; mais l'expérience prouve que les ſeuls végétaux récens préſervent de cette maladie, & qu'ils1 guériſſent aſſez promptement,

même dans peu de jours, lorſqu'une hydropiſie ou une conſomption ne réduiſent point le malade à un état déſeſpéré. L'Auteur appuie ſon ſentiment ſur les obſervations ſuivantes.

Il remarque que le Scorbut eſt très-fréquent parmi les Nations du Nord, & dans les Pays les plus froids; & que dans ces climats, il ne régne pas ſeulement ſur la mer, mais qu'il ſe montre encore avec violence ſur la terre, tant parmi les Naturels du Pays, que parmi les Etrangers. Les pauvres Matelots qu'on laiſſa pendant l'hiver en Groenlande, & qui furent tous emportés par cette maladie, en fourniſſent un exemple mémorable. Mais il croit que le ſentiment de ceux qui regardent le froid comme la cauſe du Scorbut dans ces Pays, ne peut point ſe concilier avec l'expérience journaliere des voyages aux Indes, dans leſquels les Matelots en ſont attaqués, même ſous la zône torride.

L'hiſtoire ſuivante prouve ſuffiſamment que cette maladie n'eſt pas particuliere à la mer. Pendant le dernier ſiége de *Thorm*, le Scorbut fit périr plus de cinq à ſix mille Soldats de la

garnifon, outre un grand nombre d'habitans. Les affiégeans furent plus redevables à cette calamité, qu'à leur valeur, de la reddition de la place. Sur quoi l'Auteur obferve que, quand même on accorderoit que cette maladie eft plus fréquente en hiver parmi les Nations du Nord, il n'en eft pas moins vrai que le fiége de cette Ville fut continué pendant les chaleurs de l'été, & que les Suédois qui l'affiégeoient, furent entiérement exempts du Scorbut; (ce font cependant des Peuples du Nord). La maladie attaqua d'abord la garnifon Saxone qui étoit bloquée; elle détruifit prefque tous les Soldats; de forte que les habitans furent obligés de monter la garde fur les remparts. Un grand nombre de ces derniers périt auffi; mais le fiége ne fut pas plutôt levé, & les portes de la Ville ouvertes, pour donner entrée aux végétaux & aux fruits de la campagne, que la mortalité ceffa promptement, & la maladie difparut tout-à-coup.

A la fin de la derniere guerre contre les Turcs, l'armée Impériale paffa l'hiver en Hongrie. Ce Pays ayant été

ravagé aux environs de *Temeſwar*, par les calamités des campagnes précédentes, le Scorbut fit périr pluſieurs milliers de Soldats; mais tous les Officiers furent exempts de cette maladie, à cauſe de la différence de leur nourriture. Le Médecin de cette armée employa toute ſon habileté, & fit uſage des antiſcorbutiques les plus approuvés. Malgré tous ſes ſoins, la mortalité augmenta de jour en jour pendant l'hiver. Comme il étoit peu verſé dans la connoiſſance de cette maladie, ou plutôt comme il en ignoroit le remede, il conſulta le Collége des Médecins de Vienne; mais les conſeils & les remedes que ceux-ci preſcrivirent ne furent d'aucune utilité. La maladie alla toujours en augmentant juſqu'au printems. La terre ſe couvrant alors de végétaux, le Médecin eut autant de joie d'avoir découvert la vraie cauſe de cette calamité, que ſes malheureux ſuccès dans la curation, lui avoient cauſé de chagrin auparavant.

Comme quelques perſonnes croient que les Pays chauds & éloignés de la mer, ſont entiérement exempts du ſcorbut, il donne l'exemple d'une garniſon Allemande

Allemande en Italie, dont plusieurs Soldats furent emportés par cette maladie, quoiqu'à une grande distance de la mer. L'Officier dont il tient cette relation, (c'étoit un Italien) fut réduit lui-même à un état pitoyable, & abandonné de ses Médecins, qui ne connoissoient rien à sa maladie. Un Chirurgien Allemand, qui passa par bonheur dans cet endroit, le tira des bras de la mort. Il le guérit dans peu de jours, à la surprise de ses Médecins, en ordonnant au Domestique de lui aller chercher dans la campagne, des végétaux récens, principalement le cresson d'eau, qui croissoit en abondance aux environs de la Ville.

La relation suivante n'est pas moins curieuse. Un Matelot des vaisseaux qui vont en Groenlande, fut réduit à un si triste état par le Scorbut, que ses compagnons le porterent sur le rivage, & l'abandonnerent, le croyant dans un état entiérement désespéré. Ce pauvre malheureux avoit perdu entiérement l'usage de ses jambes; il ne pouvoit se traîner qu'en s'aidant des pieds & des mains. La terre étoit couverte d'une plante qu'il broutoit comme les

bêtes : il fut par ce moyen parfaitemen guéri en peu de temps. Lorſqu'il fut revenu chez lui, on ſçut de lui que cette plante n'étoit autre choſe que le cochléaria.

L'Auteur conclut de toutes ces obſervations que, comme l'abſtinence des végétaux récens eſt la ſeule cauſe du Scorbut, ils en ſont auſſi les ſeuls remedes efficaces. Il donne le nom d'antiſcorbutiques à toutes les plantes ſalutaires & bonnes à manger, obſervant que la nature nous fournit des remedes par-tout, même en Groenlande, & dans les Pays les plus froids. La neige n'eſt pas plutôt fondue dans ces pays, que les bords des rivieres ſont couverts d'une grande quantité de bécabunga, de creſſon & de cochléaria. La nature dicte aux Nations barbares qui habitent ces Contrées, que ces plantes qu'elle leur fournit avec tant de bonté & de profuſion, ſont un remede ſouverain pour leur maladie. Tout Médecin qui connoît la nature du ſcorbut, doit être perſuadé de cette vérité. Les herbes & les fruits récens les plus communs, valent mieux que les préparations pharmaceutiques les plus pompeuſes, &

ſurtout que celles qui ſont tirées du régne animal & du régne minéral.

L'Auteur diviſe les antiſcorbutiques en trois claſſes. La premiere contient les herbes potagéres, toutes les plantes & les fruits inſipides, ou plutôt douçâtres : & même l'herbe des prairies, lorſqu'on ne peut point ſe procurer d'autres plantes. Il range dans la ſeconde, tous les végétaux, racines, fruits, baies, &c, acidulés ou acides; & comme ceux ci ſont d'une qualité moyenne entre les plantes inſipides de la premiere claſſe, & les végétaux amers les plus âcres, qu'il renvoye dans la troiſiéme, ils ſont plus efficaces que ceux de la premiere, ſans être ſujets à quelques inconvéniens qui peuvent accompagner ceux de la troiſiéme. Cette troiſiéme claſſe renferme toutes les herbes, les racines & les fruits récens, âcres & amers, de la nature du cochléaria, du creſſon, &c. Les plantes de cette derniere claſſe doivent être employées avec précaution.

Il recommande, pour prévenir cette maladie, de ſe nourrir de beaucoup de végétaux récens, lorſqu'on peut ſe les procurer; ou autrement d'herbes, de

racines, de fruits, &c, conservés. Il conseille aux Mariniers, lorsqu'ils sont au port, d'être plus attentifs à faire provision d'herbes, de racines, &c. que de viandes. Il voudroit, qu'en cas de besoin, lorsqu'on est sur mer, on éprouvât les herbes qui croissent sur la quille du vaisseau. Il n'a jamais ouï dire qu'on eût fait cette épreuve (*b*); mais il est persuadé que le grand Médecin de la nature, n'a pas laissé les personnes qui s'embarquent sans quelque remede.

Après une longue abstinence de végétaux, les malades doivent commencer à faire usage des antiscorbutiques les plus doux, & passer ensuite par degrès aux plus âcres. Il examine les remedes minéraux & fossiles, & observe à cette occasion que, comme le nître entre en grande quantité dans la composition de la plûpart des plantes, il est peut-être utile dans cette maladie; mais qu'on doit bannir tous les autres minéraux. Il condamne l'usage du fer, du mercure, de l'alun, des remedes sul-

(*b*) J'ai appris qu'on les avoit éprouvées sur le vaisseau du Lord *Anson*.

phureux & vitrioliques; ſur-tout l'Eſprit de vitriol, que quelques-uns regardent comme ſpécifique dans le Scorbut; mais qu'ils trouveront eux-mêmes inefficace, s'ils en viennent à l'expérience.

1734. *Parerga Medica conſcripta à* DAMIANO SINOPÆO.

CRONSTADT eſt ſitué dans une Iſle baſſe & marécageuſe. Le temps y eſt preſque toujours froid, pluvieux & couvert, & le Scorbut y eſt endémique. Cette maladie eſt très-fréquente, & régne avec beaucoup de violence dans le commencement du printemps; elle eſt beaucoup plus rare & plus bénigne dans les autres ſaiſons, à moins que le temps ne ſoit froid & humide. Elle eſt plus fréquente par la même raiſon, dans certaines années que dans d'autres.

Les ſymptômes de cette maladie, ſont la tumeur & la putridité des gencives, la laſſitude, une douleur & une foibleſſe conſidérables des jambes, l'enflure des genoux & des pieds, le retirement des tendons, une conſtitution

cacheƈique, &, pour ainſi dire, *leuco-phlegmatique*, avec une couleur jaunâtre obſcure, la conſtipation, & une urine épaiſſe & briquetée. Ces ſymptômes ſont ſuivis de douleurs, & même du retirement des tendons des extrêmités ſupérieures, de taches livides de différentes groſſeurs, de douleurs dans les épaules, & au défaut des côtes, qui ſont très-violentes chez ceux qui ont la vérole. Cette maladie eſt rarement mortelle; il ne meurt ordinairement que ceux qui ſont tombés dans la phthiſie ou dans l'hydropiſie.

Ce ſavant Auteur obſerve dans ſa relation élégante & exacte des maladies qui régnerent à Cronſtadt; depuis l'année 1730, juſqu'à la fin de 1733, que lorſqu'il arriva dans cette Ville en 1730, il régnoit des pleuréſies, des péripneumonies, &c. ces fievres aiguës ceſſerent avec le printemps. Cette ſaiſon ayant été ſuivie d'un été ſec & chaud, il y eut peu de maladies aiguës, & les anciennes maladies chroniques devinrent moins fâcheuſes L'automne fut froide & ſéche, & l'hiver neigeux & favorable; de ſorte que ces ſaiſons produiſirent très-peu de maladies juſ-

qu'au commencement de Février, où il parut une fiévre catharrale : le temps devint alors très inconſtant. Le printemps fut froid & humide, ainſi que l'été, à quelques petites chaleurs près. Cette fiévre catharrale régna avec violence pendant vingt jours ; elle fut ſuivie de pleuréſies, de péripneumonies, de rhumatiſmes, &c, & d'une fiévre intermittente, qui dura pendant tout le printemps. Le Scorbut parut auſſi dans le mois de Mars (1731) : il attaqua d'abord un petit nombre de perſonnes ; mais peu de temps après, le nombre des Scorbutiques fut égal à celui des fébricitans ; il devint enſuite ſupérieur, & les fiévres ceſſerent.

Cette maladie commençoit par la bouffiſſure & la pâleur du viſage, les taches livides, &c. & elle étoit accompagnée des ſymptômes que nous avons rapportés ci-deſſus. Elle régna avec une violence extraordinaire pendant les mois d'Avril & de Mai, preſque juſqu'au milieu de Juillet : elle diminua alors, à cauſe de la chaleur de la ſaiſon, quelques malades devinrent enflés & hydropiques, quelques autres tomberent dans la phthiſie ; pluſieurs furent

attaqués de coliques les plus violentes ; avec une contraction opiniâtre du ventre ; on remarqua enfin, dans d'autres, le ſphacele des gencives & du goſier, des tumeurs ſcorbutiques, &c. Il ſurvenoit ſur le corps des tumeurs molles & livides; on auroit cru qu'elles étoient remplies de pus, mais lorſqu'on les ouvroit, il n'en ſortoit que du ſang diſſout & noirâtre. Les ulceres que ces tumeurs formoient, étoient environnés de chairs fongueuſes & putrides : ils étoient très-profonds, & ſaignoient pour peu qu'on y touchât (c).

Quoique le Scorbut fût aſſez fâcheux par lui-même, il étoit ſouvent rendu plus mauvais par ſa complication avec d'autres maladies ſporadiques, telles que les fiévres, les rhumatiſmes, & ſurtout les fiévres intermittentes. Tous ceux qui étoient attaqués des ces dernieres, devenoient ſcorbutiques dans leur convaleſcence. Ceux qui avoient quelque maladie chronique, ſoit dans

(c) Cette deſcription des tumeurs & des ulceres ſcorbutiques eſt très-exacte. Comparez-la avec celle de Poupart, page 436, tom. 1. du Docteur *Huxham*, p. 119, tom. 1. & avec d'autres obſervations, page 228, tom. 1. &c.

l'Hôpital,

l'Hôpital, ſoit dans la Ville, furent, preſque tous, plus ou moins affectés du Scorbut. Ainſi toutes les maladies, de quelque eſpèce qu'elles fuſſent, devinrent plus fâcheuſes & plus opiniâtres ce printemps.

Le ſcorbut ayant ceſſé entiérement dans le mois de Juillet, quelques fiévres bénignes prirent ſa place pendant le reſte de l'été & tout l'automne.

Au commencement de l'année 1732, il régna une fievre de printemps aſſez bénigne ; la fauſſe pleuréſie parut bientôt après, & fut plus fréquente; enfin on vit paroître le Scorbut. Toutes ces maladies ceſſerent entiérement au commencement de l'été, qui fut ſec & chaud. Ce temps continua pendant un mois ; il devint alors pluvieux & froid, ce qui produiſit un catharre accompagné de la toux, &c. Cette maladie fut générale, ſe répandit dans tous les pays voiſins, régna avec beaucoup de violence à Pétersbourg, & attaqua même ceux qui étoient ſur mer.

Après pluſieurs obſervations curieuſes, mais étrangeres à notre ſujet, l'Auteur remarque, que le Scorbut qui régna dans le printemps de 1733, fut

d'une nature plus bénigne, que celui des années précédentes. Cependant, comme l'été & l'automne furent humides, cette maladie, contre son ordinaire, continua à régner pendant ces deux saisons. Une chose singuliere, c'est que la gale & le pourpre prévalurent en même temps que le Scorbut. On se servit pour la curation, d'essences & de conserves de plantes antiscorbutiques, aromatiques, ameres, &c. L'Auteur employa plusieurs remedes, parmi lesquels, malheureusement, il y en avoit peu ou même point qui fussent de véritables antiscorbutiques.



1737. *JOANNIS GEORGII HENRICI KRAMERI Dissertatio epistolica de Scorbuto.*

1720. *The case of the imperial troops in Hungary, transmitted to the College of physicians at Vienna, by the Author.*

La relation de la maladie qui régna parmi les Troupes Impériales en Hongrie, envoyée au Collége des Médecins de Vienne, par l'Auteur.

LA calamité qui afflige les troupes Impériales, n'est point cette espéce de Scorbut décrite par *Eugalenus*, & plusieurs autres Auteurs. Elle en differe par trois particularités.

1°. Elle n'est point contagieuse : car aucun officier n'en est attaqué, & elle regne seulement parmi les régi-

mèns qui se nourrissent d'alimens grossiers.

2°. C'est une maladie secondaire & non idiopathique. Elle attaque ceux qui viennent d'essuyer des fiévres, & principalement ceux qui ont eu de fréquentes rechûtes.

3°. Elle n'est point accompagnée de cette variété de symptômes décrits par les Auteurs. Les apparences de cette maladie sont, à tous égards, constamment uniformes.

Dans le premier période, les gencives sont tuméfiées, couvertes de taches livides, & saignent facilement. Elles deviennent ensuite extrêmement putrides; l'haleine est très-puante, & les dents tombent.

Dans le second période, le genou est la plupart du temps contracté, de sorte que le malade ne peut point étendre la jambe. On éprouve dans cette articulation & souvent dans les autres, de violentes douleurs lancinantes. Les genoux contractés s'enflent aussi, & les tendons du jarret deviennent extrêmement roides & douloureux. La peau se couvre d'extravasations bleuâtres, entremêlées de

petites éruptions milliaires. Les yeux & même les autres parties du corps ſe couvrent, dans l'eſpace d'une nuit, de grandes taches livides : il ſemble que le malade ait reçu pluſieurs contuſions. Ces taches ſont entierement indolentes. Les muſcles des jambes, des cuiſſes, & même des joues, deviennent extrêmement enflés & durs : leur dureté eſt quelquefois portée au dernier degré. Ces tumeurs, ainſi que les larges échymoſes, ne ſuppurent jamais. Le pouls eſt fréquent, petit & dur. L'urine eſt rouge & dépoſe un ſédiment épais & inégal.

Si le malade continue à ſe nourrir d'une nourriture groſſiere (comme c'eſt le cas de pluſieurs de nos ſoldats, faute de commodités néceſſaires) la maladie parvient à ſon dernier période. Les gencives & les joues s'enflent prodigieuſement. Les mâchoires tombent en gangrene, ou l'os maxillaire ſe carie : ces deux ſymptômes ſont incurables. La reſpiration devient ſi difficile, que les malades tombent en ſyncope au moindre mouvement qu'ils font ; & que ſouvent ils meurent ſubitement en ſe promenant. Or-

dinairement cette difficulté de reſpirer devient extrême quelques jours avant la mort ; le malade cependant n'eſt point tourmenté de la toux, & ne crache point. Les hydropiſies de toute eſpéce, & les enflûres œdémateuſes accompagnent les derniers périodes de cette maladie. Si, lorſque le malade eſt couché, la tête eſt dans une ſituation déclive, le viſage devient ſi enflé en moins d'une demi-heure, qu'il ne peut point ouvrir les yeux. Ces ſortes d'enflures diſparoiſſent ſouvent & reviennent. Le malade eſt ſujet à de copieuſes hémorrhagies du nez, & enfin à une diarrhée, ou à une dyſſenterie, qui ſouvent le menent au tombeau.

Dans le commencement de la maladie, l'appétit & la ſoif ſont dans l'état naturel; vers la fin, la ſoif augmente, & l'appétit diſparoît.

De tous les ſymptômes de cette maladie rapportés par les Auteurs, ceux dont je viens de parler ſont les ſeuls qui ſe préſentent.

Telle eſt la terrible maladie dont nombre de malheureux ſont les triſtes victimes en Hongrie. Les malades

meurent ordinairement au bout de trois ſemaines, d'un mois, & tout au plus de deux ou trois mois. S'ils réſiſtent juſqu'à l'été, ils guériſſent parfaitement, ou leurs genoux demeurent contractés, & cette contraction eſt incurable.

Les cauſes éloignées de cette maladie, ſont les rechûtes après de longues fiévres, qui ont été épidémiques dans ce pays; le terrein humide & marécageux, & ſur-tout la nourriture groſſiere & viſqueuſe, telle que des farines groſſieres, du pain noir & peſant, & un aliment qu'on appelle *rollatſchen*. Les troupes Bohemiennes ſe ſervent plus de cette nourriture que toutes les autres; auſſi ſont-elles preſque les ſeules affectées. Il eſt à remarquer que cette maladie paroît toutes les années dans le commencement du printemps, & jamais dans l'été, l'automne, ni l'hiver.

Voici maintenant les remèdes que nous avons tentés pour la guériſon de cette maladie. Mais avant d'aller plus loin, il faut obſerver que 400 ſoldats près de Belgrade ayant pris du mercure, ſans mon avis, furent tous

attaqués d'une ſalivation qui les fit périr ; je bannis en conſéquence l'uſage de ce funeſte remède. J'ai commencé la curation par un émétique, afin de nettoyer les premieres voies, & par-là faciliter l'entrée des antiſcorbutiques dans le ſang. J'ai adminiſtré enſuite les plus approuvés de ces remèdes, ſous les formes recommandées par les Auteurs, & ſous toutes celles que j'ai pu imaginer. Telles ſont les racines de raifort, de taraxacum, d'arum, de ſalſepareille, de ſquine, &c ; le bécabunga, le creſſon, le trefle d'eau, le cochléaria, l'oſeille, le ſcordium, la *ruta muraria*, le romarin, la ſauge, la petite centaurée, le *ſedum minimum*, &c. (toutes ces plantes étoient ſéches, car nous ne pouvions point en avoir de fraîches ;) le bois de gayac, de ſaſſafras, &c. les pignons, les écorces de *Winter* de gayac, d'oranges ; les baies de laurier, de geniéve, &c. J'ai donné auſſi toutes ſortes de ſels volatils & fixes, particulierement le ſel volatil de corne de cerf, l'arcanum duplicatum, le ſel de tartre, la crême de tartre, le ſel ammoniac crud ; toutes

ſortes de préparations martiales ; l'eſprit de ſel ammoniac, le ſel volatil huileux, la teinture de tartre, celle du bezoard, l'eſprit de cochléaria, &c. Comme on ne peut point avoir ici les ſucs de citrons & de limons, j'ai donné à leur place le vinaigre thériacal, ou le vinaigre ordinaire, dans leſquels je faiſois infuſer pluſieurs des remèdes dont je viens de parler, & ſur-tout la fameuſe racine de raifort ſauvage. Je n'ai point épargné les remèdes les plus chers ; la teinture martiale, celle d'antimoine, celle de Lune, &c. ont été employées. Mais hélas ! tout a été inutile.

En un mot, il n'y a point de remède recommandé par les meilleurs Auteurs (*d*), que je n'aye éprouvé, à l'exception du ſuc des plantes fraîches, & de leur quinteſſence, recommandée par *May* (*e*). Il m'eſt impoſ-

(*d*) Il donne dans cet endroit la liſte de ſoixante Ecrivains modernes ſur le Scorbut, de la plus grande réputation, à laquelle il ajoûte un *&c.*

(*e*) C'eſt un remede du Docteur *Michaël* ; voyez page 173. L'Auteur obſerve enſuite qu'elle ne fut d'aucune utilité.

ſible de me procurer ces plantes, ou leurs ſucs, parce que, comme j'ai déjà obſervé, elles ne viennent pas dans ce Pays. Nous n'avons ici que la roquette ſauvage, & le *rapiſtrum arvorum.* Mais qui eſt-ce qui pourroit en cueillir une ſuffiſante quantité pour un ſi grand nombre de malades ? Quand le lait ſeroit convenable, on ne pourroit en fournir à une ſi grande multitude, & à plus forte raiſon le petit-lait.

Voyant les malheureux ſuccès des remedes recommandés par les autres, & de ceux que je pouvois imaginer ; & réfléchiſſant que le Scorbut venoit ordinairement après de longues fiévres, & qu'il étoit accompagné d'une fiévre lente ; j'ai donné le quinquina ſous la forme d'un électuaire, ou en infuſion. J'ai guéri en peu de jours, par le moyen de ce remede, ſoixante Soldats du Régiment de *Bagnan*, qui étoient dans le ſecond période de la maladie (*). Mais ces malades avoient alors une nourriture convenable, telle qu'on ne peut ſe la procurer aujourd'hui. J'ai éprouvé depuis peu la graine

(*) L'Auteur parle de deux ans auparavant.

de moutarde. On dit que cette ſemence fut le ſalut de la garniſon de la Rochelle, lorſqu'elle étoit attaquée de cette maladie. Mais dans ce cas-ci elle a eu le ſort de tous les autres remedes. Je n'ai pas beſoin de parler des applications extérieures : puiſque les puiſſans remedes internes, dont j'ai fait mention, ne ſont d'aucune utilité, il y a peu de choſe à eſpérer de leur part. J'obſerverai ſeulement que pluſieurs Régimens on fait uſage des bains du Pays; mais inutilement.

Je vous prie donc, Meſſieurs, ſi quelqu'un de vous poſſede quelque remede ou quelque ſecret contre cette terrible maladie, d'avoir la bonté de m'en faire part. Faites-moi la grace auſſi de me donner votre meilleur avis. Peut-être que quelqu'un parmi vous a la connoiſſance du mercure fixé, vanté par *Dolée* & *Van Helmont*, qui guérit le Scorbut ſans le ſecours d'une nourriture convenable, que nous ne pouvons procurer aux malheureux malades en Hongrie.

On donna une copie de cette Relation à chaque Membre du Collége des Médecins de Vienne; & par ordre du

Doyen de la Faculté, ils furent obligés de donner dans trois jours leurs ſentimens par écrit. Ce qui produiſit la réponſe ſuivante.

Nous avons reçu votre Relation exacte du Scorbut, qui fait de ſi terribles ravages dans le Printemps parmi les Troupes Impériales en Hongrie. Toutes les circonſtances ayant été conſidérées attentivement par les plus expérimentés de notre Faculté, la premiere regle que nous preſcrivons, c'eſt de faire une grande attention aux choſes non naturelles. Sans cela, les remedes les plus efficaces peuvent demeurer ſans effet; au lieu que, lorſqu'on y a un égard convenable, les remedes les plus ſimples opérent des merveilles. Comme les cauſes de cette maladie paroiſſent être un air impur, & un terrein humide & marécageux, (vices auxquels il n'eſt pas facile de remédier), il faut que les Troupes changent ſouvent de quartier, & qu'elles aillent dans des endroits où l'on reſpire un meilleur air. Lorſqu'elles ſont dans les lieux malſains, elles doivent faire uſage, par maniere de pré-

ſervatif, de la fumée de tabac, de genièvre. On devroit leur fournir toujours de la paille ſéche pour couvrir la terre, & la meilleur nourriture qu'il eſt poſſible.

Pour ce qui eſt de la curation, après avoir noté d'infamie ceux qui ont recommandé une ſalivation mercurielle dans cette maladie, comme méritant à plus juſte titre le nom de deſtructeurs du genre-humain, que celui de Médecins, nous conſeillons de commencer par exciter un doux vomiſſement par le moyen de l'Ipécacuanha; & de paſſer enſuite à l'uſage des antiſcorbutiques végétaux les plus approuvés; tels que le cochléaria, le bécabunga, le creſſon, la fumeterre, les fleurs d'hypéricum, le trefle d'eau, &c. On peut donner le ſuc, l'extrait, la teinture, la décoction, &c. de ces plantes dans du petit-lait, ou du bouillon. Comme vous n'avez aucune de ces plantes, nous vous envoyons leurs graines, afin de les ſemer dans le pays, & en attendant que ces ſemences aient eu le temps de germer & de croître, nous vous envoyons auſſi ces plantes ſéches, & leurs ſucs épaiſſis.

Nous vous recommandons encore deux remedes dont on a éprouvé de très-bons effets (*f*).

Voici les autres éclairciſſemens & expériences de l'Auteur.

LE Scorbut attaquoit ſeulement ceux qui après des fiévres & de fréquentes rechûtes, faiſoient uſage d'une nourriture groſſiere & viſqueuſe. Aucun Officier, par conſéquent, n'en fut affecté; non plus que les Dragons qui, ayant meilleure paye, vivoient mieux que les autres Soldats. Il étoit toujours accompagné de quelques reſtes de fiévre, qui ſe manifeſtoient par le pouls & l'urine. Les Naturels du Pays ont été entiérement exempts de cette maladie, tant en Hongrie, qu'en Piémont, où elle régna dernierement parmi les troupes. On l'obſerve quelquefois en Allema-

(*f*) Le premier de ces remedes étoit une pâte du Docteur *Hoferus*, compoſée avec les poudres de racine de ſquine, de ſalſe-pareille & d'orge. Le ſecond étoit une eau diſtillée antiſcorbutique de *Zwinger*. L'Auteur obſerve enſuite que ces remedes ne furent d'aucune utilité.

gne, parmi ceux qui ne se nourrissent que de pois bouillis, sans manger aucune espèce de végétaux récens, ou de fruits d'été. On voit tous les ans des scorbutiques dans l'Hôpital de Dresde. Cette maladie est souvent funeste dans les Villes assiégées & sur les vaisseaux dans les voyages de long cours. Elle se guérit cependant assez promptement dans les Pays froids, comme en Groenlande, par le moyen du cochléaria ; & dans les Pays chauds, par le suc d'oranges. Les Matelots Hollandois préviennent efficacement cette calamité, en mangeant deux fois par semaine des choux confits. Lorsque, par imprudence, on saignoit les Scorbutiques, dans le dessein de diminuer leur difficulté de respirer ; il ne se faisoit point de séparation dans le sang tiré des veines, & sa superficie se couvroit d'une pellicule blanche & graisseuse. On n'observe point de contraction dans d'autres articulations, que dans celle du genou. Le commencement & les progrès de cette maladie se font toujours réguliérement, de la maniere que j'ai décrite dans la Relation que j'ai envoyée au Collége de Vienne. On ne

peut point dire qu'une perſonne ſoit attaquée du Scorbut, ou d'aucun de ſes ſymptômes, ſi le› gencives ne ſont affectées. La pu réfaction de ces parties eſt le ſymptôme principal & inſéparable de la maladie, dès le commencement de ſon premier période.

L'orthopnée, l'hydropiſie & la dyſſenterie, qui accompagnent le dernier période, rendent ſouvent la maladie incurable. Pour ce qui eſt des douleurs, elles ſe ſont ſentir également le jour & la nuit, & ne ſont point augmentées par la chaleur du lit.

Lorſque les genoux ſont enflés, ils ſont couverts ordinairement de larges échymoſes. Ces échymoſes ne ſuppurent jamais dans aucune partie du corps, ſi ce n'eſt dans les gencives, où elles ſe crevent ſouvent & s'ulcerent. Les tendons fléchiſſeurs de la jambe ſont les ſeuls qui ſe roidiſſent ; par exemple, ceux des muſcles demi-nerveux & demi-membraneux. Les Scorbutiques n'éprouvent de coliques, que lorſqu'ils ont une diarrhée ou une dyſſenterie.

Dans pluſieurs milliers de ſcorbuiques que j'ai vus, il ne s'eſt jamais préſenté

présenté une vraie pleurésie, une colique néphrétique, une strangurie, ni des hémorrhagies de la peau, à moins qu'il n'y eût une blessure. Les Scorbutiques sont sujets cependant à des hémorrhagies des poumons, de l'estomac, des intestins, &c. Je n'ai jamais observé d'autres ulceres que ceux des gencives & des joues, que j'ai déja décrits; & beaucoup moins encore aucune espèce de gale. Les Scorbutiques n'ont jamais ni accès d'épilepsie, ni paralysie, ni tremblement, &c. Leur mort est la plupart du temps tranquille, excepté que leur respiration est laborieuse.

Je puis assurer d'après plus de mille expériences, que les sucs récens de cochléaria & de cresson, mêlés ensemble, ou donnés séparément à la dose de trois onces, deux ou trois fois par jour dans un bouillon chaud, guérissent très-efficacement le scorbut. Ces sucs occasionnent de légeres rougeurs de la face, sont carminatifs, & excitent l'urine & la transpiration. Dans les Pays où l'on ne peut se procurer ces plantes récentes, comme dans plusieurs endroits de la Hongrie & dans les Pays

chauds, on peut guérir efficacement cette maladie par le moyen des sucs d'oranges ou de citrons. Ces sucs doivent être donnés deux fois par jour, à la dose de trois ou quatre onces dans une pinte d'eau sucrée, ou ce qui vaut mieux dans du petit-lait. Vingt Scorbutiques, dans l'Hôpital Saint-Marc à Vienne, furent guéris derniérement par le moyen du suc de citrons, donné dans du petit-lait.

Je ne connois d'autre préservatif contre cette maladie, que l'essence de quinquina (*), prise le soir en se couchant à la dose de deux dragmes, seule ou mêlée avec d'autres amers. C'est par le moyen de ce remede, que le fameux Comte de Bonneval se préserva pendant plusieurs années, ainsi que ses domestiques, des maladies qui régnoient dans la Hongrie.

(*) Je crois que l'Auteur veut dire l'extrait



1739. *FREDERICI HOFFMANNI, Medicinæ rationalis ſyſtematicæ, tom. 4, part. 5, cap. 1, de Scorbuto, ejuſque verâ indole.*

CET Auteur, à la maniere de *Willis*, donne une énumération des ſymptômes du Scorbut, ſuivant les différentes parties affectées. Il appelle cette énumération, une hiſtoire complette de cette maladie. Il obſerve, entr'autres choſes, que la colique ſcorbutique ſe diſtingue de toutes les autres, parce que la douleur eſt extrêmement aiguë, lancinante & inſupportable. Le ventre n'eſt point diſtendu par des vents comme dans les autres coliques : mais le nombril eſt retiré vers les vertebres, de façon qu'il forme une cavité capable de loger le poing. Elle eſt très-opiniâtre, & ne cede point aux remedes, ni aux fomentations. Une choſe particuliere à cette colique, c'eſt qu'elle ſe termine ſouvent par une paralyſie. A la ſuite de la difficulté de reſpirer ſcorbutique, le malade eſt très-ſujet à devenir hy-

dropique ; fur-tout fi on lui a fait prendre des purgatifs violens. On diftingue le mal de dents fcorbutique de tous les autres, parce qu'il paroît fubitement & difparoît avec la même promptitude. Les maux de tête fcorbutiques font très-incommodes le foir; mais ils ceffent dès que le malade vient à fuer. Certains malades demeurent plufieurs femaines fans pouvoir dormir ; & les veilles ne les affoibliffent pas fenfiblement. Les ulceres fcorbutiques fe montrent de la maniere fuivante. La partie devient d'abord douloureufe. L'épiderme fe fépare enfuite, comme fi l'on avoit verfé de l'eau bouillante fur la peau. Il coule de cette partie une humeur féreufe, & le malade y reffent de très-vives douleurs. On n'y obferve prefque jamais de véritable pus. D'autres fois les ulceres fcorbutiques font profonds & entiérement fecs ; ils ne fourniffent ni pus, ni fanie, & font très-fujets à tomber en gangrene.

Notre Auteur regarde les eaux minérales, comme les meilleurs remedes contre le Scorbut. Une longue expérience l'avoit convaincu qn'elles fuffifoient pour la curation de cette mala-

die, en faiſant uſage en même temps d'un régime & d'alimens convenables. Il recommande les Eaux de Carleſbade, de Selter & d'Egra. Lorſqu'on n'eſt point à portée de prendre les eaux minérales, il conſeille de faire uſage de l'eau commune, pourvu qu'elle ſoit pure & légere : par ce moyen on guérira la maladie ; mais on réuſſira encore mieux, ſi on ſe ſert d'une eau chargée de parties ferrugineuſes, telle que celle de la fontaine de Lauchſtadt, à deux mille de *Hall* : on doit faire uſage de cette eau intérieurement & en forme de bains. Il recommande auſſi le lait pour toute nourriture, ſur-tout celui d'âneſſe. Lorſque le Scorbut eſt compliqué avec l'obſtruction des viſceres, la cachexie, la paſſion hypocondriaque ou le pourpre chronique, on le traite avec plus de ſuccès, en faiſant prendre le lait mêlé avec l'eau minérale. Il obſerve que le mercure eſt extrêmement pernicieux dans cette maladie ; & il fait mention de pluſieurs antiſcorbutiques amers, émolliens, &c. qui peuvent être convenables.

1744. Siris : *A chain of Philosophical reflections and inquiries concerning the virtues of tar water, by the Right Rev. D. George* BERKELEY, *Lord Bishop. of Cloyne.*

Recherches philosophiques sur les vertus de l'eau de goudron, par le Docteur BERKELEY, *Evêque de Cloyne.*

LE Scorbut peut être guéri par l'usage constant, régulier, copieux, & unique de l'eau de goudron; du moins si l'Auteur peut en juger par ce qu'il a éprouvé.



1747. *Theoretisch practische abhandlung des Scharbockes, wie sich derselbige vornemlich bey denen Kaiserlich Russzischen armeen an verschiedenen orten geaussert und gezeïget hat, &c.* c. a. d.

Traité théorique & pratique du Scorbut, particuliérement de celui qui a régné dans les Armées Russiennes, avec une description circonstanciée de ses causes, & les moyens de le prévenir & de le guérir, par Abraham NITZSCH.

L'AUTEUR censure les trois opinions suivantes. 1°. Quelques Médecins attribuent au virus scorbutique, plusieurs maladies opiniâtres, principalement celles qui produisent beaucoup d'impuretés dans la masse du sang, telles que les maladies cuta-

nées, le pourpre chronique, &c. 2°. Quelques autres, sans nier entiérement l'existence du Scorbut, le renferment dans des bornes trop étroites. 3°. D'autres enfin ont décrit les causes, les différentes especes, & la curation de cette maladie d'une maniere trop vague.

Le Scorbut a été attribué à l'usage des viandes salées, séchées & fumées; mais cette opinion est réfutée par l'expérience journaliere. D'autres ont regardé un terrein aqueux, & un air humide & chargé de brouillards, ou simplement le défaut d'une suffisante quanté de végétaux, comme la seule cause de cette maladie, au lieu qu'elle ne vient point d'une cause en particulier, mais seulement du concours de plusieurs causes. Lorsqu'une nourriture grossiere, indigeste & corrompue, un air humide, froid ou chaud, & l'usage d'une eau impure & putréfiée, agissent de concert, ils produisent le Scorbut, & suffisent pour le porter au plus haut degré de violence.

Comme ces causes operent lentement, les progrès de la maladie sont très-

très-lents. Le visage change de couleur. Il survient une lassitude universelle. Les jambes & les cuisses deviennent pesantes; & on éprouve une foiblesse considérable dans les genoux. Les gencives en même temps commencent à s'enfler & à se corrompre. Le changement de couleur du visage augmente ensuite ; les jambes commencent à devenir douloureuses ; les joues & les os s'enflent; les gencives parviennent à un degré extraordinaire de putridité. Le malade devient plus foible; il éprouve une difficulté de respirer après l'exercice. Les genoux & les articulations se contractent. Enfin l'appétit diminue peu-à-peu; le ventre se constipe; l'abdomen & les hypocondres sont affectés. Il paroît tout-à-coup, dans quelques especes de cette maladie, plusieurs sortes de taches bleuâtres. Tels sont les symptômes du Scorbut lent ou froid. Mais avant de passer à la description du Scorbut chaud, il est à propos de distinguer les différentes especes du Scorbut froid.

La premiere espece est celle où l'on observe sur les jambes & sur les arti-

culations de grandes taches noires, ſemblables aux marques qui reſtent après des coups de fouet. Ces taches paroiſſent quelquefois ſur la poitrine & ſur le dos ; on en voit aſſez ordinairement ſur une ou même ſur toutes les deux paupières, & ſur le blanc des yeux. Les yeux s'enflent, deviennent rouges, & il ſurvient une ophthalmie qui parvient peu-à-peu à ſon troiſiéme degré ou *chemoſis*. Les gencives ſe tuméfient extrêmement, perdent leur couleur naturelle, deviennent très-mollaſſes, ſpongieuſes, & laiſſent échapper, lorſqu'on les preſſe, une matiere jaunâtre & puante. Les glandes parotides ſont ordinairement fort groſſes. Cette eſpece porte le nom de Scorbut livide. C'eſt la ſeule où la peau ſoit couverte de raies, en parties obſcures, rougeâtres & livides. : elle vient d'une diſſolution conſidérable des globules rouges du ſang. Le malade a la fiévre, & les douleurs ſont très-violentes. Cette eſpece eſt celle qui regna le plus communément à Wibourg en 1732, & à Pettersbourg en 1733.

Les globules rouges du ſang ne ſont pas ſi diſſous dans la ſeconde eſpece que dans la premiere. Elle vient principalement de la viſcoſité de la partie ſéreuſe ou lymphatique. Les taches ſont d'un rouge plus foncé, & deviennent par la ſuite d'un jaune obſcur. Elles ſont très-petites, reſſemblent à de petites lentilles ou à des pétéchies, rendent la peau douloureuſe, & ne paroiſſent que ſur le devant de la jambe, & les malléoles. On obſerve quelquefois des taches (*vibices*) rougeâtres ſur le genou & le jarret. La douleur & l'enflure de ces parties, ainſi que la fréquence du pouls, augmentent toujours à proportion de la rougeur de ces ecchymoſes. Les gencives ne ſont pas ſi mollaſſes que dans la premiere eſpece; leur partie ſupérieure eſt cependant plus excoriée. On obſerve dans l'intérieur des joues, des tumeurs raboteuſes, ſemblables à des verrues, & d'autres fois fongueuſes. On voit quelquefois une ſubſtance unie & fongueuſe s'élever des parois internes des joues, & s'étendre juſqu'au fond de la bouche. Cette eſpece eſt appellée *Scorbut*

lenticulaire ou *pétéchial*, à cause de la forme des taches. Le malade crache davantage, & l'haleine est plus puante que dans aucune des autres especes. La partie du muscle crotaphite, située sous l'arcade zygomatique, est quelquefois enflée & durcie; mais les glandes parotides ne sont jamais tuméfiées. Quelques personnes furent attaquées de cette espece de Scorbut en 1732 à Wibourg; mais elle en affecta un plus grand nombre dans les retranchemens d'Ust-Samara en 1737.

La troisiéme espece de Scorbut est produite par la corruption des parties huileuses du sang. On n'observe point de taches dans cette espece, parce que la sérosité ni la partie grumeleuse ne sont point visqueuses. Tout le corps, au contraire, se couvre d'une tumeur pâle, qui devient jaunâtre à mesure que les particules huileuses acquierent de la rancidité. Lorque la graisse est parvenue à une dureté égale à celle du suif, les cuisses & les bras sont prodigieusement enflés & durcis; & on observe des concrétions tophacées sur les mains & sur

le tibia. La sérosité devient *vappide* avec beaucoup plus de facilité & de promptitude dans cette espece que dans les autres ; les particules salines acquierent de l'acrimonie de jour en jour : les joues en conséquence sont plus enflées, les genoux plus contractés, les dents plus ébranlées, & les gencives beaucoup moins mollasses & putrides. Il s'éleve quelquefois de l'angle de la mâchoire inférieure des chairs fongueuses. Les mâchoires se serrent l'une contre l'autre, avec une dureté des glandes parotides, & des muscles crotaphites ou masseters, ou même sans aucune dureté. Lorsque cette sérosité *vappide* s'accumule dans la tunique adipeuse, elle produit l'anasarque. Si cette accumulation se fait dans les poumons, elle cause l'asthme, & ensuite une véritable hydropisie dans la poitrine ; si c'est dans le bas ventre, une ascite par infiltration ; si elle se jette dans les glandes des intestins, elle occasionne une diarrhée. Enfin lorsque cette sérosité devient âcre, par le mélange des particules salines & huileuses, elle produit des douleurs rongeantes des

plus cruelles dans différentes parties du corps. Ces douleurs deviennent entierement insupportables, dans les endroits où cette humeur se corrompt; & principalement dans l'articulation des côtes avec le sternum. La carie s'empare des côtes, & on en peut enlever des morceaux. Cette corruption de la sérosité produit un asthme spasmodique & suffoquant, une diarrhée colliquative avec des tranchées, & enfin la gangrène des joues, ou une hydropisie de bas-ventre incurable. Cette espece de Scorbut est de plus longue durée qu'aucune des autres; elle continue souvent pendant tout l'été & jusqu'à la fin de l'automne. Comme elle n'est point accompagnée d'aucune espece de taches, on peut la nommer *Scorbut pâle;* mais lorsque la graisse est épaisse & visqueuse, il faut y ajoûter l'épithete de *muqueux*. Enfin on peut lui donner les noms de Scorbut *rancescent*, *tophacé* ou *muriatique*, suivant que les huiles sont devenues rances, dures & semblables à du suif, ou que les sucs ont contracté une grande acrimonie. L'Auteur vit un grand nombre de

malades attaqués de cette espece de Scorbut, devant Asoph, & dans l'hôpital général de l'armée à Sainte-Anne, ainsi que dans la campagne de Neister. Il observa le Scorbut tophacé pour la premiere fois à Borgo en Finlande en 1742; & le muriatique dans l'hôpital de campagne établi à Abo en 1743. Dans cette derniere espece, les cartilages des côtes étoient réellement séparées du sternum : la vue & le tact le démontroient évidemment (*g*).

Telles sont les principales especes de Scorbut lent, que l'Auteur observa dans les armées de Russie. Il parle à la vérité d'une autre espece de ce même Scorbut; mais il ne la remarqua que dans les retranchemens d'Ust-Samara. Elle vient d'une entiere résolution de la partie rouge du sang. Le malade est d'une foiblesse extraordinaire; son corps est extrêmement rouge, ses joues tuméfiées & pendantes; il tombe dans une profonde cachéxie. Les gencives deviennent

(*g*) Ce symptôme est semblable à celui qu'on observa à Paris. Voyez les dissections, Partie II, chap. 7.

extrêmement fongueuſes, putrides, puantes & purulentes ; les genoux ſe contractent, &c.

Venons maintenant au Scorbut chaud & douloureux. Il n'y en a qu'une ſeule eſpece. Voici les ſymptômes qui le diſtinguent du précédent. On n'obſerve aucune enflure ; le corps, au contraire, eſt maigre & exténué (*h*). 2°. Les gencives ne ſont point fongueuſes ni fœtides : on y reſſent une grande chaleur : elles ſont ſi fort enflées & ſi douloureuſes, que pour peu qu'on les touche, le malade eſt réduit aux abois. 3°. Les douleurs ne ſont pas ſi fixes que dans le Scorbut froid. Le malade ſe plaint continuellement, & déplore ſon état en ſoupirant. Il a une fiévre irréguliere, mais cependant continuelle. Les douleurs ſont vagues ; elles quittent quelquefois le dos, & attaquent la moitié de la tête, ou la tête entiere, les dents & le cou ; ou, après avoir cauſé les tourmens les plus cruels, elles ſe jettent ſubitement ſur la partie externe ou interne du thorax, & occaſionnent une oppreſſion extrême,

(*h*) Voyez Part. II. page 468, tom. 1.

des douleurs de côté, &c. Ces douleurs se fixent ensuite dans l'abdomen, & produisent des coliques, des douleurs néphrétiques (*i*), la suppression de l'urine, & toute sorte de contractions convulsives dans les extrêmités.

4°. Les genoux sont extrêmement roides & contractés ; mais ils ne sont pas aussi enflés & enflammés que dans le Scorbut froid, à moins que la tumeur n'ait été occasionnée par quelque accident extérieur.

(*i*) Voyez *Sinopée*, Part. II, page 1. t. 2. Il sembleroit par les relations des Auteurs du Nord que les maladies vénériennes ne cedent point aussi promptement aux remedes dans ces Pays, que dans les climats plus chauds. *Sinopée* dit qu'il eut beaucoup de peine à guérir même les gonorrhées ordinaires à Cronstadt; & pour ce qui est de la vérole, on ne pouvoit point la guérir par les salivations répétées, à moins qu'elle ne fût très-récente : car elle reparoissoit toujours dans le printemps avec le Scorbut, qui réveilloit constamment les restes du virus vénérien assoupi dans le corps. Ceux qui, dans une constitution scorbutique, subirent une légere salivation, pour des symptômes vénériens, furent attaqués d'un Scorbut des plus terribles. Cette maladie étant guérie, elle laissoit après elle la vérole plus mauvaise qu'auparavant.

5°. On n'y observe point de taches.

6°. La principale différence s'apperçoit dans l'urine ; car, quoique l'urine soit d'un rouge foncé dans les Scorbuts livide & pétéchial, & qu'elle souffre peu d'altération lorsqu'on la laisse reposer ; cependant le Scorbut chaud est distingué de ces deux especes, par la fiévre qui l'accompagne, par le sédiment épais & sablonneux que l'urine dépose, & par la pellicule mince, blanche & graisseuse qui couvre cette même urine. L'Auteur a remarqué cette espece de Scorbut dans différens endroits, mais il ne l'a vu nulle part aussi fréquemment qu'à Wibourg.

Voici les différentes causes qui produisent cette maladie, & l'ordre dans lequel elles se présenterent.

1°. Quant au siége d'Asoph : cette place fut attaquée dans le printemps de 1736. Le temps étoit extrêmement froid ; & il tomba beaucoup de pluie & de neige. Comme il n'y avoit point de bois dans le voisinage, les troupes souffrirent extrêmement, faute de feu. Les régimens qui eurent ordre

de nous joindre ne ſouffrirent pas moins : la plupart furent obligés d'entreprendre, avec précipitation, un long voyage par terre, où ils furent tranſportés par des batteaux ſur le Don, avec l'artillerie de la nouvelle *Pawloffsky*, & des places voiſines. Or, comme différens accidens firent durer ce ſiége pendant trois mois, les troupes furent expoſées à de très-grands inconvéniens, & ſouffrirent beaucoup. 1°. Le temps devint exceſſivement chaud, & étoit entiérement inſupportable dans les jours ſereins. 2°. Nous eûmes beaucoup d'humidité & de pluie. L'armée qui étoit campée ſur un terrein montueux & gliſſant, & dont les tentes étoient en mauvais état, en fut extrêmement incommodée, ainſi que les malades qui étoient mal-ſoignés. 3°. La riviere du Don abonde extrêmement en poiſſon. L'uſage trop fréquent de ce poiſſon, mal-apprêté, occaſionna la maladie. 4°. Le pain étoit mal-cuit, faute de bois. 5°. L'eau qu'on prenoit dans les endroits guéables du Don, étoit très-impure, & le devint davantage de jour en jour. On peut ajoûter à

ces causes les maladies du camp qui avoient précedé, telles que les diarrhées, & les fiévres quartes opiniâtres : joignons-y encore les passions de l'ame, la vengeance, la colere, le mécontentement, &c. & les grandes fatigues que les soldats essuyerent.

2°. Pour ce qui est du Fort *Sainte-Anne*, quoique l'endroit où il est placé soit assez élevé, eu égard au terrein qui l'environne ; cependant il est situé si bas, par rapport à la grande & à la petite Russie, qu'il est inondé toutes les années, lorsque les glaces & les neiges viennent à fondre. Le pays des environs ressemble à une vaste mer, & plusieurs parties du Fort sont enfoncées de plusieurs pieds dans l'eau. Cette inondation du Don, apporte une quantité incroyable de poisson excellent. Comme il étoit à très-bon marché, les Soldats en mangerent une quantité immodérée. L'air, pendant l'inondation, est très-humide, froid & agité par les vents, lorsque les eaux se dessé-chent. Le temps est excessivement chaud, & le soleil est brûlant dans

les jours ſereins; mais les nuits ſont extrêmement froides, humides, & chargées de brouillards.

A meſure que les marais ſe deſſéchent, & que le poiſſon qu'ils laiſſent ſur le terrein, commence à ſe putréfier (*), l'air devient puant, & ſi épais, qu'il faut, tous les matins, quelques heures de ſoleil pour diſſiper la vapeur nuiſible qui couvre la ſurface de la terre. Lorſque les eaux ſe retirent, elles laiſſent à découvert un fond ſablonneux, diviſé en pluſieurs petites iſles & bancs de ſable, environnés d'eau croupiſſantes & peu profondes. Il arrivoit ſouvent, qu'au lieu de prendre l'eau dans les courans, & dans les endroits profonds, on l'alloit chercher dans les endroits où elle étoit ſale & bourbeuſe. Les ſoldats ſe gorgerent du poiſſon que ces eaux laiſſoient après elles, & qu'ils mangeoient très-mal-apprêté. Les barraques étoient conſtruites ſur un terrein bas, humide & marécageaux. Enfin, comme il n'y avoit dans la garniſon d'autres ha-

(*) La terre eſt couverte principalement d'une quantité étonnante d'écreviſſes.

bitans que les ſoldats, ils étoient obligés d'entrer tous les jours dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour décharger le bois néceſſaire pour ſe chauffer & pour bâtir, qu'on leur envoyoit toujours de l'Ukraine.

Voici la principale raiſon, pourquoi le Scorbut fut ſi fréquent dans les Régimens qui marchoient vers Oczakow, leſquels envoyerent à l'hôpital de Cobilack un ſi grand nombre de malades. Ils eſſuyerent, pendant l'hiver, des fatigues exceſſives, ſoit en rompant la glace du Nieper, pour prévenir les incurſions des Tartares, ſoit en faiſant leurs travaux militaires, par un temps orageux, accompagné de pluie ou de neige, ou pendant des froids & des gelées extrêmement fortes, ſans avoir aucune commodité, ni le logement, ni la nourriture convenables. Ceux même qui ne furent expoſés à aucune fatigue, étant attaqués de maladies de différentes eſpeces, devinrent auſſi ſcorbutiques, faute d'être bien ſoignés, & d'un repos convenable.

L'Auteur ne parle point du Scor-

but qui regna pendant la marche d'Oczakow ; il ne traite que de celui de la campagne de Neiſter, parce qu'il y étoit en perſonne, & que ſuivant les inſtructions qu'il a reçues, les cauſes de cette maladie furent peu différentes, ou même entiérement ſemblables dans l'un & l'autre cas.

La plupart des recrûes néceſſaires pour completter les Régimens, ne joignirent que lorſque l'armée étoit prête à marcher, ou actuellement en marche. Ces recrûes étoient compoſées ordinairement de nouveaux ſoldats; & quoiqu'ils fuſſent extrêmement fatigués, par le long voyage qu'ils venoient de faire, il n'étoit pas poſſible de leur accorder le temps néceſſaire pour ſe repoſer. On les incorporoit tout de ſuite dans les différens régimens, & ils paſſoient tout-à-coup à un nouveau genre de vie, c'eſt-à-dire à des inquiétudes continuelles, & aux devoirs militaires, extrêmement fatiguans.

Les troupes ſe mettoient en marche de bon matin, ſouvent par un temps très-froid, très-pluvieux, ou

chargé de brouillards épais. Une chaleur brûlante avec des nuages de poussiere, ou bien une pluie très-abondante les accabloient vers le milieu du jour. Ces marches duroient ordinairement jusqu'à midi, & souvent davantage, suivant qu'on trouvoit de l'eau, du bois & du fourrage dans ces endroits déserts. Le soldat, après une journée fatiguante, entiérement affoibli par la chaleur excessive, ou baigné par la pluie, arrivoit enfin à l'endroit destiné pour camper. Le repos même alors lui étoit souvent interdit. Il étoit obligé d'être de piquet, ou de faire sentinelle à son tour. Les troupes souffroient encore extrêmement, parce qu'elles ne trouvoient point de bonne eau sur les chemins. Quelques soldats excédés par la chaleur, se jettoient dans des eaux bourbeuses, tandis que d'autres tâchoient d'étancher leur soif, en buvant avec avidité l'eau sale & croupissante qu'ils pouvoient rencontrer sur leur route. Ceci produisit plusieurs maladies, particulierement des fiévres continues, inflammatoires, &c. Les tempéramens pléthoriques tomboient

tomboient en apoplexie, & mouroient promptement, si on ne les saignoit tout de suite. Le sang étoit si enflammé, qu'il sortoit des veines aussi épais que de la poix; mais les malades furent exposés à des fatigues encore plus grandes. On les transportoit sur des chariots découverts, où ils étoient exposés à la pluie, à la poussiere, au vent, à la chaleur & au froid. On les faisoit partir le matin, long-temps avant le reste de l'armée. Malgré cela, comme ils étoient les derniers qui passoient les défilés, ils arrivoient toujours au camp plusieurs heures après leurs régimens. On les descendoit alors de leurs chariots, où ils avoient été entiérement baignés par la pluie, & on les mettoit dans leurs lits, sous les tentes humides, & sur un terrein froid & mouillé. Pour surcroît de misere, il étoit impossible, dans cette contrée inhabitée, de leur procurer une boisson & une nourriture convenables, afin de leur rendre la santé & les forces. De pareilles causes, & le grand nombre de fiévres & d'autres maladies qui avoient regné aupara-

vant dans le camp, & qui, faute de commodités & d'un bon traitement, n'étoient point parvenues à des crises parfaites, doivent nous empêcher d'être surpris de la violence avec laquelle le Scorbut régna pendant cette campagne, & de la grande mortalité qu'il causa.

Il est cependant remarquable, que cette maladie ne fut pas à beaucoup près si fréquente dans la campagne de Cochim en 1739, parce que les recrûes joignirent beaucoup de meilleure heure. Elles eurent le temps de se refaire des fatigues de leur voyage, & de s'accoutumer un peu à la nourriture & à la vie militaire. Quatre charriots couverts, dont tous les Régimens furent pourvus, & qui garantissoient les malades des injures du temps, contribuerent aussi à prévenir le Scorbut. Ces excellens réglemens produisirent un si bon effet, que dans une division entiere, composée de dix ou douze Régimens, à peine eûmes-nous autant de malades, qu'un seul Régiment en avoit eu la campagne précédente. Pour ce qui est du nombre des morts, il fut extrêmement moindre.

On peut voir la méthode curative de l'Auteur, dans sa relation du Scorbut, qui régna à Wibourg, dont j'ai donné l'extrait, page 153.

1748. *A voyage round the world, in the years 1740, 41, 42, 43, 44, by* GEORGE ANSON, *Esq. now Lord* ANSON, *commander in chief of a squadron of his Majesty's ships, sent upon an expedition to the South-seas. Compiled from his papers and materials, by* RICHARD WALTER, *M. A. &c.*

Voyage de George Anson, &c. *dans les Mers du Sud, tiré de ses Mémoires, & publié par* RICHARD WALTER.

LE Scorbut commença à régner parmi nous, peu de temps après que nous eûmes passé le détroit de *le Maire*. Le

long séjour que nous fîmes sur Mer, les fatigues & les contretemps que nous éprouvâmes, rendirent cette maladie si générale, qu'à la fin d'Avril il y avoit peu de personnes à bord, qui n'en fussent affectées à quelque degré. Il mourut, dans ce mois, trente quatre Scorbutiques sur le Vaisseau le *Centurion*. Nous crumes que la maladie étoit portée alors à un degré extraordinaire, & nous espérions que sa malignité diminueroit à mesure que nous avancerions vers le Nord; mais l'événement ne répondit point à notre attente: nous perdîmes, dans le mois de Mai, près du double des malades. Comme nous n'arrivâmes à terre que vers le milieu de Juin, la mortalité augmenta de jour en jour; de sorte qu'après avoir perdu plus de deux cents hommes, nous n'avions pas à la fin plus de six hommes en état de faire la manœuvre.

Cette maladie qui régne si fréquemment dans tous les voyages de long cours, & qui nous fut si fatale, est certainement la plus singuliere, & la plus bisarre de toutes celles qui affectent le corps humain Ses symptômes sont inconstants & innombrables. Ses progrès

& ſes effets ſont de la derniere irrégularité. A peine trouve-t-on deux malades qui ſoient également affectés, ou ſi on apperçoit quelque conformité dans les ſymptômes, l'ordre dans lequel ils paroiſſent, eſt totalement différent. Quoique le Scorbut prenne ſouvent la forme de pluſieurs autres maladies, & que par conſéquent on ne puiſſe pas en donner une définition certaine & diſtinctive, il a cependant quelques ſymptômes plus communs que les autres. Les ſymptômes les plus ordinaires, ſont des taches larges, répandues ſur toute la ſurface du corps; l'enflure des jambes, la putridité des gencives, & ſur-tout une laſſitude extraordinaire & univerſelle après le moindre exercice. Cette laſſitude dégénere dans la ſuite en une diſpoſition à tomber en foibleſſe au moindre effort, ou même au moindre mouvement. Cette maladie eſt accompagnée ordinairement d'un abattement extraordinaire des eſprits, de friſſonnemens, de tremblemens, & d'une diſpoſition à être ſaiſi des plus grandes terreurs au plus léger accident. En effet, c'étoit une choſe ſinguliere, que tout ce qui

décourageoit notre équipage, ne manquoit jamais de donner de nouvelles forces à la maladie. Ceux qui étoient dans le dernier période, périſſoient alors ordinairement, & ceux qui étoient capables de remplir encore quelque devoir, étoient obligés de ſe mettre au lit; ainſi la gaieté n'étoit point un préſervatif à mépriſer.

Il n'eſt pas facile de donner une énumération complette des différens ſymptômes qui accompagnent le Scorbut. Il produit ſouvent des fiévres putrides, des pleuréſies, la jauniſſe, & des douleurs rhumatiſmales violentes. Il occaſionne quelquefois une conſtipation opiniâtre, accompagnée ordinairement d'une difficulté de reſpirer : ce ſymptôme fut regardé comme le plus mortel. D'autres fois on obſervoit ſur tout le corps, mais particuliérement ſur les jambes, des ulceres de la plus mauvaiſe eſpèce. Il s'élevoit de ces ulcères une ſi grande quantité de chairs fongueuſes, qu'elles ne cédoient à aucun remede ; & les os ſur leſquels étoient ces ulceres ſe corrompoient & ſe carioient. Mais une circonſtance extraordinaire & à peine croyable, ſi elle n'avoit été ob-

ſervée que ſur une ſeule perſonne ; les cicatrices des plaies guéries depuis plusieurs années, ſe rouvroient de nouveau, par la malignité de cette maladie. Nous en eûmes un exemple remarquable dans un invalide du vaiſſeau le *Centurion*, qui avoit été bleſſé plus de cinquante ans auparavant, à la bataille de *Boyne*. Quoique ſa plaie eût été guérie bientôt après, & qu'il ſe fût bien porté depuis ce temps-là ; cependant lorſqu'il fut attaqué du Scorbut, ſes bleſſures ſe rouvrirent, & parurent dans le même état, que ſi elles n'avoient jamais été guéries. Mais ce qui eſt encore plus ſurprenant ; le cal des os fracturés, & parfaitement réunis depuis long-temps, fut détruit par cette maladie ; & il ſembloit que la fracture n'eût jamais été conſolidée. Les effets de cet horrible mal étoient ſurprenans, preſque dans chaque malade. Pluſieurs, quoique retenus dans leurs lits, paroiſſoient ſe bien porter ; ils buvoient & mangeoient de bon appétit, & étoient de bonne humeur ; leur ton de voix étoit fort, on auroit cru qu'ils avoient beaucoup de vigueur ; cependant, pour peu qu'on les

remuât, même dans leurs lits, ils expiroient tout de ſuite. D'autres ſe fiant ſur leurs forces, & voulant ſortir de leurs branles, tomberent morts avant de pouvoir gagner le tillac. Il n'étoit point extraordinaire que ceux qui étoient en état de remplir quelque devoir, & de ſe promener ſur les ponts, mouruſſent ſubitement, lorſqu'ils vouloient faire quelque effort conſidérable. Pluſieurs perſonnes terminerent leurs jours de cette maniere, dans le cours de ce voyage.

En arrivant à l'iſle de *Juan-Fernandès*, on mit à terre cent ſoixante-ſept malades, ſans compter ceux qui moururent dans les chaloupes, à cauſe du changement d'air, leſquels furent au nombre de douze. On peut juger de l'extrême foibleſſe des malades, par le nombre de ceux qui moururent après leur débarquement. La terre & ſes productions guériſſent très-promptement pour l'ordinaire le Scorbut de Mer dans la plupart de ſes périodes. Mais dans cette occaſion, il s'écoula près de vingt jours avant que la mortalité eût commencé à diminuer paſſablement. Les dix ou douze premiers jours, on enterra

terra jufqu'à fix perfonnes par jour. Plufieurs de ceux qui furvécurent fe rétablirent très-lentement & par des degrés infenfibles. A la vérité ceux qui étoient en affez bon état, lorfqu'ils furent débarqués, pour fe traîner & fortir de leurs tentes, recouvrerent la fanté & les forces dans très-peu de temps. Mais pour ce qui eft des autres, la maladie paroiffoit enracinée chez eux, à un degré dont il n'y a point d'exemple.

Le *Glocefter*, ainfi que les autres vaiffeaux qui compofoient cette efcadre, avoit extrêmement fouffert, & perdu les trois quarts de fon équipage. Mais ce qui parut fort furprenant, c'eft que de près de quatre vingts malades qu'il débarqua, il en périt très-peu : foit (comme le remarque l'ingénieux Auteur) que ceux dont la maladie étoit au dernier période fuffent déja morts ; foit que les végétaux & les provifions fraîches, qu'on leur avoit envoyés de l'Ifle lorfqu'ils étoient encore à bord, les euffent déja préparés à une prompte guérifon. Quoi qu'il en foit, les malades de ce vaiffeau fe rétablirent généralement beaucoup plutôt que ceux du *Centurion*.

Le ravage que cette terrible calamité fit dans ces vaiſſeaux fut des plus ſurprenans. Le *Centurion*, depuis ſon départ d'Angleterre juſqu'à ſon arrivée à cette Iſle, perdit deux cent quatre-vingt-douze hommes ; & il ne lui en reſtoit plus que deux cent quatorze. Le *Glocester*, dont l'équipage n'étoit point ſi nombreux, en perdit une égale quantité, & n'en avoit plus que quatre-vingt-deux. Cette maladie cauſa une plus grande mortalité parmi les Invalides & les Soldats de Marine, que parmi les Matelots. De cinquante Invalides & de ſoixante-dix-neuf Soldats de Marine, qui étoient ſur le *Centurion*, il ne reſta que quatre des premiers, y compris les Officiers, & onze des derniers. Tous les Invalides du *Glocester* périrent, ainſi que les Soldats de la Marine, à l'exception de deux.

Cette fatale maladie parut une ſeconde fois ſur les vaiſſeaux, en moins de ſept ſemaines après qu'ils eurent quitté la côte de Mexique. Ils avoient joui auparavant d'une parfaite ſanté pendant un temps conſidérable. L'Auteur fait à cette occaſion la remarque ſuivante.

Quelques-uns de nous étoient portés à croire que la violence de cette maladie pourroit être diminuée dans ce climat chaud. Mais le ravage que le Scorbut fit alors, les convainquit de la fausseté de cette conjecture ; & fit évanouir en même temps quelques autres opinions sur la nature & la cause de cette maladie. On a cru généralement que l'abondance d'eau & de provisions fraîches, prévenoit efficacement cette maladie. Mais dans le cas dont il s'agit nous avions une quantité considérable de provisions fraîches, c'est-à-dire, des cochons, & de la volaille dont nous nous étions pourvus à *Paita.* Nous prenions outre cela presque tous les jours une grande quantité de Dauphins, de Bonites & d'Albicores (*), & comme la saison fut extrêmement pluvieuse, nous eûmes de l'eau en abondance ; de sorte que chaque personne en avoit cinq pintes par jour. Mais malgré l'abondance de l'eau, malgré les provisions fraîches qu'on distribuoit aux malades ; & quoique tout l'équipage se nourrît souvent de

(*) C'est l'*Alba coretta Pisonis.*

poiſſons, les Scorbutiques ne s'en trouverent pas mieux, & les progrès de la maladie n'en furent point retardés davantage. On a cru auſſi qu'on pouvoit prévenir le Scorbut, ou du moins en diminuer la violence, en tenant le vaiſſeau propre, & en renouvellant l'air entre les ponts. Mais nous obſervâmes ſur la fin de notre courſe, que, quoique nous tinſſions tous les ſabords ouverts, & que nous priſſions des peines extraordinaires pour nettoyer les vaiſſeaux, les progrès ni la malignité de la maladie ne furent pas ſenſiblement diminués. Le Chirurgien ayant déclaré alors, que tous les moyens qu'il employoit pour ſoulager les malades, étoient entiérement inefficaces, on réſolut d'éprouver les gouttes & les pillules de *Ward*. On donna un de ces remédes, ou même tous les deux à différentes fois dans tous les périodes de la maladie. Un de ces malades qui avoit été abandonné du Chirurgien, & qui étoit preſque à l'extrêmité, n'eut pas plutôt pris une de ces pillules, qu'il fut attaqué d'une violente hémorrhagie du nez. Il ſe trouva beaucoup mieux immédiatement après cet accident, &

depuis ce temps-là il continua, quoique lentement à la vérité, à se rétablir, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à terre environ quinze jours après. Quelques autres malades furent soulagés pendant quelques jours; mais la maladie revint de nouveau avec autant de violence qu'auparavant. Ils ne furent cependant pas réduits à un plus mauvais état, qu'ils ne l'auroient été s'ils n'avoient pris aucun remede, non plus que ceux qui n'avoient reçu aucun soulagement. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans l'efficacité de ces remedes, c'est qu'ils opéroient à proportion des forces du malade Ainsi ils ne produisoient presque aucun effet sur ceux dont la mort n'étoit éloignée que de deux ou trois jours; & ils excitoient une légere diaphorèse, un vomissement aisé, ou une évacuation modérée par les selles, suivant que le malade étoit plus ou moins avancé dans la maladie. Mais si ceux qui les prenoient conservoient encore toutes leurs forces, ils produisoient tous les effets dont nous venons de parler avec une violence considérable. Ces effets du-

roient quelquefois pendant six ou huit heures avec peu d'intermission.

Dès que ces vaisseaux furent arrivés à *Tinian*, ils ressentirent bientôt les salutaires influences de la terre : car quoique dans les deux jours qui précéderent leur arrivée, ils eussent perdu vingt & un hommes, il n'en mourut pas plus de dix depuis le jour qu'ils débarquerent. Les fruits qu'ils trouverent dans cette Isle, particuliérement ceux qui sont acides, leur furent d'une si grande utilité, qu'au bout de huit jours, il y eut peu de malades qui ne fussent en état de marcher sans l'aide de personne.



1748. *A voyage* Hudſon's-Bay, *by the* Dobbs *galley*, *and* California, *in the years* 1746, *and* 1747, *for diſcovering a North-weſt paſſage*, *by* HENRY ELLIS.

Voyage à la Baye de Hudſon, *&c. dans les années* 1746, *&* 1747, *pour découvrir un paſſage au Nord-Oueſt*, *par* HENRY ELLIS.

DEUX tonneaux d'Eau de-vie, que nous avions tranſportés du Fort d'York, pour nous régaler aux Fêtes de Noël, eurent des conſéquences funeſtes. L'équipage s'étoit aſſez bien porté juſqu'alors; mais ayant fait un uſage immodéré de cette Eau-de-vie, il fut bientôt attaqué du Scorbut, lequel eſt une ſuite conſtante de l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes. Cette maladie commençoit par une foibleſſe, une peſanteur de tout le corps, une nonchalance, qui par la ſuite étoit portée au ſuprême degré. Le malade reſſentoit une conſ-

triction & des douleurs dans la poitrine ; il survenoit une grande difficulté de respirer. Il paroissoit ensuite des taches livides sur les cuisses ; les jambes s'enfloient ; les tendons du genou se retiroient ; les gencives devenoient putrides, les dents vacilloient. On observoit une coagulation de sang sur l'épine du dos & les parties voisines, & le visage devenoit pâle & bouffi. Ces symptômes alloient toujours en augmentant jusqu'à la fin de la maladie. Le malade terminoit alors ses jours par une diarrhée ou une hydropisie. Les remedes qui produisent ordinairement de bons effets dans les autres Pays, furent entiérement inefficaces dans cette occasion. Les onctions & les fomentations sur les parties contractées ne furent d'aucune utilité. Les provisions fraîches, à la vérité, (lorsque nous pouvions en avoir), apportoient quelque soulagement. L'eau de goudron fut le seule remede qui réussi. L'usage constant de cette eau guérit plusieurs malades, même dans les derniers périodes de la maladie, & dans des cas où tous les autres remedes avoient été tentés inutilement. Cette

ſalutaire boiſſon, autant que nous pûmes obſerver, n'opéroit que par les urines (*k*).

(*k*) Qu'il me ſoit permis d'obſerver ſur cette relation, que, quoique l'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes ait certainement des effets pernicieux ; cependant la maladie fut occaſionnée principalement par la rigueur de l'hiver, parce qu'on ne put pas tirer des rafraîchiſſemens convenables des Forts Anglois, & particuliérement (dans ces circonſtances) par le manque de végétaux récens, dont la terre ne ſe couvrit, à ce qu'il paroît (voy. pag. 4), que vers la fin du mois de Mars. Ainſi c'eſt avec beaucoup de raiſon que l'Auteur dit dans un autre endroit (pag. 281.) en parlant de leur retour en Angleterre : « le mauvais temps que » nous eûmes, principalement les brouillards » épais & mal-ſains, furent la cauſe que plu» ſieurs de nos gens furent attaqués une ſeconde » fois du Scorbut ».

Pour ce qui eſt des bons effets attribués à l'eau de goudron, tandis qu'ils étoient au Port-Nelſon ; il ſeroit à ſouhaiter que dans les relations des effets des remedes dans cette maladie, on nous eût toujours appris le reſte du régime que les malades obſervoient, ſur-tout quant à la nourriture & au logement. La mortalité de cette maladie paroît avoir augmenté vers la fin de Janvier, & pluſieurs malades étoient réduits à un mauvait état à la fin de mars. Il en mourut quelques-uns auſſi lorſqu'ils s'en retournoient en Angleterre. On ne peut pas at-

1749. *An hiſtorical account of à new method for extracting the foul air out of Ships, &c. vith the Deſcription and draught of the machines by which it is performed, by* SAMUEL SUTTON, *the inventor. To which are annexed two relations given thereof, to the Royal Society, by D.* MEAD, *and M.* WATSON; *and a diſcourſe on the Scurvy by D.* MEAD.

Diſcours ſur le Scorbut, par le Docteur MEAD, *qui eſt mis à la ſuite de la deſcription d'une nouvelle machine pour renouveller l'air des Vaiſſeaux, par* SAMUEL SUTTON.

Ejuſdem (MEAD) monita & præcepta medica, cap. 16, de Scorbuto.

CE ſavant Auteur décrit très-exactement les ſymptômes les plus eſſen-

tribuer leur mort au manque de ce remede dans un vaiſſeau qui avoit été ſi ſouvent en mer.

tiels du Scorbut. Il croit que l'air contribue plus qu'aucune autre caufe à produire cette calamité. Voici comment il explique la façon dont l'air acquiert des qualités fi nuifibles. Premierement l'humidité affoiblit fon reffort. Secondement, il eft chargé de particules corrompues qui lui font fournies par la tranfpiration pulmonaire d'un grand nombre de perfonnes renfermées dans un endroit étroit, & par l'eau croupiffante au fond du vaiffeau. Enfin il eft imprégné des particules falines de la mer, dont quelques-unes viennent probablement des animaux putréfiés dans cet élement. Toutes ces particules peuvent s'infinuer dans le fang, & femblables à un ferment, en corrompre toute la maffe. Quelques autres caufes, telles que la mauvaife nourriture, &c, concourent auffi à produire le Scorbut. Pour prévenir cette maladie, il recommande l'ufage du fel de M. *Lowndes*, comme préférable au fel marin pour faler les viandes & les poiffons. Il voudroit qu'au lieu de poiffon falé, on fe fervît fur mer de la morue féche fans fel : & il croit

que le *gort* des Hollandois, qu'il a appris n'être autre chofe qu'une efpece d'orge moulu, eft moins échauffant & moins defféchant que la graine d'avoine. Le vinaigre eft encore un bon préfervatif. Il obferve que cette maladie fe guérit par les végétaux & par l'air de la terre, & que les plantes échauffantes & celles qui font rafraîchiffantes, étant mêlées enfemble, fe temperent & augmentent réciproquement leurs vertus. Il s'arrête particulierement fur les bons effets des fruits acides, qui ont été trouvés falutaires dans le voyage du Lord *Anfon*. Il dit que toutes les efpeces de lait fourniffent un bon aliment & un bon remède antifcorbutiques. Mais comme le but que l'Auteur fe propofe dans ce difcours, eft principalement de demontrer l'utilité de la machine de *Sutton*, il infifte particulierement fur les avantages qu'on doit raifonnablement en attendre. Ce livre contient en effet plufieurs preuves inconteftables de l'utilité de cette machine. M. *Mead* & M. *Watfon* expliquent la façon dont elle opere.

1750. *De tabe glandulari, ſive de uſu aquæ marinæ in morbis glandularum Diſſertatio, auctore* RICARDO RUSSEL, *M. D.*

L'USAGE de l'eau de mer ſeroit très-utile aux mariniers dans les coliques bilieuſes, tant pour prévenir cette maladie, que pour en empêcher le retour après qu'elle a été guérie. On doit traiter cette colique par les demi-bains, & les ſels purgatifs, après que l'inflammation à été diſſipée par des ſaignées copieuſes. L'Auteur obſerve dans ſa lettre au Docteur *Lee*, qu'après avoir conſideré attentivement la cauſe de cette putréfaction ſcorbutique qui affecte les mariniers, il trouve qu'elle eſt fauſſement attribuée aux proviſions ſalées dont ils ſe nourriſſent. Non-ſeulement le ſel empêche les viandes de ſe corrompre, mais il préſerve le ſang des mariniers de la putréfaction. La vigueur & la bonne ſanté dont jouiſſent les pauvres de la campagne,

quoiqu'ils ſe nourriſſent des mêmes alimens que les mariniers, prouvent ce fait. On voit des payſans dans tous les pays, qui ne ſe ſont nourris, peut-être, depuis trente ans, que de bœuf ſalé, de lard & de *Puddings* (*), excepté les jours de grandes fêtes, où ils mangent quelquefois un morceau de viande fraîche. Ces ſortes de perſonnes ſont cependant vigoureuſes, & ſe portent parfaitement bien. Auſſi la ſeule différence qu'il y ait entre le genre de vie de ces payſans & des mariniers; c'eſt que ceux-ci n'ont pas l'avantage de faire autant d'exercice, & qu'ils vivent dans un air humide, qui relâche le ton des fibres, & ſupprime la tranſpiration.

(*) Voyez tom. I, page 158.



1750. *An Essay on fevers, &c, by Docteur* JOHN HUXHAM, *appendix; a method for preserving the health, of seamen in long voyages.*

Méthode pour conserver la santé des Mariniers dans les voyages de long cours, par le Docteur HUXHAM. *On trouve cette dissertation à la suite de son Essai sur les fiévres.*

Il croit que le Scorbut est produit sur la mer, par le mauvais état des provisions, l'eau corrompue, la mauvaise bierre, &c. Il regarde la salure de l'atmosphere sur la mer, & l'air infecté que les matelots respirent entre les ponts, comme des causes qui augmentent considérablement l'action des premieres. Le meilleur moyen de corriger l'acrimonie alkalescente du sang dans cette maladie, c'est de faire usage des acides

végétaux & minéraux. Dans ce deſſein, il recommande particulierement le cidre, dont on devroit donner à chaque matelot, au moins une pinte par jour.

1752. *A Diſſertation on quick-lime and lime-water, by Doctor* CH. ALSTON

Diſſertation ſur la chaux vive & l'eau de chaux, par le Docteur ALSTON.

L'AUTEUR avertit qu'il a publié ſon Ouvrage principalement pour l'utilité des mariniers. Il n'attribue pas tant les bons effets de l'eau de chaux dans le Scorbut putride, à ſa vertu antiſeptique, qu'à ſa qualité pénétrante, déterſive & diurétique. Il a découvert que la chaux prévient la corruption de l'eau ou des inſectes qui s'engendrent dans ce fluide. Il penſe que cette eau doit être utile pour guérir les maladies auſquelles, ceux qui ſe nourriſſent des proviſions de la mer ſont les plus ſujets. Une livre de bonne chaux vive, nou-

velle,

velle, ſuffit pour un muid d'eau. Les malades peuvent ſe ſervir de cette eau pour boiſſon ordinaire, ainſi que ceux qui ſe portent bien, afin de conſerver leur ſanté. On peut encore purifier l'eau corrompue, en la faiſant bouillir, après y avoir mis de la chaux, & l'expoſant enſuite à l'air pendant quelque tems : elle deviendra douce & ſalutaire après l'avoir gardée. Lorſque l'eau de chaux a demeuré quelque tems expoſée à l'air, & qu'elle a jetté toutes ſes pellicules, il ne lui reſte plus aucune vertu de la chaux. La grande vertu que l'Auteur a trouvée dans la chaux vive, pour prévenir la corruption de l'eau, l'a fait penſer ſouvent, qu'en en mettant une certaine quantité dans les endroits où l'eau croupit, on l'empêcheroit de s'y corrompre, & par conſéquent d'envoyer des vapeurs putrides : toutes ces expériences ſont faciles, ſans danger, & ne ſont d'aucune dépenſe.



1753. *An eſſay on the ſea-ſcurvy : wherein is propoſed an eaſy method of curing that diſtemper at ſea, and of preſerving water ſweet for any voyage, by Dr.* ANTHONI, ADDINGTON.

Eſſay ſur le Scorbut de Mer, dans lequel on propoſe une méthode facile de guérir cette maladie ſur Mer, & de conſerver l'eau pure dans toutes ſortes de voyages, par le Docteur ADDINGTON.

LA deſcription que cet Auteur donne du Scorbut, eſt emprutée de *Cockburn*, de *Boerhaave*, d'*Hoffman*, d'*Eugalenus*, du voyage du Lord *Anſon*, &c. Il propoſe, pour guérir cette maladie ſur mer, de commencer par la ſaignée, s'il y a des ſignes de pléthore. Cette évacuation eſt

recommandée ſur l'autorité d'*Hoffman*, de *Boerhaave*, de *Sennert*, de *Brucœus*, & d'*Eugalenus*. Il faut enſuite purger doucement le malade tous les jours avec de l'eau de mer, afin de diminuer davantage la quantité de ſang ſurabondant. *Boerhaave*, ſans aucune reſtriction au tempérament du malade, nous fait eſperer les plus grands effets, de l'uſage moderé & continué des purgations dans le Scorbut, ainſi qu'*Hoffman*; mais lorſqu'il y a des marques de malignité, dans cette maladie, c'eſt en vain qu'on compteroit ſur l'eau de mer, ſimple, ſans le ſecours de quelqu'autre remède antiſeptique; ainſi, ſi, en même tems qu'on prend cette eau, on fait un uſage prudent de l'eſprit de ſel, on manquera rarement de guérir cette maladie. Cet eſprit corrige efficacement la qualité ſeptique du ſel gemme, ou du ſel gris, lorſqu'on a pris ces ſels en aſſez grande quantité pour occaſionner le Scorbut. Vingt gouttes de cet eſprit, données tous les jours, réuſſiront, ſuivant toutes les apparences, chez la plupart des malades. On doit en faire

prendre cinq gouttes tous les matins dans de l'eau de mer. Pour ce qui eſt des quinze autres, on les prendra dans le reſte de la journée dans de l'eau douce. Dix gouttes de cet eſprit, donneront à une pinte d'eau, une agréable acidité. Lorſque les vaiſſeaux ont été aſſez déſemplis par la purgation avec l'eau ſalée, & que les mauvais ſymptômes commencent à diminuer, on doit faire baigner le malade tous les matins dans la mer, & lui faire prendre tout de ſuite l'eau ſalée. L'Auteur fait cependant quelques exceptions, eu égard au tempérament, aux circonſtances, &c. On doit ſe ſervir extérieurement de cette eau, lorſqu'il y a des ulceres aux gencives, aux jambes, & que les os ſont cariés. Pour donner la plus grande authenticité à l'application extérieure de l'eau de mer dans les ulceres ſcorbutiques, *Hippocrate*, dit notre Auteur, l'a recommandée dans ce cas. On ne doit point ſe ſervir de l'eau ſalée dans les cours de ventre, les gangrenes & les hémorrhagies ſcorbutiques. Le moyen qui paroît le meilleur pour remédier à ces hémor-

rhagies, c'eſt de ſaigner le malade auſſi ſouvent & auſſi copieuſement que ſes forces & ſon âge le permettront; de lâcher le ventre s'il eſt conſtipé, par le moyen des lavemens, & de l'obliger à ne ſe nourrir que de farines non-fermentées, & à boire de l'eau dans laquelle on aura fait diſſoudre de la gomme arabique, & fortement acidulée avec de l'eſprit de ſel.

Une once & demie, ou environ, d'eſprit de ſel, miſe dans un tonneau d'eau, l'empêchera de ſe corrompre.

1754. [*GERARDI VAN SWIETEN Commentaria in Aphoriſmos* HERMANNI BOERRHAAVE, §. 1148, *&c. de Scorbuto.*]

[QUOIQUE M. *Lind* ait donné l'extrait de l'ouvrage de Boerhaave ſur le Scorbut, il ne laiſſe pas que d'y avoir d'excellentes obſervations dans le commentaire de M. *Van-Swieten*, dont il auroit ſûrement fait mention, ſi le troiſiéme volume des

Aphorifmes avoit paru avant l'impreffion de fon Traité du Scorbut. Comme on donne ici la traduction de ce morceau tout entier, il eft inutile d'en faire l'extrait. [Voyez l'avertiffement qui eft à la tête de cette traduction.]

APPENDIX.

Il n'a pas été facile de parvenir à connoître tous les Auteurs qui ont écrit fur cette maladie. On a fait de temps en temps des collections de divers Auteurs qui ont écrit fur la pefte, la vérole, &c : mais il n'en eft pas de même de ceux qui ont traité du Scorbut. *Sennert*, en donnant fon traité fur cette maladie, en 1624, fit réimprimer les ouvrages de *Salomon Albertus* & de *Martini* avec *Ronffeus*, & les Auteurs que celui-ci avoit publiés en 1583 ; c'eft-à-dire, *Echthius*, *Wierus* & *Langius*. Cet ouvrage, qui contient ces fept Auteurs, eft la feule collection qui ait jamais été publiée fur le Scorbut. Les bibliotheques mé-

dicinales ne m'ont point été d'un grand fecours. *Lipenius*, dans fa *Bibliotheca realis medica*, compte vingt-neuf Traités fur le Scorbut, dont huit font des difcours ou des thèfes Académiques. *Mercklin*, dans fa *Cynofura medica*, qu'il publia en 1686, fait l'énumération de vingt-quatre Auteurs fur cette maladie. Il range mal-à-propos parmi ces Auteurs, *Henricus à Bra*, à caufe d'une lettre que celui-ci écrivit à *Foreftus* fur un fujet très-différent (*a*). Il a auffi, par mégarde, inféré deux fois dans fa lifte *Albertus*; & a donné une place dans ce catalogue à *Jof. Stubendorf*, qui eft un Editeur d'*Eugalenus*, à *Simon Paulli*, à *Jean Langius*, à *Arn. Weickardus* & à *Ludov. Schmid*. J'ai parlé de ces trois derniers dans la *Bibliotheque fcorbutique*, quoique peut-être ils n'en valuffent point la peine. *Mercklin* a renfermé encore dans fa lifte trois thèfes Académiques. L'infatigable Docteur *Haller* publia, en 1751, dans fes notes fur le *Methodus ftudii Medici* de *Boerhaave*, les ti-

(*a*) *Vid. Forefti Obferv. medicinal. lib.* 20, *Obf.* 12.

tres de presque tous les ouvrages de Médecine qui existent aujourd'hui au nombre de trente mille volumes. Mais il auroit été à souhaiter qu'un si bon juge eût indiqué les livres dont les éditions sont épuisées, & qu'il eût distingué les écrits, discours & thèses Académiques de peu de conséquence, des ouvrages de plus grande valeur.

La liste suivante contient les titres des ouvrages sur le Scorbut, dont je n'ai pas parlé dans la Bibliotheque scorbutique, mais dont il est fait mention dans ces collections. Elle comprend tous les ouvrages qui, après les recherches les plus exactes, sont parvenus à ma connoissance, à l'exception de quelques thèses Académiques.

J. Roetenbeck und Casp. Horns beschreibung des Scharbocks. Nurenberg. 1633.

Christoph. Tinctorius de Scorbuto Prussiæ jam frequenti. Regiom. 1639.

J. Van Beverwyck van de Blaauw schuyt. Dordrac. 1642.

Henrici

Henrici Botteri (b), *tractatus de Scorbuto*. Lubec. 1664.

J. Schmids von der pest Frantzosen und Scharbock (c). Ausbourg. 1667.

Phil. Hæchstetteri (d) *observationes medicinales raræ*. Lipf. 1674.

Henr. Cellarius bericht von Scharbock. Halberftatd 1675.

Jon. Zipfel von Scharbock gries stein und podagra. Drefd. 1678.

Maitland on the scurvy.

Melchioris Friccii, *dissertatio de cholicâ scorbuticâ*. Ulm. 1696.

J. Hummel de arthritide, *tam tartareâ*, *quam scorbuticâ* (e). Buding. 1738.

Pierre Briscow, *Traité du Scorbut* (f).

(*b*) Profeffeur à Cologne. Je n'ai pas vu fon traité, non plus qu'*Haller*, & je ne l'ai trouvé cité par aucun Auteur. Il y a eu cependant deux éditions de cet ouvrage.

(*c*) J'ai vu cet ouvrage; il ne contient rien de remarquable.

(*d*) Médecin à Ausbourg, la Décad. 7. cas. 10, contient quelques bonnes obfervations fur le Scorbut.

(*e*) *Haller* dit qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans cet ouvrage.

(*f*) Il paroît que les éditions de ces deux ouvrages font épuifées. Je crois que le dernier eft une Differtation académique.

Paris. 1743.

Cadet, dissertation sur le Scorbut, avec des observations (f). Paris. 1749.

DISSERTATIONS ACADÉMIQUES.

Jacobi Albini, disputatio de Scorbuto (g). Basil. 1620.

Abrahami Dreveri, disputatio de Scorbuto (g). Basil. 1622.

Amb. Rhodii, disputatio de Scorbuto. Haffn. 1635.

Jac. Haberstro, disp. inaug. de Scorbuto. Jen. 1644.

Herm. Coringii, disp. resp. Behrens. Helms. 1659.

Geor. Franci, disp. resp. Wyck. Heidelb. 670.

And. Birch. Angli, disp. inaug. de Scorbuto. Lugd. Bat. 1674.

Olaï Borrichii, disp. resp. Joh. Melch. Sulzero. Haffn. 1675.

Caroli Patini (h), *oratio de Scorbuto.* Patav. 1679.

(*g*) On trouve ces deux Dissertations dans une collection de thèses académiques, publiée par le Libraire *Genathius.*

(*h*) Professeur à Padoue, & [fils du célebre *Guy Patin*, Médecin de Paris], plus célebre par ses autres ouvrages que par celui-ci.

Sam. Koelefer. de Kerefeer de Scorbuto Mediterraneo. Cibinii. 1707.

G. Thiefen, de morbo marino. Lugd. Batav. 1727.

Mich. Alberti (i), *difputatio de Scorbuto Daniæ non endemio.* Hall. 1731.

Chriftoph. Mart. Burchard, difp. de Scorbuto, maris Balthici accolis non endemio. Roftoch. 1735.

Sim. Pauli Hilfcher (k), *programma de fcelotyrbe memorabili cafu illuftratâ.* Jen. 1747.

Mich. Law, diff. medic. inaug. de Scorbuto. Edimb. 1748.

[*Henr. Mich. Miffa* (*), *quæftio Medica: An à diverfâ virûs Scorbutici indole & fede morbi diverfi?* Paris. 1754.]

(*i*) Profeffeur de Médecine à Hall en Saxe.

(*k*) Profeffeur à Jena.

(*) Qu'on s'imagine toutes les maladies qui peuvent affliger l'efpèce humaine, qu'on raffemble tous les fymptômes qu'il eft poffible d'obferver dans toutes les parties extérieures & intérieures du corps, qu'on fe forge toutes les caufes poffibles, tant éloignées que prochaines, qui peuvent agir fur nous, & l'on aura une idée affez jufte de la nature du Scorbut, de fes caufes & de fes fympômes : voilà en deux mots l'extrait de cette thèfe dont on a déja parlé, *tome* 1, *page* 50.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES

AUTEURS DE MÉDECINE

Qui ont écrit des Ouvrages particuliers ſur le Scorbut, & des principaux Auteurs ſyſtématiques & autres, dont on a rapporté les ſentiments dans ce Traité.

1534. EURITIUS CORDUS, célebre Botaniſte. Il mourut en 1538.

1539. *Jean Agricola (Ammon)*, Profeſſeur de Médecine, &c. à Ingolſtadt.

1541. *Jean Echthius*, Profeſſeur à Cologne, Hollandois de naiſſance. Il mourut en 1554.

1560. *Jean Langius*, premier Médecin de l'Electeur Palatin.

1564. *Balduin. Ronſſeus*, Médecin ordinaire de la Ville de Goude, en Hollande.

1567. *Jean Wierus*, premier Méde-

cin du Duc de Clèves & de Juliers.

Adrien Junius, célebre Médecin & Historien. Il mourut en 1575.

1581. *Rembert Dodonée*, premier Médecin de l'Empereur.

1589. *Henri Brucæus*, Professeur à Rostock.

Balthasar Bruner, premier Médecin du Prince d'Anhalt.

1593. *Salomon Albertus*, Professeur de Médecine à Wittembourg.

1595. *Pierre Forestus*, Médecin à Alcmaer Professeur à Leyde, &c. (*a*).

1600. *Jérôme Reusner*, Médecin à Norlingue.

(*a*) Outre les Auteurs dont nous venons de parler, il y en a plusieurs autres qui parlent du Scorbut, dans le seiziéme siécle ; tels que *Cornelius Gemma* (*Cosmocritic. lib.* 2, *cap.* 2) ; *Petrus Pena* (*adversar. stirpium*, pages 121 & 122) ; *Carrichterus* (*praxis Germaniæ*, *liber* 1, *cap.* 41) ; *Mithobius*, *de peste* ; *Tabernæmon*, *de Thermis* ; *Peucerus de morbis contagiosis*, *&c.* Il y a aussi deux Thèses ou Dissertations sur le Scorbut publiées dans le même siécle ; une par *Twestrengk*, à Basle en 1581, & l'autre par *Hamberger*, à Tubinge en 1586 On dit qu'un

1604. *Severinus Eugalenus*, Médecin de Dockum en Frise.

1608. *Félix Platérus*, Professeur de Médecine à Bâle en Suisse.

1609. *Grégoire Horstius*, premier Médecin du Landgrave de Hesse, Professeur à Giessen.

Matth. Martini, Médecin à Eisleben.

1624. *Daniel Sennert*, Professeur de Médecine à Wittembourg, & premier Médecin de l'Electeur de Saxe.

1626. *Arn. Weickardus*, Médecin à Francfort.

1627. *Louis Schmid*, premier Médecin du Marquis de Bade, &c.

1627. *Guill. Fabri Hildan*, Médecin & Chirurgien du Marquis de Bade, &c.

1633. *Jean Hartmann*, Professeur à Marpurg.

certain Guillaume *Lemnius*, de la Zélande, avoit écrit dans ce temps-là sur le Scorbut. Il paroît que cet Auteur n'a rien écrit de solide. Il croyoit que le Scorbut étoit la même chose chez les hommes que la ladrerie parmi les cochons. Il semble, par ce que dit *Salomon Albertus*, que l'édition de son Ouvrage étoit épuisée en 1593.

1640. *Lazare Riviere*, le célebre Professeur de Montpellier.

1655. La Faculté de Médecine de Copenhague (*b*).

1647. *Jean Drawitz*, Médecin à Léipsic, & célebre Chymiste.

1657. *Jean-Rodolphe Glauber*, célebre Chymiste à Amsterdam.

1662. *Balth. Timæus*, premier Médecin de l'Electeur de Brandebourg.

1663. *Valent. André Moëllenbrok*, Médecin d'Erford.

1667. *Thomas Willis*, Médecin Anglois, Professeur à Oxford.

1668. *Everard Maynwaringe*, Médecin de Londres.

1669. *Paul Barbette*, Médecin Hollandois.

1669. *Frédéric Deckers*, Prof. à Leyde.

(*b*) C'étoit dans ce temps-là une des plus célebres Facultés de Médecine de l'Europe : *Olaüs Wormius*, deux des *Bartholins*, & *Simon Paulli* en étoient membres alors. On a mis ordinairement ce dernier, qui étoit Médecin du Roi de Danemarck, au nombre des Auteurs qui ont écrit sur le Scorbut, à cause d'un Appendix qu'il ajoûta en 1660, à sa *Digressio de verâ causâ febrium*, &c.

1672. *Gualterus Charleton*, Médecin ordinaire de Charles II, Roi d'Angleterre.

1672. *Herman Nicolaï*, Danois.

1674. *François Deleboë Sylvius*, Professeur à Leyde.

1675. *Gédéon Harvey*, Médecin ordinaire de Charles II, Roi d'Angleterre.

1676. *Bernard Below*, Médecin du Roi de Suede.

1681. *Abraham Muntingius*, Professeur de Botanique à Groningue.

1683. *L. Chameau*, Medecin François.

1684. *Etienne Blancard*, Médecin Hollandois.

1684. *Jean Dolée*, premier Médecin du Landgrave de Hesse-Cassel.

1685. *Michel Ettmuller*, Professeur de l'Université de Léipsic.

Thomas Sydenham, l'Hippocrate Anglois.

1694. *Martin Lister*, Médecin Anglois.

1696. *Guillaume Cockburn*, Médecin de la Flotte Royale d'Angleterre.

1699. *Fr. Poupart*, Médecin de Paris.
Arch. Pitcairn, célebre Médecin Ecoſſois.

1708. *Herman Boerhaave*, le célebre Profeſſeur de Leyde.

1712. *Jean Henri de Heucher*, Profeſſeur à Wittembourg.

1720. Le College des Médecins de Vienne.

1734. *J. Frédéric Bachſtrom*, Médecin Hollandois.

1734. *Damien Sinopée*, premier Médecin de l'Hôpital de Marine de Cronſtadt.

1737. *J. G. H. Kramer*, Médecin de l'Armée Impériale en Hongrie.

1739. *Frédéric Hoffman*, Auteur célebre, premier Profeſſeur de Médecine à Hall en Saxe, &c.

1747. *Abraham Nitzsch*, Médecin de l'Armée de Ruſſie.

1749. Le ſçavant Docteur *Richard Mead*, Médecin du Roi d'Angleterre, &c.

1750. Le Docteur *Richard Ruſſel*, Médecin à Lèwes, dans le Comté de Suſſex.

1750. Le Docteur *Jean Huxham*, célebre Médecin à Plymouth.

1751. Le Docteur *Jean Pringle*, Médecin général de l'Armée d'Angleterre.

1752. Le Docteur *Charles Alston*, sçavant Professeur de Botanique & de Médecine à Edimbourg.

1753. Le Docteur *Antoine Addington*, Médecin à Réading.

1754. Le Baron *Van Swieten*, premier Médecin & Bibliothécaire de leurs Majestés Impériales à Vienne.

Fin du Traité de M. Lind.

TRAITÉ DU SCORBUT,

TRADUIT DES APHORISMES

DE BOERHAAVE,

COMMENTÉS

Par M. VAN SWIETEN.

AVERTISSEMENT.

BOERHAAVE eſt un de ces hommes rares & célebres qu'il ſuffit de nommer pour faire leur éloge. Cet Hippocrate moderne a ſçu réunir à la pratique la plus conſommée, la théorie qui manquoit à l'Ancien, & avec cet eſprit obſervateur qui a immortaliſé le Médecin Grec, il avoit encore par-deſſus lui toute l'étendue des connoiſſances dont notre ſiécle s'eſt enrichi. Heureuſement pour le bien de la Société, ce grand homme n'a pas laiſſé éteindre avec lui des lumieres ſi utiles & ſi peu communes; il ſe plaiſoit à les communiquer de vive-voix à ceux qui pouvoient ſe procurer le bonheur de l'entendre, & à les tranſmettre à la poſtérité, dans

des écrits marqués au coin de l'immortalité. Ce qui paroîtra peut-être un paradoxe parmi nous, qui séparons toujours, je ne sçais pourquoi, les idées de sçavant Professeur & de bon Médecin, *Boerhaave* étoit tout à la fois l'oracle des Académies, & le premier des Médecins cliniques ; il professoit & cependant il guérissoit des malades. Tout ce qui a trait à la Médecine directement ou indirectement, suffisoit à peine pour ce génie vaste & universel : Anatomie, Physiologie, Botanique, Chymie, &c. il possédoit toutes ces sciences à un degré plus parfait qu'on n'est en droit de l'exiger d'un homme qui les embrasse toutes. Il les a traitées avec succès : il les a enseignées avec applaudissement ; il en a écrit en Maître. Après avoir con-

duit ses éleves, pour ainsi dire, depuis le seuil du temple d'Esculape, jusqu'au sanctuaire, il ne lui restoit plus qu'à leur donner des lumieres pour connoître les maladies, & des armes pour les combattre. On trouve l'un & l'autre dans ses excellens Aphorismes (*). Mais ces armes deviennent inutiles, & quelquefois même (l'oserai-je dire ?) dangereuses entre les mains de ceux qui ne sçavent pas s'en servir. La trop grande précision qui y régne, quoique bonne & utile pour ceux qu'on suppose déja instruits, les rend obscurs pour les commençans, & laissant trop à deviner, expose à ne pas deviner toujours juste. D'ailleurs, comme il est impossible qu'un seul homme voye tout par lui-même,

(*) *Aphorism. de cognoscendis & curandis morbis.*

il y a plus d'une maladie que *Boerhaave* a décrite d'après les autres, & l'on ne ſçait que trop que ſa méthode étoit de concilier ingénieuſement les ſentimens des Auteurs les plus accrédités, & qu'il avoit l'art de faire de pluſieurs piéces bien aſſorties un tout ſatisfaiſant à l'imagination, il eſt vrai, mais peu conforme quelquefois à l'expérience & à la vérité. L'article du Scorbut, entr'autres, nous en fournit un exemple bien ſenſible. Les ſymptômes y ſont admirablement décrits, parce qu'il les a tirés des premiers Auteurs qui ont traité du Scorbut, & qui les avoient décrits eux-mêmes d'après l'obſervation; & la curation qu'il donne eſt priſe de *Willis*, qui, ſous le nom de Scorbut, n'a pas décrit la même maladie que ces premiers Auteurs.

teurs. Pour ce qui eſt des cauſes immédiates auſquelles il attribue cette maladie, on peut voir dans Monſieur *Lind*, juſqu'à quel point on peut y compter (*). Il étoit donc néceſſaire & avantageux, autant pour l'inſtruction des Médecins que pour la ſanté des malades, qu'une main habile ajoutât à ce texte un Commentaire qui pût éclaircir ce qu'il y a d'obſcur, étendre ce qui eſt trop concis, expliquer ce qu'il ſousentend, & confirmer les regles thérapeutiques par des obſervations répetées. Mais comme perſonne n'eſt plus en état d'expliquer les idées d'un Auteur, que celui qui l'a entendu lui-même, ces Commentaires ne pouvoient partir que d'un diſciple de *Boerhaave*. M. *Van Swieten* a parfaitement

(*) Tom. I, page 65, note [*n*].

atteint le but, dans un important ouvrage qui ne nous laiſſe rien à deſirer. Cet illuſtre Médecin, marchant ſur les traces de ſon illuſtre Maître, & joignant l'obſervation à l'étude des plus excellens modéles, eſt devenu un des plus grands Praticiens de l'Europe. Ses Commentaires ſe reſſentent par-tout de cet eſprit judicieux qui fait le vrai Médecin. On y trouve l'explication de tous les ſymptômes conformes aux loix les plus reconnues de l'économie animale ; les cauſes des maladies y ſont priſes des principes de la ſaine Phyſique, comparés avec les phénomenes : les ſignes ſont tirés d'*Hippocrate*, d'*Arétée* & des autres anciens Obſervateurs qui les ont mieux décrits ; enfin, ſes indications ſont très-bien raiſonnées, & toutefois il en ap-

pelle toujours à l'expérience. Mais le ton qui régne généralement dans ſon Ouvrage, c'eſt la conformité de ſa doctrine avec celle d'*Hippocrate*, qui, malgré nos nouvelles découvertes, étoit auſſi avancé que nous dans la connoiſſance des maladies. Avec un pareil ſecours, les Aphoriſmes de *Boerhaave* ſeront déſormais le chef-d'œuvre de la Médecine, & le Livre le plus utile que nous ayons dans l'Art de guérir. Si le troiſiéme tome dans lequel eſt l'article qui traite du Scorbut, eût paru avant l'impreſſion de l'Ouvrage de M. *Lind*, il n'eſt pas douteux que cet Auteur n'en eût fait mention dans ſa Bibliothéque Scorbutique. Comme il s'y trouve des choſes qui expliquent ou qui corrigent le texte de *Boërhaave*, & quantité d'excellentes

obſervations dont la plupart apapuient celles de M. *Lind*, nous vons cru faire plus de plaiſir au Lecteur d'en donner ici la traduction toute entiere à la ſuite de l'Anglois, que d'en faire ſimplement l'extrait. Lorſque nous avons trouvé quelque choſe qui ne s'accorde pas avec le ſentiment de M. *Lind*, & qui tient plus de l'hypothèſe que de la vérité, nous avons eu ſoin d'avertir dans une petite note d'avoir recours à l'ouvrage du Médecin Ecoſſois, & nous avons indiqué la page où l'on trouvera les raiſons qu'il apporte pour & contre. Ceux qui ont reconnu l'inconvénient des compilations mal digérées, qui ne ſont que trop fréquentes en Médecine, & dont la lecture ne ſert qu'à rendre un homme indécis, & plus embar-

raſſé qu'il n'étoit, ſentiront combien notre précaution peut être utile. Cette eſpèce de concordance jette de l'uniformité dans deux Ouvrages qui paroiſſent ſe contredire, met le Lecteur en état de comparer les deux ſentimens pour ſçavoir à quoi s'en tenir. On ſe flatte que l'addition de ce petit Ouvrage qui ſert de complément au Traité Anglois, fera plaiſir du moins à ceux qui connoiſſent les noms de *Boerhaave* & de *Van-Swieten*, & qui ne peuvent ſe procurer la lecture de leurs ouvrages, ſoit à cauſe de l'étendue & du nombre des volumes où cet article ſe trouve, pour ainſi dire, confondu parmi d'autres matieres dont ils n'ont que faire; ſoit même par l'ignorance, ou par le peu d'uſage de la langue dans laquelle ces Au-

teurs ont écrit ; ignorance au reſte aſſez pardonnable au plus grand nombre de ceux à qui la lecture d'un Traité du Scorbut ſera utile, comme tous les Marins, la plupart des Chirurgiens de vaiſſeaux, & les pauvres habitans des Pays où cette maladie eſt endémique.





TRAITÉ DU SCORBUT,

Traduit des Aphorismes de BOERHAAVE, *commentés par M.* VAN-SWIETEN.

PARAGRAPHE 1148.



LE Scorbut est très-fréquent sur les côtes de la Mer du Nord. Cette maladie, source de quantité d'autres, n'est pas nouvelle, & n'a pas été absolument inconnue aux Anciens, quoiqu'ils ne nous en aient pas laissé de description

exacte, faute d'avoir fait des voyages de long cours, d'avoir passé dans les Pays froids.

Quoiqu'on ne puisse nier que l'on trouve dans les anciens Auteurs plusieurs symptômes du Scorbut, dans la description de certaines maladies qu'ils ont appellées d'un autre nom ; il ne paroît pas cependant qu'ils aient eu des idées assez claires de la nature de ce mal, ni qu'ils en aient laissé des descriptions assez exactes, pour en donner une connoissance satisfaisante : il n'y a pas d'apparence non plus, que cette maladie ait été aussi fréquente autrefois, qu'elle l'est aujourd'hui, pour les raisons que j'en donnerai bien-tôt. Car il est constanr que des Médecins fort habiles, & versés dans la lecture des Anciens, ont regardé le Scorbut comme une maladie nouvelle, dans le temps qu'il a commencé à se répandre par-tout. C'est le sentiment de Citésius (*a*) & de Freind (*b*), qui

(*a*) *Opusc. Med.* pag. 168.
(*b*) *Histor. of. Physic.* tom. 2. pag. 387.

ont

ont prétendu qu'il n'a commencé à faire des progrès que vers le milieu du ſeiziéme ſiécle. *Foreſtus* (*c*), qui vivoit à peu près dans le même tems, a parlé du Scorbut comme d'une maladie nouvelle. De plus, le nom même qu'on lui donne aujourd'hui, ne ſe trouve dans aucun des Médecins Grecs ni Latins, & n'eſt point dérivé de leurs langues ; mais il y a apparence qu'il lui a été donné par les peuples du Nord, qui ſont fréquemment expoſés à cette maladie, comme on le voit par le paſſage ſuivant d'*Olaüs Magnus* (*d*), où il parle de quelques villes aſſiégées, dont les habitans tâchent, par toutes ſortes de moyens, de dérober les vivres des aſſiégeans, *de peur que le manque de viandes fraîches ne leur donne une maladie pire que tout ce qu'on peut imaginer. Ils l'appellent en langue du pays,* Schorbuk, *qui ſignifie des tranchées, des maux cruels d'eſtomac ; car les alimens froids & indigeſtes cauſent une*

(*c*) *Lib.* 19. *Obſerv.* 11. tome 2. page 417. *Dodon Prax. Med.* cap. 17, pag. 701.

(*d*) *Hiſtor de gent. ſeptentr.* lib. 9. cap. 38. page 316.

maladie qui paroît de la même nature, que celle que les Médecins appellent cachexie universelle. Dans un autre endroit (*e*), il appelle cette maladie *Schoerbuch*, d'où semble venir le mot Flamand *Scheurbuyk*, quoiqu'on lui donne aussi le nom de *Scheurbeck*, à cause des ulceres de la bouche & des gencives; & de *Scheurbot*, à cause des douleurs qui semblent briser les os; mais comme dans cette maladie, après des douleurs vives & lancinantes, la peau est souvent marquée de taches bleuâtres, on l'a encore appellée *Bloeuwescheut*, & par corruption *Bloeuweschuyt*. Pour le nom de *Scorbut*, il est assez clair qu'il est dérivé de l'ancien mot, dont les peuples du Nord se servoient pour désigner cette maladie (*).

Hippocrate(*f*), dans la description des maladies de la rate, désigne entre autres, une affection de ce viscere, dans

(*e*) *Lib. 16. cap.* 1, pag. 570.

(*) [Voyez l'étymologie la plus naturelle de ce mot dans le Traité de *M. Lind*, part. 3. page 1, du tome 2.]

(*f*) *De internis affection. cap.* 33, *Charter*, tome 7, page 662.

» laquelle la couleur du malade change » & devient noirâtre ou pâle comme » l'écorce de grenade. La bouche ſent » mauvais, les gencives puent & s'é» cartent des dents ; il paroît aux jam» bes des ulceres ſemblables aux épi» nyctides, les membres s'exténuent, » & le ventre eſt conſtipé ». Pluſieurs de ces ſymptômes conviennent à la vérité au Scorbut ; cependant Hippocrate regarde la rate comme le ſiége & la cauſe de tout le mal, & conſeille d'y porter le feu, ſi la maladie eſt opiniâtre. Dans un autre endroit (*g*), il parle d'une maladie qu'il appelle *εἰλεὸς αἱματώδης*, *ileum cruentum*, dans laquelle il dit avoir obſervé ces accidens. « La bouche ſent mauvais,

(*g*) *Ibid. cap.* 48, page 672. Voici le texte latin : *Ex ore malè olet, dentibus gengivæ abſcedunt, & ex naribus ſanguis effluit : interdùm verò & ex cruribus ulcera erumpunt, & hæc quidem ſaneſcunt, ulcera veró exoriuntur, color niger eſt, cutis tenuis, ad deambulationem & exercitationem* haud *promptus eſt.* Tous les Interprêtes & tous les Editeurs d'*Hippocrate* conviennent que la particule négative *haud* a été omiſe dans le texte : car il répugneroit de dire que dans une pareille maladie, on fût bien diſpoſé à faire de l'exercice.

» les gencives s'écartent des dents,
» & il ſurvient des ſaignemens de
» nez. Quelquefois il paroît encore
» des ulceres aux jambes, leſquelles
» ſe guériſſent à la vérité, mais il en
» revient d'autres; la peau eſt mince,
» de couleur noirâtre; on ne ſe ſent
» pas diſpoſé à marcher ni à faire
» aucun exercice ». Aſſurément, les Scorbutiques ſont aſſez ſujets à des hémorrhagies & même dangereuſes, & à reſſentir des laſſitudes dans tous les membres, comme nous le verrons dans la ſuite. Outre cela, Hippocrate remarque que ces malades, dont il eſt queſtion dans le paſſage que je viens de citer, ont la peau tendre & délicate λεπτοδέρμοι, & nous voyons que nos Scorbutiques ont la peau ſi tendre, qu'un rien ſuffit pour les écorcher, & leur cauſer des ulceres difficiles à guérir, ſurtout aux jambes, où ils n'ont qu'à ſe gratter pour ſe faire venir des ulceres qui durent des années entieres. Malgré toutes les apparences qu'*Hippocrate* nous a laiſſé pluſieurs ſymptômes du Scorbut (*),

(*) [Quelque reſſemblance que puiſſent avoir avec le Scorbut les ſymptômes que l'on

il n'a pas fait cependant une maladie particuliere du concours de tous ces ſymptômes; mais il les a tous regardés comme dépendans d'un vice de la rate, car voici comme il s'exprime (*h*) : « Ceux qui ont la rate groſſe, » ont les gencives gâtées & l'haleine » mauvaiſe ; mais tous ceux qui ont » la rate groſſe, ſans avoir l'haleine » mauvaiſe, & ſans qu'il leur ſur- » vienne d'hémorrhagies, ont toujours » de mauvais ulceres aux jambes, & » des cicatrices noirâtres ». Les Médecins modernes ont obſervé auſſi, que la rate avoit beaucoup de volume dans les gens attaqués du Scorbut. M. *Mead* (*i*) a trouvé la rate d'une groſſeur prodigieuſe dans le cadavre d'un Payſan qui avoit eu le Scorbut ; « mais elle avoit conſervé » ſa forme, ſa molleſſe & ſa couleur

trouve décrits dans tous ces différens paſſages d'*Hippocrate*, on n'eſt pas en droit de conclure qu'il ait eu en vue le vrai Scorbut ; voyez la troiſiéme partie du Traité de M. *Lind*, tome 2, page 2 & ſuivantes.

(*h*) *Prædict. lib* 2, *cap.* 17, *Charter*, tome 8, page 826.

(*i*) *Monita & præcepta medica*, page 223.

» naturelles, sans squirre ni tumeur. » Elle n'avoit d'extraordinaire que » l'augmentation de volume & de » poids. Elle pesoit cinq livres & un » quart, tandis que le foie ne pesoit » que quatre livres quatre onces; sa » substance étoit la même qu'on ob- » serve ordinairement dans ce vis- » cere, un tissu de fibres lâches, » abreuvées d'un sang noir », Cependant il conste par plusieurs observations de *Bonet* (*k*), qu'on a souvent trouvé la rate tout-à-fait saine dans les cadavres des Scorbutiques.

Pline (*l*) fait mention aussi d'une maladie qui affligea l'armée de Germanicus en Allemagne au-delà du Rhin. Les dents leur tomboient en moins de deux ans, & les ligamens des genoux se relâchoient. Il attribue à la mauvaise qualité des eaux, cette maladie qu'il dit être appellée par les Médecins, *stomacace* & *scelotyrbe*. Le premier de ces noms conviendroit assez, à cause du mal de bouche qui accompagne le Scorbut; mais le mot Grec σκελοτύρβη, a un autre sens. *Ga-*

(*k*) *Sepulc. anat. lib.* 3 *sect.* 19, *t.* 1. *p.* 337.
(*l*) *Hist. nat. lib.* 25, *cap.* 3. page 629.

lien (m) le définit « une eſpece de » paralyſie, dans laquelle le malade » ne pouvant marcher droit, eſt » obligé, en marchant, de tourner le » corps ou de gauche à droite, ou » de droite à gauche. Souvent même » il ne ſçauroit lever le pied; mais il » le traîne, comme on fait quand on » a à monter quelque pente roide »; mais quoique la paralyſie ſurvienne quelquefois au Scorbut, comme on le dira dans la ſuite, la définition du *ſcelotyrbe* ne paroît cependant pas lui convenir (*).

De tout ce que je viens de dire, il paroît qu'on peut conclure que la maladie que nous appellons aujourd'hui *Scorbut* n'a pas été tout-à-fait inconnue aux Anciens; mais que cependant ils ne nous en ont point laiſſé de deſcription exacte, parce qu'elle étoit plus rare de leur temps. Car les obſervations nous apprennent, que les pays du Nord ſont les

(m) *Définit. Medic. n°. 293. Charter*, tome 2, page 265.

(*) Voyez ce qu'on doit penſer de ces termes & du paſſage de *Pline* dans le Traité de M. *Lind*, part. 3. tome 2, page 13.

plus ſujets à ce mal, & nous ſçavons que les anciens Médecins, dont les écrits ſont parvenus juſqu'à nous, habitoient d'autres climats. D'ailleurs le Scorbut de l'eſpece la plus dangereuſe s'obſerve parmi les gens de mer, qui ſont obligés de ſe nourrir pendant pluſieurs mois de viandes ſalées ou fumées; mais dans les temps où vivoient les anciens Médecins, on ne faiſoit point de voyages de long cours, la bouſſole n'étant pas encore découverte.

§. 1149. COMME la variation des ſymptômes fait ſouvent prendre le change dans cette maladie, la meilleure façon de la faire connoître, c'eſt d'en donner d'abord toute l'hiſtoire, avant que de rien établir ſur ſa nature.

TOUS les Médecins qui ont écrit ſur le Scorbut, ſont convenus des difficultés qu'il y a de bien définir cette maladie, & de bien déterminer les ſignes pathognomoniques, par leſ-

quels on puisse la connoître & la distinguer de toutes les autres. *Sennert*, qui a recueilli tout ce que les meilleurs Auteurs en ont dit d'essentiel, s'exprime ainsi (*a*) : « L'affection scorbutique est le concours de tant de maladies différentes, & de tant de symptômes divers, qu'il n'y en a presque point qui soit susceptible de tant de formes, & qui se masque sous tant d'espèces de maladies pour tromper les Médecins, même lorsqu'ils semblent être le plus sur leurs gardes (*) ». On verra effectivement par ce qui doit suivre, que les symptômes changent dans le cours de cette maladie. Dans le commencement, elle a plusieurs propriétés qui lui sont communes avec d'autres ; ensuite, quand elle est invétérée, elle attaque tantôt une partie, tantôt une autre, de sorte que les meilleurs observateurs con-

(*a*) *Lib.* 3. part. 5. Sect. 2. cap. 1.

(*) Il n'est pas étonnant que *Sennert* ait fait du Scorbut un Prothée ; cet Auteur n'a fait que copier *Eugalénus* qui a confondu plusieurs maladies sous le nom de Scorbut. Voyez Part. 1. du Traité de M *Lind*, pag 16 & pag. 25, & suiv. du premier tome.

viennent qu'à peine ils ont rencontré dans deux Scorbutiques les mêmes symptômes. Il eſt bien vrai que dans tous ces malades, les humeurs dégénerent au point de devenir de plus en plus viſqueuſes, & d'acquérir en même temps de l'acrimonie, comme nous le dirons, (§. 1153) : mais les degrés de cette viſcoſité peuvent être bien différens, auſſi-bien que la nature & l'intenſité de l'acrimonie. Outre cela, ſelon que telle ou telle partie ſe trouve plus affectée de cette mauvaiſe diſpoſition des humeurs, & cela en conſéquence du tempérament, ou d'autres cauſes qui concourent enſemble, il ſurviendra de nouveaux ſymptômes qui reſſembleront à d'autres maladies. Ainſi le Scorbut, (comme on le verra §. 1151), occaſionne des douleurs d'eſtomac, d'inteſtins, de côté, &c. qui ne cedent qu'aux remedes antiſcorbutiques, & qu'un autre traitement augmenteroit plutôt, que de les adoucir, comme l'a prouvé, par pluſieurs faits de pratique, Eugalenus, qui a très-bien écrit ſur le Scorbut (*).

(*) Voyez ce qu'on doit penſer de cet Auteur, dans le chapitre 1. de la premiere partie du Traité de *M. Lind.*

Voilà pourquoi les Médecins, qui ont pratiqué dans les Pays où le Scorbut eſt commun, trouvoient le Scorbut par-tout, même où il n'étoit pas. *Sydenham* (*b*) s'en plaignoit en ces termes : « je le dirai en paſſant, mais avec » franchiſe, quoique je ne doute point, » que dans ces Pays du Nord, le Scor- » but ne ſe rencontre effectivement : » cependant je ſuis aſſuré qu'il n'eſt » pas ſi fréquent qu'on le croit ordi- » nairement, & que pluſieurs des in- » diſpoſitions qu'on met ſur ſon comp- » te, ſont, ou des ſymptômes de ma- » ladies qui commencent à ſe former, » & qui n'ont pas encore de type » certain, ou des ſuites malheureuſes » de quelque maladie qui n'a pas été » bien guérie, & qui a dépravé le ſang » & les autres humeurs ». Il eſt conſtant que la langueur & l'engourdiſſement qui accompagnent le Scorbut dans ſon commencement, précedent auſſi d'autres affections, & reſtent ſouvent long-temps après des maladies conſidérables. C'eſt pour cela que ce grand praticien ajoûte enſuite que, ſi

(*b*) *Sect.* 6, *cap.* 5. pages 349, 350.

l'on n'y prend garde, *le Scorbut verra croître son nom, & jouera le plus grand rôle dans la Médecine.*

Pour avoir donc un bon diagnostic, par lequel on puisse être assuré de la présence du Scorbut, il faut considérer auparavant l'histoire de cette maladie, ou l'énumération des causes qui y ont pu donner lieu, & des symptômes qui s'y présentent successivement. C'est le vrai moyen de se faire une idée juste d'un mal qui a tant de fois trompé les Médecins peu attentifs, en se masquant sous d'autres maladies.

§. 1150. Le Scorbut attaque principalement les Habitans de la Grande-Bretagne, de la Hollande, de la Suede, du Danemarck, de la Norwége, de la Basse-Allemagne, & conséquemment les Peuples du Nord, & ceux qui vivent dans un climat froid; & sur-tout ceux qui sont voisins de la Mer, ou des lieux submergés par les eaux de la mer,

des lacs, des marais, des terres grasses, spongieuses, qui habitent un terrein enfoncé entre des digues qu'on éleve pour arrêter les eaux. Et parmi ces Habitans, il exerce particuliérement sa violence contre ceux qui ne sont point d'exercice, & qui passent l'hiver dans des souterrains pavés; contre les gens de Mer, qui vivent, soit sur mer, soit sur terre, de viandes salées & fumées, de biscuit de mer, d'eau corrompue & pleine de vers; ceux qui aiment à se nourrir d'oiseaux de riviere, de poissons salés & endurcis à l'air ou à la fumée, de viandes de bœuf ou de porc fumées & salées, ou de végétaux farineux non fermentés, de pois, de féves, de vieux fromage fort & salé; enfin ceux qui sont sujets à la mélancolie, à la manie, à l'affection hypochondriaque ou hystérique, à des maladies lentes,

ſur-tout quand ils ont trop uſé de quinquina.

Il paroît aſſez par tout ce qui nous eſt dit au §. 1148, que le Scorbut attaque particuliérement les Peuples du Nord ; il y a lieu de croire cependant que cela ne vient pas tant du grand froid de ces climats, que d'autres cauſes ; puiſqu'on ne ſçait que trop combien les gens de Mer en ſont ſouvent affligés ſous la Zône torride même, & qu'on a obſervé en France, lorſque le Scorbut y étoit en 1699 (*a*), que la violence du mal augmenta dans les plus grandes chaleurs de l'été, & que pluſieurs qui commençoient à ſe porter mieux, retomberent dans le plus mauvais état. Un habile Médecin (*b*), fondé ſur ces raiſons, a établi pour cauſe véritable & principale du Scorbut, *une trop longue abſtinence de tous végétaux récens*, & il appuie ſon ſentiment ſur beaucoup de preuves très-

(*a*) Mém de l'Accad. des Scienc. l'an 1699, même page 245

(*b*) *Bachſt om. obſervat. circa Scorbut. pag.* 12 *& ſeq.* [Voyez l'extrait de ſon ouvrage dans la troiſiéme partie du Traité de M. *Lind*.

fortes. Au ſiége de Thorn cette maladie emporta, outre les Habitans de la Ville, des milliers de Soldats de la garniſon, ſans que les Suédois qui aſſiégeoient Thorn s'en reſſentiſſent aucunement. Or on ſçait que les aſſiégeans peuvent ſe procurer des légumes & des végétaux frais, tandis que les aſſiégés en manquent abſolument. L'armée de l'Empereur étant en quartier d'hiver aux environs de Temeſwar, pluſieurs milliers de Soldats périrent du Scorbut; & ce qu'il y a à remarquer, c'eſt que ce mal ne s'attaqua qu'aux ſimples Soldats, tandis que tous les Officiers, même du plus bas ordre, en furent exempts. Mais il fait obſerver à ce ſujet que l'hiver avoit été long, que tous les jardins avoient été ravagés pendant le ſiége qui avoit précédé, & qu'à cauſe des marais voiſins de cette Ville, les jardins potagers en étoient fort éloignés; qu'ainſi les pauvres Soldats ne pouvoient avoir que peu ou point de végétaux pour ſe nourrir, au lieu que les Officiers ſe nourriſſoient mieux dans leurs quartiers d'hiver. Mais le printemps n'eut pas plutôt rendu à la terre ſa fécon-

dité, que la maladie cessa. Il est constant que ceux qui vont aux Indes Orientales sont attaqués du Scorbut pendant plusieurs mois qu'ils sont obligés de se priver de végétaux frais. Mais dès qu'ils sont arrivés au Cap de Bonne-Espérance, on porte les malades à l'Hôpital ; & là, avec de simples bouillons faits avec toutes sortes de légumes, & avec quelques fruits agréables, ils se rétablissent si heureusement, qu'en quatorze jours de tems, ils sont presque tous en état de reprendre leurs travaux ordinaires. Ce sentiment se trouve encore confirmé par les observations de *Cochi* (*c*), qui avant l'édition du Traité de *Bachstrom*, avoit eu les mêmes idées que lui sur le caractere & la nature du Scorbut, ayant remarqué que cette maladie suivoit toujours la longue abstinence des alimens végétaux, & qu'elle se guérissoit au contraire par le simple usage de ces mêmes alimens, pourvu que les visceres ne fussent pas encore altérés ou détruits par l'acrimonie d'un

(*c*) *Bagni di Pisa*, [voyez la note (*y*), du chapitre 6 de la seconde partie du Traité de M. *Lind*, page 418, tome I.]

Scorbut invétéré. Or comme c'eſt dans le Pays du Nord que l'hiver eſt le plus rude & le plus long, & que la terre, enſevelie pluſieurs mois ſous les neiges, n'y produit aucuns végétaux, il n'eſt pas étonnant que ces Peuples, qui ſont obligés de vivre de viandes ſalées ou fumées, ſoient plus expoſés au Scorbut que les autres Nations.

[*Et ſur-tout ceux qui ſont voiſins de la Mer, &c.*] Le Scorbut de la plus mauvaiſe eſpèce eſt toujours accompagné d'une ſi grande pourriture, comme on le dira dans la ſuite, que les malades ſentent une odeur cadavéreuſe; & ſi le manque d'alimens végétaux eſt une des principales cauſes du Scorbut, comme nous venons de le dire; c'eſt ſans doute parce qu'il diſpoſe nos humeurs à la putréfaction. On conçoit donc que les gens qui ſont obligés de vivre dans un air infecté d'exhalaiſons putrides ſeront plus expoſés à cette maladie que les autres. Les Habitans des côtes maritimes ſont dans ce cas-là, & ſur-tout ceux qui demeurent dans des lieux ſubmergés de temps en temps par les eaux de la

Mer. Ceux qui ont eſſayé de rendre l'eau de la Mer ſaine & potable, n'ont jamais pû lui ôter ce goût déſagréable & putride qu'on lui trouve, parce qu'il n'eſt pas aiſé d'en ſéparer le ſel marin qui y eſt en abondance. Auſſi ſent-on une puanteur inſupportable dans tous les environs, quand, dans le temps du reflux, le rivage encore mouillé des eaux de la Mer eſt expoſé à la chaleur du Soleil, ſur-tout lorſqu'il s'y joint la putréfaction des poiſſons, de coquilles, &c. jettés ſur la rive. Et on n'en ſera pas ſurpris, pour peu qu'on conſidere le nombre prodigieux de poiſſons, leur propagation incroyable, & l'énorme groſſeur de quelques-uns d'entr'eux. Mais la plus grande partie meurt dans la Mer, & les cadavres de ces poiſſons pourriſſent ſous les eaux. Si une Baleine jettée ſur la côte a pu répandre à quelques milles à la ronde une puanteur horrible en pourriſſant, que doit-on penſer du nombre innombrable d'animaux qui pourriſſent dans la Mer? Car il y a peu de poiſſons dont nous faſſions uſage; & les Pêcheurs qui vont à la pêche de la Baleine, n'en prennent que la

graiſſe & les cartilages flexibles des ouies, & ils laiſſent ces vaſtes corps pourrir dans la Mer. Ajoûtez à cela les plantes marines molles qui ſont en ſi grand nombre, & qui pourriſſent pareillement dans les eaux, tant de cadavres d'hommes, & d'autres animaux ſubmergés, & vous concevrez aiſément pourquoi ce grand amas d'eaux a une ſaveur & une odeur ſi déſagréables. Il eſt vrai qu'on s'apperçoit moins de cette puanteur dans les endroits où la Mer eſt profonde, parce qu'une grande colomne d'eau couvre toutes ces matieres putrides qui ſont au fond, & que le peu qui s'en exhale eſt bientôt diſſipé par les vents. Mais ſur les côtes où la Mer n'eſt pas profonde, & où il y a des endroits tantôt couverts d'eau, tantôt à ſec, à cauſe du flux & reflux, on y ſent beaucop plus cette odeur déſagréable : auſſi obſerve-t-on tous les jours que ceux qui habitent ces côtes ſont maladifs & ſujets au Scorbut.

C'eſt pour la même raiſon que cette maladie eſt encore fréquente parmi ceux qui demeurent auprès des étangs & des lieux marécageux, qui répan-

dent une très-mauvaise odeur, surtout dans les chaleurs de l'été, & principalement quand ces exhalaisons nuisibles ne sont pas dissipées par des vents forts & fréquens. C'est pour cela que ceux qui habitent des lieux humides & enfoncés, où les vents ne soufflent point, y sont encore plus exposés. Il y a beaucoup d'endroits comme cela en Hollande. Je parle des fouilles d'où l'on a tiré la tourbe ; on les laisse se remplir d'eau, qu'on fait ensuite écouler par le moyen des vannes, & on fait de ces étangs d'excellens pâturages. Mais ceux qui habitent ces endroits-là sont presque tous attaqués du Scorbut, & ne témoignent que trop cette maladie par leurs dents cariées & leurs gencives sanguinolentes, & la plûpart ont déja perdu leurs dents à la fleur de leur âge (*d*) : cependant ils supportent plus long-temps la maladie à cause de leurs exercices & de leurs travaux continuels, par les raisons suivantes.

(*d*) Voici ce qui a été dit sur les dangers d'un air épais, marécageux & humide, au §. 1108 de ces Aphorismes.

[*Il exerce particulierement ſa violence contre ceux qui ne ſont point d'exercice.*] Nous avons prouvé dans une autre occiſion que la diminution du mouvement animal diſpoſe nos humeurs à devenir épaiſſes & viſqueuſes; & nous prouverons bientôt (§. 1153.) que dans le Scorbut la groſſiéreté du ſang ſe trouve jointe à l'acrimonie. Une vie oiſive & ſédentaire doit donc diſpoſer à cette maladie. Auſſi obſerve-t-on que dans les endroits où le Scorbut eſt fréquent, les Tiſſerands, les Tailleurs & autres gens de métiers ſédentaires en ſont plus ſouvent atteints que les autres. J'ai vû quantité de gens qui, par une vie laborieuſe & frugale, avoient amaſſé aſſez d'argent pour pouvoir ſe retirer à un certain âge, & paſſer le reſte de leurs jours dans le ſein d'un agréable repos, contents du peu qu'ils avoient amaſſé; je leur ai toujours conſeillé de faire de l'exercice, ſoit en ſe promenant tous les jours, ſoit en s'amuſant à l'agriculture, ou de quelqu'autre maniere que ce fût: & j'ai remarqué que ceux qui ont négligé cet avis, n'ont pas

manqué d'être bientôt attaqués de cette maladie. Dans les voyages de long cours, tant que le mauvais temps ne permet pas aux Matelots de se reposer, ils se portent communément assez bien ; mais aussi-tôt que le calme dure un peu de temps, on commence à voir des traces du Scorbut, & ce mal fait des progrès très-rapides par rapport à la façon de vivre & aux autres causes que nous détaillerons bientôt. C'est pour cela que des Capitaines bien entendus font travailler les Matelots malgré eux, lorsque le calme dure trop long-temps, quand même ils devroient leur faire faire manœuvres inutiles.

[*Qui passent l'hiver dans des souterrains*, *&c.*] En Hollande beaucoup de gens passent presque toute leur vie dans des maisons qui, enfoncées au dessous du sol, n'ont que les fenêtres hors de terre, (c'est ce qu'ils appellent *Kelderkeukens*) : comme ils éprouvent une humidité perpétuelle dans ces souterrains, ils tâchent de s'en garantir en pavant leurs planchers, & incrustant de pierres plates les murs de leurs

chambres, parce qu'ils ſçavent bien que l'humidité corrompt & détruit en peu de temps tous les ouvrages de charpente. De plus ils ont l'imprudence de coucher dans ces ſortes d'endroits, quoiqu'ils voient tous les jours leur lits, leurs couvertures & leurs paillaſſes tout humides. Il eſt vrai qu'ils y ont du feu, mais ſeulement ſous la cheminée, encore n'en font-ils pas beaucoup, & la nuit pendant qu'ils dorment dans des lieux ſi froids & ſi humides, le feu eſt éteint. Pluſieurs même, par économie, couvrent leur feu dès que leur cuiſine eſt faite, & ſouvent la frugalité de leur repas ne les met point dans le cas d'en rallumer. Bien plus, les femmes, par un excès de propreté mal entendue, aiment mieux ſouffrir le froid toute une ſoirée que de déranger leur foyer qu'elles ont pris beaucoup de peine à nettoyer. Il n'y a qu'à examiner les dents de tous ces gens-là, leurs gencives douloureuſes & à demi pourries, les douleurs inſupportables qu'ils reſſentent par tout le corps, pour ſe convaincre combien cette maniere de vivre eſt capable d'occaſionner le Scorbut. *Olaüs*

Magnus (*e*) l'avoit déja remarqué. *Le Scorbut*, dit-il, *paroît venir de l'uſage des viandes ſalées & indigeſtes, & être entretenu par les exhalaiſons fraîches des murs ; & il n'aura jamais tant de violence dans les maiſons où les murs des appartemens ſont boiſés.*

[*Contre les gens de mer, qui vivent ſoit ſur mer, ſoit ſur terre, de viandes ſalées, &c.*] Comme on ne peut pas garder de viandes fraîches dans de longues navigations, les Matelots ſont obligés de vivre de ces viandes ſalées & fumées. On nourrit quelquefois dans les Vaiſſeaux des moutons, de la volaille, & des porcs, pour avoir de temps en temps de la viande fraîche, & de quoi faire des bouillons, mais cela ne ſuffit pas pour tout l'équipage. Cette bonne nourriture eſt réſervée pour les Officiers du vaiſſeau & pour les malades. Il n'eſt donc pas étonnant que la maniere de vivre des gens de mer rende leurs humeurs groſſieres, viſqueuſes, terreſtres, & qu'il s'y joi-

(*e*) *Hiſt. de Gentib. Septentrion. lib. cap.* 51, pag. 570.

gne

gne une acrimonie muriatique (*f*). Tant qu'ils font de l'exercice, ils se portent assez bien & ne se ressentent pas de cette mauvaise disposition, comme nous l'avons déja dit, parce que le mouvement du corps empêche les molécules grossieres du sang de se rapprocher, & les autres de s'épaissir de plus en plus, sur-tout s'ils ont soin de les délayer par une boisson copieuse, & de laver cette salure qui surabonde dans le sang. Mais lorsqu'ils commencent à éprouver les chaleurs de l'équateur, l'eau destinée à leur boisson venant à se corrompre & à s'empuantir, ces pauvres malheureux s'en dégoûtent & n'en boivent que très-peu, ou même point du tout. Il est vrai que cette eau corrompue après quelque temps commence à déposer un sédiment & redevient claire & potable pour ne plus se gâter. Cependant durant plusieurs jours, quelquefois même plusieurs semaines que l'eau ainsi putrefiée inspire de l'horreur pour le boire, les humeurs ont tout le temps d'acquérir une mauvaise dispo-

(*f*) Voyez les Comment. des Aphoris. de *Boerhaave*, §. 1093.

ſition, faute d'une boiſſon abondante qui puiſſe délayer ce qu'il y a de groſſier, & fournir à l'urine & à la ſueur un véhicule ſuffiſant pour laver & chaſſer du ſang, par ces voies naturelles, les âcretés que le mauvais régime y a fait naître. Mais ceux en qui la grande ſoif fait ſurmonter le dégoût, avalent avec la boiſſon ces miaſmes putrides qui leur font tout autant de mal. La même choſe arrive quelquefois, quand l'équipage manque d'eau dans les circonſtances où la navigation dure plus long-temps qu'à l'ordinaire à cauſe du mauvais temps.

Une autre preuve inconteſtable que l'uſage des viandes ſalées peut donner le Scorbut, c'eſt que parmi ces malheureux, qui, après avoir fait naufrage paſſerent l'hiver dans les Pays les plus voiſins du pole Septentrional, ou parmi ceux que l'on paya pour y aller enſuite, ceux qui n'uſerent point d'autres alimens moururent preſque tous du Scorbut; au contraire pluſieurs de ceux qui ſe nourrirent de viandes fraîches de cerfs, de renards, d'ours, & d'autres animaux qu'ils avoient tués

à la chasse, en réchapperent (*g*).

[*Ceux qui aiment à se nourrir d'oiseaux de riviere, &c.*] Les oiseaux de riviere vivent de poissons, du moins pour la plupart. Or comme les poissons se putréfient promptement, il s'ensuit que les oiseaux qui s'en nourrissent ne peuvent que fournir une nourriture qui tend à la putréfaction, puisqu'on sçait que tous les animaux qui vivent d'autres animaux n'ont que des sucs faciles à s'alkaliser (*h*). D'ailleurs, les poissonsabondent en huile grasse, & c'est pour cela que les oiseaux *piscivores* sentent tous le rance plus ou moins; or cette acrimonie rance est de bien plus mauvaise qualité qu'une simple putréfaction, & bien plus difficile à laver & à chasser de nos humeurs, quand une fois elle y est mêlée. C'est pour la même raison que les poissons salés conservent si long-temps leur salure; de même que les viandes grasses, lorsqu'elles ont été une fois pénétrées de sel, puisqu'on

(*g*) *Hedendaasche historie. &c. Door Salmon. 7, Deels sesde stukie, pag. 169 & seq.*
(*h*) Voyez Aphoris. de *Boerhaave*, §. 79.

ne ſauroit venir à bout de les deſſaler même par une longue macération & en les faiſant cuire dans beaucoup d'eau. Comme les Hollandois font leurs délices de ces ſortes de mets, ſur-tout en hiver, au point de les préférer aux viandes fraîches, il n'eſt pas étonnant que le Scorbut ſoit ſi fréquent parmi eux. Les Peuples du Nord, inſtruits par leur propre expérience que c'étoit-là une des cauſes du Scorbut, faiſoient tout leur poſſible pendant les longs ſiéges qu'ils avoient à ſoutenir, pour enlever les beſtiaux des aſſiégeans, & ils avoient trouvé le ſecret de leur faire des pâturages ſur les toîts mêmes. « Car, dit l'Hiſtorien, ils couvrent » leurs maiſons de bois de ſapin & d'é» corce de bouleau avec une adreſſe » admirable, & ils mettent par-deſſus » des mottes de gazon, où ils ont eu » ſoin de ſemer ou de l'orge ou de l'a» voine. Ces ſemences ne tardent pas à » lever, & leurs racines entrelaçant » leurs chevelus, joignent plus ſolide» ment ces mottes l'une contre l'autre, » moyennant quoi leurs toîts reſſem» blent préciſément à de petits prés

» verdoyans, & en font l'office (*i*) ». En se procurant par ce moyen des viandes toujours fraîches, ils évitoient le Scorbut qu'ils craignoient plus que toutes les autres maladies, & dont ils connoissoient les funestes effets, & les ravages qu'il a coutume de faire dans les Villes assiégées.

Mais comme les végétaux farineux, cruds & non fermentés favorisent la production de la viscosité dans nos humeurs, comme nous l'avons dit ailleurs (*k*), & comme nous le dirons encore dans la suite (§. 1153), & que cette viscosité se remarque dans le Scorbut du moins commençant; on sent bien pourquoi de pareils alimens, pris en abondance, sont capables de disposer au Scorbut, sur-tout si ceux qui en usent ne font pas en même temps beaucoup d'exercice; car ces sortes d'alimens, ni bien d'autres encore qui sont si nuisibles aux personnes sédentaires, n'incommoderoient point du tout un gros Paysan laborieux & robuste. Les pois, les féves & les au-

(*i*) Olaüs, *Histor. Gent. Septentrion. lib. 9. cap. 38. pag. 316.*

(*k*) Aph. *de Boerhaave*, § 69

tres légumes ſemblables doivent être comptés parmi les farineux dont nous parlons, puiſqu'on en peut tirer une farine qui, étant paîtrie, eſt autant viſqueuſe que les autres farines tirées des différentes ſortes de bleds.

Pour ce qui eſt du fromage, quoiqu'il ſoit fait avec le lait, qui eſt-ce qu'il y a de plus doux, il ne laiſſe pas d'acquérir une grande acrimonie en vieilliſſant, au point de piquer la langue. On ſçait que le fromage ſe fait en mettant quelque acide, ou de la preſſure dans du lait nouvellement trait. Alors la partie groſſiere ſe ſépare de la partie ſéreuſe, & on la preſſe dans un linge ſerré pour en faire ſortir toute la ſéroſité; ce qui reſte dans le linge eſt compoſé de la partie butyreuſe & de la partie caſéeuſe proprement dite: ainſi quand le fromage eſt gardé long-temps, il acquiert beaucoup d'âcreté à cauſe de la partie graſſe & butyreuſe qui y eſt mêlée. Mais cette âcreté n'eſt point acide, elle eſt plutôt d'une nature alkaline; au lieu que, quand on a d'abord écrêmé le lait, & qu'on l'a fait cailler enſuite, alors le fromage qu'on en tire devient moins

âcre en vieilliſſant : mais il durcit comme de la corne, & étant approché du feu, il s'étend, ſe grille, ſe brûle comme de la véritable corne, & donne la même odeur (*l*). Ainſi le fromage ayant acquis de l'acrimonie en vieilliſſant tourne à la putréfaction, quoiqu'il ſoit fait avec du lait, qui eſt une ſubſtance diſpoſée à s'aigrir. Et comme ordinairement on ſale beaucoup les fromages qu'on veut garder longtemps, on doit comprendre aiſément pourquoi leur uſage eſt pernicieux à ceux qui ont déja de la diſpoſition au Scorbut pour d'autres cauſes. Bien plus les obſervations journalieres prouvent que tous les ſymptômes augmentent dans les Scorbutiques dès qu'ils veulent manger de ces fromages gras & ſalés ſeulement pendant quelques jours.

[*Enfin ceux qui ſont ſujets à la mélancholie, &c.*] Parce que nous avons dit ailleurs (*m*) ſur les cauſes de la mélancholie, il eſt conſtant que pluſieurs d'entre elles peuvent favoriſer le Scor-

(*l*) *Boerhaave, Chem.* tome 2. page 301.
(*m*) *Boerhaave*, Aph. §. 1193.

but, parce qu'elles rendent nos humeurs visqueuses & ténaces, en dissipant ce qu'il y a de plus ténu, & en condensant le reste. C'est pourquoi les Auteurs qui ont écrit sur le Scorbut ont établi une grande affinité entre cette maladie & la cacochymie atrabilaire. Et même *Eugalenus* prononce hardiment : *Toutes les fois que j'ai vu des mélancholiques se nourrir d'alimens grossiers, j'ai toujours constamment osé prédire qu'ils seroient attaqués du Scorbut.* Et il ajoûte ensuite : « On pense » que l'abondance de l'humeur mélan» cholique est la cause interne de ce » mal. » L'Auteur (*n*) qui a donné la relation du voyage du Lord Anson autour du monde a remarqué que les Soldats de l'équipage devenoient foibles & poltrons dès qu'ils étoient attaqués du Scorbut, & qu'ils étoient saisis de frayeur pour le moindre sujet ; bien plus, il a observé que s'il survenoit quelque accident qui leur fît perdre l'espérance de revoir leur Patrie, aussitôt la violence du mal augmentoit, au point que ceux qui étoient au dernier

(*n*) *Anson's voyage round the World*, &c. page 143.

période mouroient ſur le champ, & que les autres qui pouvoient encore agir tout doucement étoient obligés tout auſſi-tôt de s'aliter.

Mais comme on a démontré ailleurs (*o*) que l'affection hypochondriaque & hyſtérique doivent être comptées parmi les cauſes évidentes de la mélancholie, on voit encore clairement pourquoi les malades attaqués de ces maux ſont ſujets au Scorbut, s'il ſe joint à cette diſpoſition encore d'autres cauſes de cette maladie, & ſur-tout s'ils ſont dans des Pays où le Scorbut eſt endémique.

Enfin il eſt conſtant par tout ce que nous avons dit en parlant des cauſes générales des maladies chroniques (*p*), que, dans les maladies lentes, on obſerve une plus grande viſcoſité des humeurs & différente acrimonie, à cauſe que le ſang dégénere de ſon état naturel. Voilà pourquoi ces malades ont beaucoup de diſpoſition à devenir ſcorbutiques.

[*Et ſur-tout quand ils ont trop uſé*

(*o*) *Boerhaave*, Aphor §. 1108.
(*p*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1051.

de quinquina.] Quand nous avons parlé des effets qui suivent ordinairement la fievre intermittente (*q*), nous avons remarqué qu'après ces sortes de fiévres, sur-tout si elles ont été fortes & de longue durée, les humeurs deviennent grossiéres & âcres, & les solides en même temps affoiblis; qu'ainsi les vaisseaux étant lâches, & les liquides âcres & grossiers, il n'étoit pas étonnant de voir les fiévres intermittentes se terminer par le Scorbut & d'autres maladies chroniques. Quand donc on emploie le quinquina pour la guérison de ces fiévres opiniâtres, on a tort de lui attribuer les changemens que la fiévre elle-même a causés dans les fluides & dans les solides. Cependant on observe aussi qu'après des étés fort chauds, il régne pendant l'automne des fiévres intermittentes difficiles à guérir, accompagnées d'anxiétés dans la région de l'estomac, avec une légere teinte de jaune dans les yeux, & des urines à peu-près telles qu'on les observe dans la jaunisse. Tous ces symptômes indiquent assez qu'il

(*q*) *Boerhaave*, Aphor §. 753.

s'eſt formé des obſtructions dans les viſceres du bas-ventre. Quand on donne les apéritifs aux jours d'intermiſſion, ſouvent ces remedes mis en mouvement par la fiévre de l'accès ſuivant débarraſſent heureuſement les viſceres de la ſaburre qui les obſtruoit; & par ce moyen on emporte les fiévres d'une façon ſûre; ou; ſi elles continuent encore après avoir ôté les obſtructions, on acheve de les guérir entiérement par l'uſage du quinquina. Mais quand on le donne avant que d'avoir fondu & emporté la matiere qui cauſe les obſtructions, les malades tombent en langueur; &, ſi on s'obſtine à le donner encore aux premiers ſignes de récidive, l'obſtruction ſe fixera opiniâtrément dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux méſentériques, & pourra donner lieu dans la ſuite à la mélancholie, & à l'affection hypochondriaque (*r*), & conſéquemment au Scorbut, comme nous venons de le dire tout à l'heure. Sydenham (*s*), qui étoit fâché, comme nous avons dit, de voir ſi ſouvent accu-

(*r*) Voyez *Boerhaave*, Aphor. § 1108.
(*s*) *Sect. 6. cap. 5*, page 351.

ſer le Scorbut dans les maladies chroniques, & qui ſe ſervoit aſſez librement du quinquina dans le traitement des fiévres intermittentes & d'autres maladies, avoue cependant de bonne foi que ces maladies ſont ſouvent ſuivies de douleurs vagues & accompagnées de ſymptômes irréguliers. Il ſoupçonna d'abord qu'on pouvoit rapporter ces maux à la claſſe des affections hyſtériques; mais par des expériences répétées, il apprit que ces douleurs ne cédoient point aux remedes antihyſtériques, au lieu que les antiſcorbutiques les guériſſoient radicalement; c'eſt pour cela qu'il a donné à ces douleurs le nom de rhumatiſme ſcorbutique, en avertiſſant que ceux qui ont fait un long uſage du quinquina y ſont ſujets. *Et c'eſt, pour le dire en paſſant*, ajoûte-t-il, *le ſeul inconvénient que j'aie jamais vu ſuivre de ce remede.* Nous avons cependant remarqué dans l'hiſtoire des fiévres intermittentes que l'uſage imprudent du quinquina eſt ſuivi d'autres maux. Il ſuffit d'avoir obſervé que, de l'aveu de Sydenham, le trop grand uſage de cette écorce a été quelquefois ſuivi de quel-

ques ſymptômes du Scorbut, leſquels ne cédoient qu'aux remedes propres à cette maladie.

§. 1151. Voici donc à préſent l'ordre des ſymptômes du Scorbut dans ſon commencement, dans ſon augmentation, dans ſon état & ſur ſa fin.

1°. Une pareſſe extraordinaire; un engourdiſſement; une envie inſurmontable de reſter aſſis ou couché; une laſſitude ſpontanée par tout le corps; une peſanteur dans tous les muſcles, comme on en reſſent après de grandes fatigues, ſur-tout dans les jambes & dans les lombes; une difficulté extrême de marcher, principalement quand il faut monter ou deſcendre; le matin, en s'éveillant, un ſentiment douloureux, comme ſi on avoit tous les membres & tous les muſcles fatigués & rompus.

POUR donner un bon diagnoſtic d'une maladie, il faut faire l'énumération des ſymptômes qu'on obſerve, quand cette maladie eſt préſente. Voilà pourquoi on donne ici une deſcription exacte de tous les ſymptômes du Scorbut. Mais dans pluſieurs maladies, & nommément dans les maladies aiguës, parmi le grand nombre des ſymptômes qu'on obſerve, il y en a quelques-uns dont la préſence détermine ſûrement la maladie & la diſtingue de toute autre, quoiqu'on en obſerve pluſieurs qui lui ſont communs avec d'autres maladies. Ainſi, par exemple, une fiévre avec un pouls dur, une douleur de côté aiguë, qui empêche l'inſpiration, avec une toux preſque continuelle ſont des ſymptômes qui s'obſervent dans la pleureſie, & qui en donnent le vrai diagnoſtic. Quand on voit un délire furieux & continuel joint à une fiévre aiguë, on prononce qu'il y a phrénéſie. Cependant ces deux maladies-là ont bien des ſymptômes communs, ſçavoir la ſoif, l'anxiété, quelquefois des nauſées, une chaleur brûlante, une veille opiniâtre, &c. Mais dans les maladies chro-

niques qui sont causées insensiblement par le vice des liquides (*a*), & qui détruisent petit à petit les fonctions du corps, il est souvent plus difficile de démêler les signes pathognomoniques qui peuvent donner un diagnostic sûr, sur-tout dans le commencement de la maladie où la santé n'est pas entiérement lésée, mais ne fait encore que commencer à chanceler.

Les causes qui ont précédé ne laissent pas que de donner bien du jour sur le diagnostic du Scorbut, dont les symptômes sont si variables que les Praticiens qui ont le mieux observé cette maladie assurent que rarement, ou jamais, ils n'ont remarqué les mêmes acidens dans deux malades attaqués de ce mal; ou, si quelquefois ils sont les mêmes, ils ne laissent pas cependant que de se présenter dans un ordre différent dans les différens malades.

Les Auteurs conviennent cependant en ce qu'ils reconnoissent tous que le Scorbut commençant est accompagné d'un engourdissement extraordinaire,

(*a*) Voyez *Boerhaave*, Aphor. §. 1050.

& d'une lassitude par tout le corps qu'on appelle spontanée, pour la distinguer d'un certain mal-aise qu'on ressent après de grandes fatigues (*b*).

Mais cette lassitude spontanée, & cette pesanteur de tout le corps s'observent aussi dans le commencement de quelques autres maladies, comme Hippocrate en avertit (*c*), en prononçant en général que les lassitudes spontanées présagent des maladies. Outre cela ceux qui relevent de fortes maladies, & dont les forces sont épuisées, ne sçauroient faire le moindre mouvement qu'ils n'éprouvent une lassitude semblable ; sur-tout quand la maladie n'est pas encore entiérement guérie, & qu'il en reste toujours quelque levain dans le corps. Sydenham qui avoit bien observé ces lassitudes, ne pouvoit souffrir qu'on accusât partout le Scorbut, & il a prétendu que ces symptômes étoient ou *des signes de maladies prêtes à se déclarer*, ou *des restes de maladies mal guéries qui avoient al-*

(*b*) *Eugalenus* en plusieurs endroits. *Van der Mye*, *de morbis Bredanis*, pages 5, 6, 7. Bachstrom, *de Scorbuto*, page 19.

(*c*) Voyez *Boerhaave*, Aphor. §. 433, 734.

téré

téré le ſang & toutes les autres humeurs (*d*). Outre cela, dans un temps humide & chaud, nous nous ſentons plus lourds, plus peſans & moins diſpoſés à nos mouvemens accoutumés, à cauſe que la tranſpiration inſenſible eſt alors beaucoup diminuée, comme cela eſt conſtant par les obſervations de *Sanctorius*. De plus, on obſerve encore la même laſſitude & la même peſanteur dans les perſonnes fort pléthoriques. Il eſt donc évident que ce ſymptôme du Scorbut ſe trouve encore dans beaucoup d'autres maladies.

Cependant un Médecin attentif à tout, pourra diſtinguer le Scorbut commençant d'avec toute autre maladie, en s'aſſurant que les cauſes propres à produire le Scorbut ont précédé. Quand cette laſſitude ſpontanée eſt le ſigne avant-coureur d'une maladie aiguë, cette maladie ne tarde guere à paroître. Si elle a pour cauſe la rétention de l'humeur de la tranſpiration, elle ſe diſſipera bientôt avec un peu de repos & de diéte, & une ſueur douce, ou ſi on la néglige, elle

(*d*) *Sect.* 6. cap. 5, page 349.

occaſionnera bientôt une maladie très-ſérieuſe. Mais dans le Scorbut la laſſitude vient petit à petit, & augmente inſenſiblement pendant pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines ſans être ſuivie d'aucune autre maladie, & elle a cela de particulier qu'on la ſent plus le matin en s'éveillant que le reſte de la journée, au lieu que celle qui vient d'autres cauſes diminue ordinairement après le ſommeil.

Mais d'où vient ce ſentiment de peſanteur & de laſſitude dans le Scorbut commençant? On ſçait que nous ne nous ſentons légers & alertes que quand nos humeurs circulent librement dans nos vaiſſeaux, & qu'au contraire, auſſi-tôt que la liberté de cette circulation eſt empêchée, ou dans tout le corps, ou dans une de ſes parties, nous éprouvons une peſanteur & un mal-aiſe. Un homme qui ſe porte bien ne ſent point le poids de ſon bras; qu'il lui vienne un phlegmon à cette partie, il ne peut plus le ſoutenir, & il eſt obligé de le mettre en écharpe, ou de l'appuyer ſur tout ce qu'il rencontre en ſon chemin. Comme donc les humeurs pèchent dans le Scorbut

par la viscosité qui en rend la circulation difficile, (comme nous le verrons plus bas, §. 1153), & que les causes que nous avons assignées dans le paragraphe précédent sont très-propres à favoriser la production de cette viscosité, il paroît qu'on peut avec raison attribuer les symptômes observés dans le premier période du Scorbut à la difficulté avec laquelle les humeurs coulent dans les vaisseaux, & à la disette de ce fluide subtil qui sert au mouvement musculaire. Car on sçait que ce fluide ne sçauroit se séparer, avec la qualité & la quantité convenables, d'un sang trop épais, & qui dégénere de l'état de santé. Il est vrai que dans le commencement de la maladie, comme il ne s'est pas encore joint une grande acrimonie à cette viscosité, les Scorbutiques ne se plaignent pas si fort de douleurs insupportables, mais seulement d'un sentiment de pesanteur & de lassitude par tout le corps. Et c'est-là le premier période du Scorbut, auquel si on ne remédie pas d'abord, on verra paroître de nouveaux symptômes dont nous allons faire l'énumération successivement.

2°. La reſpiration devient courte, difficile, & manque preſque tout-à-fait aux moindres mouvemens ; les jambes enflent & déſenflent, & on y éprouve un ſentiment de peſanteur qui les rend immobiles ; on apperçoit des taches rouges, brunes, jaunes, violettes ; le teint devient plombé ; la bouche commence à ſentir mauvais ; les gencives ſont gonflées, douloureuſes : on y ſent de la chaleur & de la demangeaiſon, & elles ſaignent pour peu qu'on les preſſe ; les dents ſont à découvert par l'écartement des gencives, & elles branlent dans leurs alvéoles ; différentes douleurs vagues cauſent des tourmens inexprimables dans toutes les parties du corps, tant intérieures qu'extérieures, dans la plévre, dans l'eſtomac, dans l'inteſtin, dans le foie, dans la

rate, &c. enfin différentes hémorrhagies, mais peu considérables dans ce période.

Il faut supposer ici, pour avoir ces symptômes dans l'ordre où *Boerhaave* les décrit, que le Scorbut ne se glisse que petit à petit, & que ses progrès sont assez insensibles, comme cela arrive communément. Mais dans les siéges & dans les longues navigations, où l'on manque de vivres & d'alimens sains, & où l'on est toujours dans la crainte & dans la tristesse, cette maladie fait des progrès bien plus rapides, & tous les symptômes sont bientôt parvenus au plus haut point de malignité. On a déja remarqué au chiffre précédent que les Scorbutiques ont beaucoup de peine à marcher, sur-tout quand il faut monter ou descendre, & qu'ils se fatiguent, & ont beaucoup à souffrir, principalement quand ils sont obligés de monter quelque pente un peu roide. Car il faut sçavoir qu'en montant, presque tous les muscles doivent agir pour élever tout le poids du corps; en descendant, quoiqu'il ne soit pas besoin d'une si

forte action de la part des muscles, ils ne laissent pas que d'agir avec assez de force ; ayant à soutenir le corps, & à l'empêcher de descendre avec un mouvement trop précipité. Or quand les muscles agissent (*e*), le mouvement du sang veineux vers le ventricule droit du cœur s'accélere, le cœur conséquemment seroit accablé de cette quantité de sang, s'il ne se vuidoit très-promptement, & très-librement par l'artere pulmonaire. Voilà pourquoi dans les gens mêmes qui se portent bien, lorsqu'ils montent un escalier avec rapidité, le cœur commence à palpiter, la respiration devient plus fréquente & plus difficile ; le sang des veines revient alors avec tant de vîtesse & en si grande quantité de toutes les parties du corps au ventricule droit du cœur, qu'il lui seroit impossible de circuler dans les poumons dans un même temps, comme il est obligé de le faire, si par une respiration plus prompte & plus pressée ce viscere ne se dilatoit plus fréquemment ; aussi est-on obligé de se reposer dans ces cas-là ; autrement on cour-

(*e*) Voyez *Boerhaave*, Aphor. §. 28. n°. 2.

roit risque d'être suffoqué. C'est aussi pour la même raison qu'on voit souvent les meilleurs chevaux tomber morts sur le champ après une course forcée. Or si cela arrive dans un homme sain, dont les humeurs circulent librement & avec facilité, dont tous les vaisseaux sont perméables, il est aisé de comprendre que la plus légere accélération du sang des veines, occasionnée par le mouvement musculaire, produira le même effet dans ceux dont le sang épais & visqueux a bien plus de peine à traverser les dernieres soudivisions de l'artere pulmonaire : mais nous prouverons bientót (§. 1153) que cette viscosité se trouve réellement dans le sang des Scorbutiques. On voit donc manifestement la raison de la difficulté de marcher qu'on éprouve au commencement du Scorbut, soit qu'on veuille monter ou descendre, & pourquoi, dans l'augmentation de la maladie, la respiration manque tout-à fait, même aux moindres mouvemens. Eugalénus (*f*), qui a bien décrit cette maladie (*), a re-

(*f*) Page 13.
(*) Voyez la critique de cet Auteur dans le Traité de M. *Lind*, part. 1. chap. 1.

marqué ce ſymptôme avec beaucoup d'exactitude. « Si cette maladie ne ſe » déclare pas manifeſtement, dit-il, » on s'en aſſurera par un ſymptôme in- » faillible ; c'eſt lorſque, ſans qu'il y » ait obſtruction dans les viſceres, la » reſpiration devient difficile au plus » léger mouvement, & que les joues » & les levres paroiſſent livides contre » l'ordinaire, & ſans que cela ſoit oc- » caſionné par le froid ». Nous avons expliqué ailleurs, en parlant de la péripneumonie mortelle (*g*), pourquoi, le poumon étant embarraſſé, la face paroît livide. Au reſte, Eugalénus obſerve très-judicieuſement (*h*) qu'il ne faut pas confondre cette difficulté de reſpirer des Scorbutiques avec un pareil mal qui vient d'autres cauſes ; & il la diſtingue en ce qu'il n'y a ici ni *toux*, ni *ſifflement*, ni *douleur poignante*, ni *orthopnée*, ni *enfin aucun des autres ſymptômes qui affectent ordinairement la poitrine.*

[*Les jambes enflent & déſenflent, &c.*] Comme le ſang veineux remonte plus difficilement des extrêmités inférieures

(*g*) *Boerhaave*, Aphor. §. 848.
(*h*) Page 13.

vers

vers le cœur, la nature a donné aux veines de ces parties plusieurs valvules, & a disposé ces veines sur les muscles ou entre leurs interstices, de telle sorte que les muscles, venant à se gonfler dans leur action, compriment les veines, & accelerent ainsi le mouvement du sang veineux vers le cœur. C'est pour cette raison que les personnes qui restent long-temps assises, ont souvent les pieds enflés, parce que les petites veines ne sçauroient se vuider dans les grosses qui sont trop distendues. Comme donc dans le Scorbut la paresse extraordinaire & la perte d'haleine qu'on éprouve au moindre mouvement, empêchent les malades de faire aucun mouvement musculaire, on ne doit pas être surpris qu'ils aient souvent les jambes enflées. Mais la chaleur du lit & la situation horizontale du corps facilitant le retour du sang des extrémités inférieures, cette enflure se dissipe quelquefois, pour revenir ensuite, pour les raisons que nous en venons de donner.

Quant à la pesanteur que les Scorbutiques sentent dans les jambes, qu'ils ne peuvent non plus remuer qu'une

masse de plomb, cela vient principalement de ce que les humeurs passant difficilement dans les extrémités inférieures, y causent une tumeur gravative. Ajoûtez à cela que leur sang, étant visqueux, & pour ainsi dire *vappide* & sans force, ne fournit plus ni en assez grande quantité, ni d'une assez bonne qualité, la matiere de ce fluide subtil qui se prépare dans le cerveau, pour être porté ensuite aux muscles par les nerfs, & pour produire leurs mouvemens.

[*On apperçoit des taches rouges, brunes, &c.*] Tous les Auteurs qui ont écrit sur le Scorbut, & qui en ont décrit les symptômes, assurent qu'ils ont observé ces taches. Au siége de Breda (*f*) ceux qui en furent attaqués eurent des taches livides par tout le corps, & même plusieurs avoient toute la peau de couleur pourpre. *Eugalenus* (*g*) avertit que ces taches livides ont fait prendre le change à des Empyriques & à des Chirurgiens, qui, les regardant comme des symptômes de

(*f*) *Van der. Mye, de morb. Bred.* pag. 5, 7.
(*g*) Page 47.

la peste, donnoient à leurs malades de la thériaque, & d'autres remedes chauds, & qui n'ont pas laissé que d'avancer les jours de beaucoup de malheureux. Et on n'en sera pas étonné, si l'on considere que M. *Poupart* (*h*), après avoir observé avec soin tous les symptômes d'un Scorbut épidémique de très-mauvaise espèce qui régnoit à Paris dans l'Hôpital Saint-Louis, a conclu que cette maladie avoit quelque ressemblance avec la peste des Athéniens, décrite par *Lucréce* ; ce qu'il prouve assez bien en comparant les symptômes qu'il a observés avec la description de la peste qu'on lit dans ce Poëte [¶]. Au reste, les observations de M. *Poupart* ne laissent pas que de verser un grand jour sur cette maladie, parce qu'il a recherché par la dissection des cadavres la cause des symptômes qu'il avoit observés. Quelques-uns de ces malades avoient eu la peau des bras, des jambes & des cuisses marquée de taches d'un noir rouge &

(*h*) Acad. des Sciences, *1699*, pag. *237*, & suiv.

(¶) [M. *Lind* dit que cette opinion ne mérite pas une réfutation sérieuse, tom. 2, part. 2.]

comme brûlé, & en les ouvrant après leur mort, il trouva un ſang noirâtre coagulé ſous la peau. Il obſerva pareillement que les taches bleues, rouges, jaunes, noires, venoient auſſi d'un ſang extravaſé ſous la peau, ſelon que ce ſang avoit changé de couleur après s'être extravaſé; de ſorte qu'il paroiſſoit noir tant qu'il reſtoit coagulé, & que dès l'inſtant qu'il commençoit à ſe diſſoudre juſqu'à ce qu'il diſparût entiérement, il paſſoit par les différentes nuances de couleurs, préciſément comme cela ſe paſſe dans les contuſions, dont nous avons donné ailleurs l'explication (*). Car il y a une grande analogie entre les taches du Scorbut & celles qui ſuivent une contuſion : dans l'un & dans l'autre cas les humeurs extravaſées reſtent épanchées ſous les tégumens entiers ; dans l'un & dans l'autre cas les vaiſſeaux ſont

(*) M. *Poupart* ne dit pas tout-à-fait cela : il attribue la couleur rouge des taches au ſang extravaſé, & qui a conſervé encore ſa couleur naturelle ; la couleur noire au ſang caillé, la couleur jaune au mélange de la bile, enfin les autres couleurs au mélange des humeurs de différentes couleurs.

rompus ; & il paroît que dans le Scorbut quelques causes internes produisent les mêmes effets qui viennent d'une cause externe dans la contusion, sçavoir la rupture des vaisseaux & l'épanchement des liqueurs. Car on observe dans le Scorbut, non-seulement que les liqueurs dégénerent & acquierent de l'acrimonie, mais encore que les parties solides deviennent si tendres que la moindre force suffit pour les rompre. Je me souviens qu'il m'est arrivé quelquefois en tâtant le pouls des Scorbutiques, d'appuyer peut-être un peu trop les doigts sur leur poignet, & que le lendemain ils me montroient les impressions de mes doigts, qui faisoient autant de taches bleuâtres sur leur peau. Pareillement, lorsque dans les parties contuses les liquides sont épanchés profondément entre les parties musculeuses, on sent une douleur insupportable ; mais cette douleur diminue dès qu'il paroît sous la peau des taches bleues ou livides, qui sont des marques que les liqueurs extravasées ont changé de place. La même chose arrive dans le Scorbut. M. *Poupart* (*i*)

(*i*) *Ibid.* page 241.

a trouvé dans certains cadavres des muſcles gonflés & durs comme du bois, parce que le ſang étoit demeuré extravaſé & figé entre les chairs muſculaires : on peut juger quelles douleurs énormes les malades doivent ſouffrir dans ces cas-là : douleurs dont ils ſe trouvent ſoulagés auſſi-tôt que le ſang extravaſé change de place, & vient à s'épancher ſous la peau. C'eſt ce que j'ai remarqué ſouvent dans ma pratique. Les douleurs vives dont ſe plaignoient les Scorbutiques, diminuoient toujours dès qu'on voyoit paroître des taches bleues ou livides ſous la peau de la partie douloureuſe. *Brunner* (*k*) dit auſſi que ces grandes douleurs ne ceſſoient point qu'il ne ſurvînt des taches, mais fort larges, dont il tentoit enſuite la réſolution par des diſcuſſifs.

[*Le teint devient plombé.*] Nous avons dit dans le paragraphe précédent qu'il y avoit beaucoup d'affinité entre la cacochymie atrabilaire & le Scorbut, & nous avons parlé ailleurs (*l*) de ce changement de teint. *Euga-*

(*k*) *De Scorbuto*, page 17.

(*l*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1094.

lenus (*m*) dans la recherche qu'il fait des ſignes qui peuvent faire connoître de bonne heure le Scorbut, afin de le guérir plus aiſément avant qu'il ſoit invétéré, remarque que *quelques malades ont un teint livide, ſur-tout ceux qui ont un ſang groſſier & mélancholique;* & il ajoûte que, pour peu qu'ils faſſent de mouvement, leurs levres & leurs joues paroiſſent de couleur plombée.

[*La bouche commence à ſentir mauvais, &c.*] Les ſignes du Scorbut ſe déclarent aſſez tôt aux gencives & aux dents ; & même il paroît que c'eſt à ces parties que s'attaque principalement l'acrimonie ſcorbutique : auſſi dans les Pays où cette maladie eſt endémique, tout le monde a les dents cariées & les gencives rongées. Les Médecins qui pratiquent dans ces endroits-là, regardent toujours avec ſoin comme vont les gencives. Elles doivent être naturellement un peu gonflées & aſſez fermes, & recouvrir toute la partie des dents qui n'eſt point revêtue d'émail : mais quand le Scorbut commence à ſe déclarer, les gencives s'ap-

(*m*) Page 13.

platissent, s'écartent du collet de la dent, &, s'affaissant, laissent une partie du corps de la dent à découvert. Mais en même temps elles s'élevent & croissent dans les interstices des dents; elles deviennent rouges, se gonflent, & causent quelquefois de la démangeaison, ensuite de la douleur. Dès que les Médecins apperçoivent ces symptômes, ils se tiennent assurés de la présence du Scorbut. Or comme les gencives sont naturellement adhérentes à la partie molle des dents & leur servent de périoste, elles ne peuvent point s'en écarter, qu'aussi-tôt les dents ne commencent à se gâter, à se carier & à tomber par morceaux. Mais la membrane qui tapisse les alvéoles étant une continuation des gencives, elle ne peut manquer d'être pareillement affectée, & d'occasionner en conséquence l'ébranlement & même la chûte des dents avant même qu'elles soient entiérement cariées. C'est pour cela que dans les endroits où cette maladie est fréquente, on voit souvent des hommes édentés à la fleur de leur âge. Car quoique la maladie soit bien guérie, si la partie infé-

rieure de la dent qui devroit être couverte de la gencive est déja cariée, jamais la gencive ne reviendra dessus; de même que le périoste ne renaît jamais sur un os qui a été une fois gâté. Voilà pourquoi les dents paroissent déchaussées, & cette excroissance des gencives qui s'élevent dans les interstices des dents ne tient à rien, & obéit facilement à la sonde. Les gencives sont alors rouges; elles causent d'abord quelque démangeaison, ensuite elles font de la douleur, & elles saignent pour peu qu'on y touche. *Poupart* (*n*) a vu des enfans qui, ne pouvant souffrir cette démangeaison, se déchiroient les gencives avec les ongles, & en arrachoient des lambeaux; ce qui n'est pas difficile, quand une fois les gencives ne tenant plus aux dents commencent à se putréfier. En mordant à même dans un morceau de pain ou dans une pomme, il n'y a rien de si vilain à voir que les traces sanguinolentes de leurs gencives qu'ils y laissent. Mais ce sang qui sort à la moindre pression s'arrête entre les dents & les gencives, & même dans les al-

(*n*) Acad. des Sciences, l'an 1699. Mém. page 238.

véoles quand les dents commencent à branler ; & c'eſt ce ſang qui, en ſe putréfiant, cauſe la puanteur de la bouche dont il eſt ici queſtion. C'eſt ce dont je me ſuis convaincu pluſieurs fois en voyant des Scorbutiques qui preſſoient légerement leurs gencives tout le long de leurs mâchoires, & qui en faiſoient ſortir du ſang corrompu. Il arrive quelquefois que ce ſang putréfié, ſe ramaſſant dans les alvéoles des dents, ronge les tendres interſtices oſſeux qui ſéparent les alvéoles l'une de l'autre, & ſe gliſſant ainſi dans toute la longueur de l'os maxillaire, infecte & carie tout, à moins qu'on ne lui donne une iſſue, en arrachant une ou pluſieurs dents. Tel eſt le cas dont parle *Poupart* (o) au ſujet d'un enfant de dix ans, à qui le Chirurgien fut obligé d'arracher toutes les dents pour pouvoir venir à bout de la guériſon des gencives & de la mâchoire. Tous ces ſymptômes ſe ſuccedent inſenſiblement quand le Scorbut eſt doux, mais très rapidement quand la maladie eſt devenue maligne.

[*Différentes douleurs vagues, &c.*]

(o) *Ibid.* page 243.

Tous les Auteurs qui ont écrit ſur le Scorbut, ſont d'accord ſur ces douleurs ; & même *Sydenham*, qui ne croyoit pas aiſément au Scorbut, a remarqué qu'après l'uſage du quinquina, les malades ſouffroient quelquefois des douleurs vagues, irrégulieres, qu'il avoit d'abord rapportées à des affections hyſtériques ; mais comme elles ne cédoient point aux remedes appropriés à cette maladie, il apprit dans la ſuite par ſon expérience, que les antiſcorbutiques ſeuls les guériſſoient aiſément, quand on les donnoit dès le commencement, comme nous l'avons déja dit dans le paragraphe précédent. Cela prouve encore que le Scorbut peut ſe déguiſer ſous différentes maladies, ſelon que l'acrimonie ſcorbutique ſe jette ſur telles ou telles parties. Il eſt vrai que le plus ordinairement, c'eſt aux dents & aux gencives qu'il commence à ſe déclarer ; mais il ne laiſſe pas que d'attaquer pluſieurs autres parties, comme cela eſt conſtant par ce que nous avons déja dit, & comme on le verra encore plus clairement dans la ſuite, quand nous parlerons de ce qu'on a obſervé à l'ou-

verture des cadavres. *Eugalenus* (*p*) démontre par plusieurs faits de pratique, que le Scorbut en a imposé aux Médecins peu expérimentés, en se masquant sous différentes espèces de maladies. Il fait mention d'un Habitant d'Embden, chez qui le Scorbut étoit déguisé sous l'apparence d'une pleurésie. Un Empyrique avoit tenté inutilement de calmer la douleur, en faisant deux saignées à ce malade, qui étoit d'un tempérament froid & pituiteux; *Eugalénus*, remarquant que la toux n'étoit pas violente, ni le pouls dur, ni la fiévre forte; que les douleurs quittoient & revenoient par intervalles; que, d'ailleurs, le malade n'étoit pas d'une complexion favorable aux maladies aiguës inflammatoires, & que ses urines épaisses déposoient dans la suite un sédiment copieux & briqueté (*): [signe dont nous parlerons dans la suite,] il conclut aussi-tôt, que cette douleur de côté n'étoit rien moins qu'une pleurésie, mais qu'elle dépendoit absolument du Scorbut, &

(*p*) Page 50, jusqu'à 59.

(*) Voyez l'incertitude de ce signe, tom. I. pages 17, 18, &c.

que par conféquent il falloit la traiter par les remedes propres à guérir cette maladie : le fuccès fit voir qu'il ne s'étoit point trompé. Pour moi j'ai obfervé plus d'une fois dans des Scorbutiques des douleurs très-vives au creux de l'eftomac : mais j'avois déja un diagnoftic certain de la maladie, moyennant les fignes du Scorbut commençant, defquels nous avons fait mention, joints aux urines qu'on obferve dans cette maladie, & à un pouls petit, foible & inégal, fur-tout dans le temps que les douleurs dont je parle augmentoient, & devenoient plus vives.

[*Différentes hémorrhagies, mais peu confidérables dans ce période.*] Cela vient, ou de ce que les vaiffeaux fanguins font rongés par l'acrimonie même des humeurs, ou de ce qu'ils deviennent fi mous & fi tendres qu'au moindre effort ils fe rompent, & laiffent échapper le fang qu'ils contiennent. C'eft pour cette raifon que les gencives faignent, pour peu qu'on les preffe; de-là viennent auffi les taches, & le fang extravafé qui fe ramaffe dans les in-

terſtices des fibres muſculaires, comme nous l'avons dit plus haut, & quelquefois auſſi de légers ſaignemens de nez, mais qui reviennent ſouvent. Mais quand une fois le ſang commence à s'échapper de ſes vaiſſeaux, à cauſe de ſa diſſolution putride, alors ſurviennent ces hémorrhagies ſi conſidérables & ſi effrayantes, dont on parlera dans le chiffre ſuivant.

3. Les gencives ſe putréfient, ſentent une odeur cadavéreuſe, s'enflamment, ſaignent, & ſe gangrénent; les dents s'ébranlent, jauniſſent, noirciſſent, ſe carient; il ſe forme des anneaux variqueux aux veines ranines; il ſurvient des hémorrhagies ſouvent mortelles par la peau même, ſans apparence de plaie, par les lévres, les gencives, la bouche, le nez, les poumons, l'eſtomac, le foie, la rate, le pancréas, les inteſtins, la matrice, les reins, &c. il ſe forme par tout le corps,

ſur-tout aux jambes, des ulceres de très-mauvais caractere, opiniâtres, qui ne cedent à aucun reméde, qui dégénerent facilement en gangrene, qui paſſent d'un endroit à un autre, & qui répandent une odeur très-fétide. On obſerve quelquefois auſſi dans ce période, des écailles ſur la peau, une eſpèce de galle, une petite lépre ſéche. Le ſang tiré des veines a ſa partie fibreuſe noire, grumeleuſe, groſſiere, & cependant diſſoute; & ſa partie ſéreuſe eſt ſalée, âcre, couverte à ſa ſurface d'une mucoſité jaune, verdâtre; on ſent des douleurs vives, lancinantes, rongeantes, qui paſſent vîte d'un endroit à un autre, qui augmentent pendant la nuit, dans tous les membres, dans les jointures, dans les os, dans les viſceres; il paroît ſur la peau des taches livides.

On a parlé déja au chiffre précédent, de la puanteur de la bouche dans les commencemens du Scorbut ; mais quand la maladie fait des progrès, la fétidité devient alors insupportable. Je me souviens qu'un jour je fus appellé auprès d'un malade dont j'ignorois la maladie ; je m'approchai de lui pour entendre ce qu'il avoit à me dire, il m'envoya, en parlant, une exhalaison si horrible que je pensai me trouver mal, quoiqu'assurément je ne sois pas fort délicat dans ces circonstances. Les gencives commencent alors à se gonfler en assez peu de temps ; mais elles sont molles & comme fongueuses, de façon qu'elles recouvrent quelquefois les dents, & empêchent de prendre aucun aliment solide ; la langue même ne sçauroit les toucher en parlant, que le sang n'en sorte aussi-tôt : bientôt après elles deviennent livides, & même noires, étant déja toutes gangrénées. Cette gangrene fait des progrès rapides, & gagne toute la bouche qu'elle gâte en peu de temps, sur tout dans les enfans ; on remarque en même temps un flux abondant d'une salive ténue & très fétide, comme je l'ai dit

ailleurs

ailleurs (*q*), [en parlant de la gangréne occasionnée par une matiere âcre, scorbutique, qui se jette sur différentes parties du corps] J'ai vu quelquefois une grande partie de l'os de la mâchoire tomber en pourriture, pour avoir négligé cette putridité gangréneuse des gencives. On apperçoit quelquefois à la partie interne des joues, ou des levres, un petit ulcere blanc & dur tout au tour; si on n'a pas soin, comme le dit *Poupart* (*r*), d'y appliquer sur le champ l'esprit de vitriol, cet endroit, en peu de temps, devient noir & fétide, & gâte toutes les parties voisines. On sent bien que, dans ces cas-là, les dents doivent être aussi dans un bien mauvais état, comme nous l'avons dit au chiffre précédent.

[*Il se forme des anneaux variqueux aux veines ranines.*] L'anatomie nous apprend que sous la langue, à chaque côté du filet, il y a une veine assez considérable qu'on ouvre quelquefois

(*q*) *Boer.* Aphor. § 243. *lit.* β.
(*r*) Académ. des Sciences, l'an 1699, Mém. page 214.

à certaines maladies. Ce ſont-là les veines ranines, leſquelles ſe déchargent le plus ſouvent dans les jugulaires externes. Elles paroiſſent quelquefois variqueuſes & enflées dans les Scorbutiques ; ce qui peut venir de la tumeur des parties voiſines, qui empêche le ſang de ſe vuider de ces veines dans les jugulaires. On pourroit encore en donner une autre raiſon. Nous avons dit au chiffre précédent, que les Scorbutiques avoient beaucoup de peine à reſpirer, & qu'au moindre mouvement ils étoient tous hors d'haleine. Or on ſçait que, quand la reſpiration eſt difficile, le cœur a de la peine à pouſſer dans l'artere pulmonaire le ſang qui eſt contenu dans le ventricule droit, & dans l'oreillette droite ; & par conſéquent les veines jugulaires auront de la peine à ſe vuider. Mais nous avons prouvé ailleurs, en parlant de la ſquinancie (*s*), que le paſſage du ſang dans le ventricule droit du cœur, trouvant quelque obſtacle, les veines qui rapportent le ſang de la tête, ſe diſtendent plus que celles des autres parties : mainte-

(*s*) *Boerhaave*, Aphor. §. 807.

nant, ſi on fait attention que les veines ranines ne ſont couvertes d'aucunes parties, & qu'elles ſont continuellement mouillées & trempées de ſalive, on comprendra aiſément pourquoi ces veines paroiſſent variqueuſes dans le Scorbut. Ajoûtez à cela, que l'enflure & la douleur des gencives ſont cauſe que ces malades n'oſent eſſayer de mâcher, ni même de parler; au moyen de quoi la langue & les muſcles, qui ſervent à ſon mouvement & à celui de la mâchoire, n'agiſſant preſque point, ne pourront favoriſer le cours du ſang dans les veines dont nous parlons. Or on ſçait combien les muſcles dans toutes les parties du corps, contribuent au retour du ſang veineux, étant ſitués à l'égard des veines, de façon que, lorſqu'ils s'enflent dans leur action, ils preſſent les veines voiſines, & aident par cette preſſion le mouvement du ſang vers le cœur.

[*Il ſurvient des hémorrhagies ſouvent mortelles, &c.*] On a remarqué au chiffre précédent, en parlant des taches Scorbutiques, que les fluides & les ſolides du corps dégénerent telle-

ment de leur état naturel dans cette maladie, que les vaiſſeaux laiſſent échapper pour la moindre cauſe les liqueurs qu'ils contiennent ; ces liquides épanchés ſous les tégumens ſains & entiers produiſent les taches rouges, bleues, livides, &c. On a même obſervé ſouvent de ces ſortes d'extravaſations de ſang dans les interſtices des chairs muſculaires ; mais dans ces cas-là, le ſang épanché, venant à ſe coaguler, empêche qu'il ne s'en extravaſe de nouveau ; au lieu que, ſi le ſang s'échappe de quelques vaiſſeaux, qui s'ouvrent à la ſurface intérieure ou extérieure du corps, il s'enſuivra des hémorrhagies aſſez conſidérables & ſouvent dangereuſes. *Sennert* (*t*) rapporte qu'il a obſervé dans un homme qui avoit le Scorbut, une hémorrhagie conſidérable à la jambe, qui duroit depuis quelques jours, ſans que le Chirurgien eût pû l'arrêter ; ce qui fit qu'on l'appella en conſultation. *A peine, dit-il, voyoit on l'ouverture par où le ſang ſortoit* Pour moi, j'ai vu quelquefois dans cette maladie une quantité de ſang

(*t*) *Lib.* 3, *part.* 5, *ſect.* 2, *cap.* 2, *tom.* 2. pages 982, 983.

sortir de la langue & des levres, sans avoir pu remarquer l'endroit par où il se pratiquoit une issue, malgré toutes les précautions que je prenois d'essuyer les parties. Rien n'est plus commun dans le Scorbut, que de voir saigner les gencives. *Poupart* (*u*) a observé de fréquentes hémorrhagies dans les Scorbutiques, par les narines, par le fondement, & même quelquefois par la bouche, presque toujours mortelles aux vieillards (*x*). Si on fait attention maintenant que les mêmes accidens peuvent arriver dans la rate, dans le foie, &c. (*y*) que les chairs des Scorbutiques sont tellement gangrenées qu'on ne sçauroit les manier dans les cadavres, sans qu'elles restent par piéces entre les mains (*z*); on n'aura pas de peine à comprendre pourquoi les hémorrhagies internes font souvent mourir les Scorbutiques subitement. Ainsi on en a vu (*&*) qui se trouvoient assez bien, qui mangeoient & buvoient

(*u*) Acad. des Sc. l'an 1699. Mém. p. 238.
(*x*) *Ibid.* Page 242.
(*y*) *Ibid.* Pages 240, 241.
(*z*) *Ibid.* Page 244.
(*&*) *A voyage round the World, &c.* p. 145.

gaiement dans leurs lits, qui avoient la parole ferme & aſſurée, & qui cependant ſont morts ſubitement pendant qu'on les tranſportoit d'un autre côté du vaiſſeau, ſans les faire ſortir de leur lit. D'autres, voulant eſſayer de ſe lever, tomboient morts avant que de pouvoir monter ſur le pont. Quelques-uns qui pouvoient encore marcher, & faire quelques pas, mouroient ſur le champ, dès qu'ils vouloient faire quelque effort. Il eſt très-probable que ces malheureux mouroient d'une hémorrhagie interne, cauſée par la conſomption des viſceres.

[*Des ulceres de très mauvais caractere, opiniâtres, &c.*] On a déja parlé de ces ulceres gangréneux qui rongent les gencives & les autres parties intérieures de la bouche dans le Scorbut. Nous avons auſſi des obſervations de différens abſcès formés dans les viſceres, ſous les aiſſelles & aux aînes. Bien plus, en diſſéquant les cadavres, on a trouvé les intervalles des muſcles des bras & des cuiſſes tout remplis de pus (*aa*). On voyoit paroître dans

(*aa*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 241.

certains malades, en différentes parties du corps, de petites tumeurs qui grossissoient de jour en jour : ces tumeurs qui devoient leur origine à un sang caillé, venant ensuite à percer, formoient un ulcere Scorbutique. A chaque fois qu'on levoit l'emplâtre, on trouvoit dessous un gros amas de sang caillé, & on guérissoit ainsi l'ulcere petit à petit (*bb*). J'ai vu aussi fort souvent de ces sortes d'ulceres; mais ce ne sont pas là les plus mauvais. Je n'en sçache pas de plus dangereux & de plus difficiles à guérir, que ceux qui viennent aux jambes, & sur-tout aux environs des malléoles On remarque tout autour de ces ulceres une couleur brune & livide; le fond en est sordide; les bords, presque rongés, laissent échapper une sanie fétide; & tous ceux qui ont pratiqué la Médecine, dans les endroits où le Scorbut est fréquent, ne sçavent que trop combien ces ulceres donnent de peine aux Chirurgiens, combien il est difficile de les cicatriser, & combien il est ordinaire d'en voir reparoître de nouveaux dans le voisinage,

(*bb*) *Ibid.* page 242.

Les plus opiniâtres & les plus difficiles à guérir, sont ceux qu'on observe dans les personnes qui exercent des professions sédentaires. Quoique la maladie ait été bien traitée par les remedes propres, cepedant comme ces gens-là continuent à vivre comme auparavant dans des endroits marécageux & enfoncés, & à user des mêmes alimens, leurs ulceres durent toujours, il en suinte une sanie acrimonieuse, de façon qu'ils font proprement l'office de cauteres. Il y auroit même du danger à les consolider, parce qu'ils dépurent la masse du sang en la délivrant de particules âcres qui nuiroient beaucoup, si elles y étoient retenues. J'ai vu de ces ulceres-là, qui duroient depuis plus de vingt ans à-peu-près dans le même état, sans que les malades s'en trouvassent fort incommodés ; mais quand ces vieux ulceres venoient à se fermer, soit d'eux-mêmes, soit par le moyen des remedes dessicatifs, sans qu'il en vînt de nouveaux dans le voisinage, cette consolidation leur causoit une maladie dangereuse ou même la mort. Il paroît que les Anciens ont connu ces sortes d'ulceres des jambes,

&

& qu'ils les ont attribués à des causes qui favorisent le Scorbut. Ainsi *Hippocrate* a écrit (*cc*) que l'usage d'une eau marécageuse faisoit venir des ulceres aux jambes ; & *Galien* (*dd*) a observé que le manque de vivres avoit causé des ulceres de la peau, des dartres, la galle, la lepre & autres maladies de la peau, que les Médecins d'aujourd'hui comptent parmi les symptômes du Scorbut, comme nous l'allons voir.

[*Des écailles sur la peau, une espèce de galle, &c.*] Ce que nous avons dit jusqu'à présent fait assez voir, & ce qui nous reste à dire le confirmera encore davantage, que dans le Scorbut le sang & les humeurs dégénerent de l'état naturel, & acquierent une grossiéreté, une viscosité qui les empêche de passer librement dans les vaisseaux, & en même temps une acrimonie qui rongent les endroits où ces humeurs s'arrêtent. Et par conséquent cette ma-

(*cc*) *De aëre, locis & aquis*, Charter. tome 6, page 195.

(*dd*) *De probis pravisque aliment. succis ;* *cap.* 1. Charter. tome 6, pag. 416, 417.

ladie doit être accompagnée de différens symptômes fâcheux, suivant les différentes parties affectées. Si donc les humeurs infectées du virus scorbutique commencent à s'arrêter dans les vaisseaux de la peau, elles produiront différentes maladies cutanées, soit en obstruant les vaisseaux, soit en les corrodant, & principalement dans les glandes cutanées, dont les vaisseaux sont plus entortillés & plus embarrassés qu'ailleurs. Voilà la raison de tant de différentes sortes de boutons & de taches qu'on remarque dans les Scorbutiques. J'ai vu une femme de cinquante ans attaquée depuis long-tems du Scorbut, qui avoit toute la peau parsemée de vésicules de différente grosseur ; les unes étoient grosses comme le bout du doigt, les autres beaucoup plus petites. Ces vésicules étoient remplies d'une eau ichoreuse, si âcre qu'elle ulcéroit la peau, si on ne lui donnoit pas issue en perçant ces vésicules. Mais dès qu'on les perçoit, elles s'affaissoient, se desséchoient, & tomboient par écailles. L'épiderme commençoit à s'épaissir avec la peau dans plusieurs endroits sans changer

de couleur ; les ongles même tomboient. J'ai obſervé auſſi les mêmes ſymptômes dans une autre femme ſcorbutique chez qui la maladie étoit invétérée. Elle avoit la peau en différens endroits marquée vilainement de taches livides, & l'épiderme ſe détachoit par écailles aſſez épaiſſes, ſans qu'il en ſortît aucune humeur ſanieuſe. Mais à meſure que ces écailles tomboient, il en reparoiſſoit d'autres. Ce qui faiſoit le ſpectacle le plus dégoûtant & le plus hideux à voir. Maintenant, ſi on ſe donne la peine de comparer ce qu'*Arétée* a écrit ſur la lepre, avec ce que je viens d'expoſer, on ſe convaincra qu'on rencontre quelquefois dans le Scorbut pluſieurs ſymptômes de cette affreuſe maladie. D'ailleurs *Galien* (*ee*) a remarqué que quantité de gens étoient attaqués de la lepre à Alexandrie pour avoir uſé d'alimens ſalés, de lentilles, de bouillie, d'eſcargots, & en même temps parce que l'air chaud environnant portoit les humeurs à la peau. Il remarque à cette occaſion que cette maladie attaquoit

(*ee*) *Méthod. Medard ad Glauc. Lib.* 2, *cap.* 12, Charter. tom. 10, page 30.

très-rarement les Peuples de la Germanie & de la Myſie, & preſque jamais les Scythes qui ne vivent que de laitage. *Cocchi* (*ff*), après avoir conſidéré toutes ces circonſtances, a ſoupçonné qu'on pourroit bien rapporter la lépre au Scorbut, & que ce mal n'étoit ſi fréquent en Egypte que parce qu'on y manquoit ſouvent d'alimens végétaux. Il va plus loin, il conjecture avec beaucoup d'apparence de raiſon que ſi les lépreux déſeſpérés & chaſſés de la compagnie des autres hommes, à cauſe de l'horreur que leur maladie inſpiroit, ſe ſont guéris quelquefois dans les déſerts où on les avoit relégués, ce n'eſt pas à cauſe des viperes qu'ils mangeoient de déſeſpoir, comme quelques-uns l'ont écrit, mais à cauſe que ces pauvres malheureux ne trouvoient autre choſe à manger que des végétaux. On a remarqué au §, 1150, que le manque de végétaux frais dans les voyages de long cours & dans les ſiéges des Villes eſt capable de produire le Scorbut; & l'on verra dans la ſuite que cette maladie ſe guérit heureuſement par l'uſage de ces ali-

(*ff*) *Del vitto Pythagor, page* 58 *& ſeq.*

mens, auſſi-bien que du lait & du petit-lait. Et par conſéquent l'analogie qu'il y a entre ces remedes de la lépre & ceux du Scorbut, confirme l'analogie qu'il y a entre ces deux maladies, & donne la raiſon pour laquelle on remarque dans celle-ci les mêmes affections de la peau qu'on obſervoit autrefois dans la lépre.

[*Le ſang tiré des veines*, *&c.*] Comme il eſt quelquefois néceſſaire de ſaigner dans le Scorbut; (ainſi qu'on le verra au §. 1161.) les Médecins ont examiné le ſang qu'on tiroit à ces malades, pour voir combien & comment il dégénéroit du ſang qui eſt ſain & dans ſon état naturel. On ſçait que le ſang qu'on tire de la veine d'un homme ſain, étant reçu dans un vaiſſeau net, ſe coagule en peu de temps & forme une maſſe rouge, de laquelle il ſe ſépare peu-à-peu une ſéroſité jaunâtre fluide. La partie rouge concrète, qui nage au milieu de cette ſéroſité, eſt de couleur d'écarlate à ſa partie ſupérieure qui eſt contiguë à l'air; mais la partie inférieure eſt d'une couleur plus obſcure & d'un rouge ſi foncé qu'il tire

ſur le noir. Mais dans le ſang des Scorbutiques cette maſſe concrète qui nage dans la ſéroſité eſt d'une couleur noirâtre, & paroît inégale, grumeleuſe, & pour peu qu'on y touche, elle ſe réſout en une eſpèce de gelée brune. Le *ſerum* eſt verdâtre, d'un goût âcre, & ſi viſqueux quelquefois qu'il a la conſiſtance d'une gelée. J'ai vu ſouvent toute la ſéroſité ainſi dégénérée en une mucoſité ténace ; d'autrefois il n'y en avoit qu'une partie qui formoit une couenne au deſſus de la partie rouge. *Eugalenus* (*gg*) dit qu'il a toujours obſervé ce caractere dans le ſang de ceux qui, par les alimens groſſiers dont ils uſoient, avoient eu le Scorbut pendant longtemps ; & même que le Peuple, à l'inſpection ſeule d'un pareil ſang, prononçoit la préſence du Scorbut. (*) Mais lorſque l'on ſaigne dans le dernier degré de la maladie, comme les humeurs ſont diſſoutes alors par la putréfaction, *au lieu d'un ſang groſſier, on voit une*

(*gg*) Page 45.

(*) Voyez, contre le ſentiment de *Boerhaave*, d'*Hoffman*, d'*Eugalénus*, quel eſt le véritable état du ſang dans le Scorbut, tome 2, pages 70, 71, 412, 413.

sérosité fort tenue, d'un rouge vif & éclatant, d'un goût âcre, sans qu'il y ait au fond du vase aucune substance plus grossiere ; c'est ce que *Frédéric Hoffman* dit avoir observé avec la derniere surprise (*hh*).

[*Des douleurs vives, lancinantes, &c.*] Le sang & sa sérosité étant dégénérés au point que nous venons de le dire, on conçoit que par sa ténacité visqueuse, il s'arrêtera aisément dans les vaisseaux les plus petits & que par son acrimonie il corrodera les endroits où il séjourne. Quand les humeurs ne circulant plus librement commencent à s'arrêter dans les extrémités des vaisseaux convergens, la distension qu'elles causent ne sçauroit manquer d'exciter de la douleur. Mais si, par l'action répétée du liquide qui les pousse en avant, elles peuvent encore passer, quoiqu'avec beaucoup de peine, alors les malades éprouvent ces douleurs vives, lancinantes, qui passent vîte ; ce qui arrive précisément dans l'instant où le liquide obstruant

(*hh*) *Med. ration. systém.* tome 4. part. 5, chap. 1, page 10.

eſt pouſſé des extrémités les plus étroites des artéres dans les veines.

Et comme toute la maſſe du ſang eſt infectée de même, ces douleurs vives reviendront fréquemment. Mais elles redoublent ordinairement pendant la nuit, de même que dans la vérole invétérée; ce qui a fait héſiter quelquefois les habiles Médecins ſur le diagnoſtic de cette maladie, comme *Eugalenus* a eu ſoin de nous en avertir (*ii*). Cependant on peut s'en aſſurer, en comparant les cauſes qui ont précédé avec les ſignes du Scorbut préſent, deſquels nous avons parlé plus haut, ſur-tout ſi dans le temps de ces douleurs le pouls eſt petit & inégal, ainſi que l'a obſervé *Eugalenus*, qui rapporte, à cette occaſion, diverſes ſortes de douleurs qu'il a remarquées dans différentes maladies.

Nous avons quantité d'obſervations ſûres, qui prouvent que le Scorbut attaque particuliérement les os. Car dès le commencement il gâte les dents & les mâchoires, & M. *Petit* (*kk*) ob-

(*ii*) Page 51.
(*kk*) Traité des maladies des Os, tome 1, pa e 446.

ſerve que dans les cadavres des Scorbutiques on a trouvé le perioſte ſéparé de preſque tous les os du corps. *Poupart* (*ll*) a obſervé des épiphyſes ſéparées du corps de l'os, la partie oſſeuſe des côtes cariée & écartée de la partie cartilagineuſe, pluſieurs os du corps noirs & cariés, les ligamens des articulations tout-à-fait détruits; le tiſſu ſpongieux des os réduit en pourriture. Mais ce qui paroîtra plus ſurprenant que tout cela, on a vu des os qui avoient été caſſés long-temps auparavant & dont le cal étoit bien formé, ſe recaſſer de nouveau dans le Scorbut (*mm*). Le cal qui avoit ſoudé les extrémités fracturées de l'os ſe détruiſoit, de ſorte que la fracture paroiſſoit récente. Et auſſi-tôt que le Scorbut étoit emporté par les remedes convenables, & par un bon régime, le cal ſe reformoit, & la fracture ſe conſolidoit tout de nouveau. (*nn*) On a vu dans un Matelot attaqué du Scor-

(*ll*) Académie des Sciences, l'an 1699; Mém. page 238 & ſuiv.

(*mm*) *Anſon's voyage round the World*, page 245.

(*nn*) *Mead.* Diſſert. ſur le Scorbut, p. 135.

but des plaies bien cicatrisées se rouvrir au bout de cinquante ans (*oo*). Il n'est donc pas étonnant que les fractures des os ne se consolident point dans les Scorbutiques, que les plaies les plus légeres ne puissent pas se guérir, & qu'elles dégénerent, si elles sont aux jambes, en des ulceres qui durent des temps considérables.

Mais les visceres ne sont pas plus exempts de cette infection que les autres parties. J'ai principalement observé dans ces malades des cardialogies & des douleurs d'estomac affreuses, qui augmentoient dès qu'ils prenoient quelque nourriture, quoique cependant il leur restât toujours un assez bon appétit. En ouvrant les cadavres de quelques Scorbutiques qui étoient morts d'un étouffement subit, on a trouvé le péricarde, le poumon, la plévre, le diaphragme, non-seulement collés ensemble, mais confondus en une seule masse (*pp*). On verra dans le chiffre suivant qu'on a observé plus d'une fois dans cette maladie les vis-

(*oo*) *Anson voyage, &c. ibid.*

(*pp*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. 240.

ceres ulcérés & corrompus. Ce qu'il y a de plus étonnant dans tout cela, c'eſt de voir que, malgré la corruption des humeurs portée à un ſi haut degré, on a toujours trouvé le cerveau ſain & entier (*qq*). Les obſervations qu'on a faites dans tout le cours de la maladie confirment que les actions du cerveau n'ont jamais été léſées un moment. On y a obſervé quelquefois à la vérité des convulſions, des tremblemens, des paralyſies, &c. comme nous le dirons bientôt : mais ces accidens venoient plutôt de la part des nerfs & des muſcles que d'un vice du cerveau : car la mémoire, le jugement, le raiſonnement, &c. reſtoient ſains dans ces malades. Ces pauvres malheureux qui paſſerent l'hiver aux extrémités du Nord, & qui périrent tous l'un après l'autre, ne laiſſerent pas que de faire exactement le journal de tout ce qui leur arrivoit, & celui qui mourut le dernier de tous acheva l'hiſtoire de leurs malheurs avec ſa vie, en terminant le Journal par ces mots, *je meurs*. Il paroît donc qu'il garda le ſens juſqu'au dernier ſoupir, & il ne

(*qq*) *Ibid.* page 216.

fait pas mention qu'aucun de ces camarades ait eu le délire avant que de mourir (*rr*). Il eſt bon de remarquer auſſi que l'appétit ne leur manqua point juſqu'au dernier moment, mais la foibleſſe & les douleurs continuelles empêchoient ces pauvres miſérables de ſe lever pour préparer leur nourriture (*ss*). Bien plus, *Poupart* dit avoir remarqué une faim canine dans quelques Scorbutiques juſqu'au dernier moment de leur vie, & il en attribue la cauſe à l'humeur âcre qui ſe trouvoit dans l'eſtomac de ceux qui étoient morts de cette maladie (*tt*).

[*Des taches livides.*] Nous avons parlé des taches ſcorbutiques au chiffre précédent. Mais quand toute l'habitude du corps commence à ſe couvrir de vilaines taches livides, à meſure que la malignité du Scorbut augmente, c'eſt alors une marque de putridité gangréneuſe.

(*rr*) *Salmon Hedendægſe hiſtorie 7*, page 918.

(*ss*) *Ibid.* page 892.

(*tt*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 245.

4. DIFFÉRENTES Fiévres, ardentes, malignes, intermittentes, de toute eſpèce, vagues, périodiques, continues, qui produiſent l'atrophie, des vomiſſemens, des diarrhées, des dyſſenteries, des ſtranguries fâcheuſes, des défaillances, des anxiétés, qui ſouvent cauſent des morts ſubites; l'hydropiſie, la phthiſie, les convulſions, les tremblemens, la paralyſie, les retiremens des membres, des taches noires, des vomiſſemens de ſang, des déjections ſanguines, la putréfaction & la conſomption du foie, de la rate, du pancréas, du méſentere, une contagion prompte.

NOUS avons remarqué ailleurs (*uu*), en parlant des cauſes de la fiévre, que tout ce qui eſt capable d'apporter quelque changement conſidérable dans nos humeurs peut allumer la fiévre,

(*uu*) *Boerhaave* Aphor. § 576.

Or, il est assez évident par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur le Scorbut, combien le sang peut dégénérer de son état naturel dans cette maladie. Lors donc que la maladie est déja avancée, il ne faut pas être surpris s'il survient de très-mauvaises fiévres (*) de différente nature selon le différent degré de corruption, & selon les différentes parties du corps qui se trouvent plus particuliérement affectées. Il est rare d'observer de la fiévre dans le commencement du Scorbut; elle ne se met de la partie que lorsque la maladie est déja invétérée. C'est aussi ce qu'on observe dans les autres maladies chroniques. Ainsi dans la mélancholie (*xx*) le pouls est lent, & le froid assez sensible; mais dès que l'humeur atrabilaire entre en mouvement, il survient bientôt des fiévres horribles qui corrompent toutes

(*) M. *Lind* n'admet point de fiévres vraiment scorbutiques, (tome I, page 211); il reconnoît cependant des fiévres putrides, colliquatives dans le dernier période du Scorbut, (*Ibid.* page 225.) *M. Wan-Swieten* dit aussi que la fiévre ne se montre que dans le Scorbut invétéré.

(*xx*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1094.

les humeurs (*yy*). L'hydropisie commençante est une maladie bien éloignée de la fiévre; quand elle a duré longtemps, une fiévre lente se met souvent de la partie, sans doute parce que les humeurs qui croupissent trop longtemps commencent à se corrompre. *Eugalénus* (*zz*) a vu dans les Scorbutiques de ces fiévres irrégulieres, intermittentes, continues. On lit ailleurs qu'un Scorbut d'une nature très-mauvaise étoit accompagné de fiévre putride (*&&*). Toutes ces fiévres consument peu à-peu l'embonpoint du corps; & le sang, ainsi que les autres humeurs, dégénere tellement de son état naturel, qu'il est impossible qu'il se fasse la réparation qui devroit se faire de toutes les parties solides & fluides du corps qui se perdent tous les jours par une suite nécessaire de l'action même des forces vitales; & par conséquent l'atrophie doit suivre nécessairement.

[*Vomissemens, diarrhées, dyssenteries.*] Nous avons dit au chiffre précé-

(*yy*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1104.
(*zz*) Pages 28, 34, 35.
(*&&*) *A voyage round the World*, p. 145.

dent, que l'on obſerve ſouvent dans les Scorbutiques des cardialgies ſuivies quelquefois de vomiſſemens. Ils ſe trouvent ordinairement ſoulagés après qu'ils ont vomi. C'eſt ce qui fait qu'ils ſe mettent quelquefois les doigts dans le goſier, pour s'exciter à vomir, & pour adoucir un peu par ce moyen les douleurs vives qu'ils reſſentent dans l'eſtomac. Si les inteſtins ſe trouvent irrités par la même cauſe qui irrite l'orifice du ventricule, il pourra s'enſuivre une diarrhée, ou même une dyſſenterie, ſi l'acrimonie des humeurs eſt plus conſidérable. Il y a beaucoup à craindre, ſur-tout de la dyſſenterie, qui eſt une ſuite de la putréfaction & de la conſomption des viſceres du bas-ventre, parce qu'elle eſt toujours mortelle. On a obſervé encore dans le Scorbut une conſtipation opiniâtre accompagnée d'une reſpiration difficile : & ce ſigne étoit regardé comme un des plus fâcheux (*a*).

[*Des ſtranguries fâcheuſes.*] Les cauſes de la ſtrangurie peuvent ſe rappor-

(*a*) *Ibid.* page 144.

ter, ou à l'augmentation de l'acrimonie de l'urine, ou à l'indiſpoſition des parties par où elle paſſe, ou à l'un & à l'autre enſemble; quand, par exemple, l'urine trop âcre excorie les uréteres, la veſſie ou l'uréthre. La Phyſiologie nous apprend (*b*) que l'urine eſt une leſſive du ſang, qui contient, 1°. une ſéroſité aqueuſe; 2°. un ſel âcre, très-ſubtil, très-volatil, très-approchant de la nature alkaline. 3°. Une huile âcre & qui n'eſt pas bien éloignée de la putréfaction; & par conſéquent la trop grande acrimonie de l'urine dépend ou de la trop grande quantité de parties ſalines & huileuſes du ſang contenues dans l'urine, ou de la trop grande âcreté de cette huile & de ce ſel. Ainſi nous voyons que dans les grandes chaleurs de l'été, la partie aqueuſe du ſang ſe diſſipant en abondance par les pores de la peau, l'urine ſe ſépare en plus petite quantité, mais auſſi elle eſt plus colorée, & elle eſt quelquefois ſi âcre qu'elle cauſe une ſtrangurie, n'étant pas délayée dans une aſſez grande quantité de ſéroſité. Nous avons dit

(*b*) Boerhaave *Inſtitut. Med.* §. 375.

auſſi dans une autre occaſion (c) qu'on reſſent une eſpèce de ſtrangurie lorſqu'il ſe fait une réſolution de la matiere morbifique, & que cette matiere âcre circulant avec les autres humeurs eſt chaſſée du corps par la voie des urines. Mais alors cette ſtrangurie eſt d'un bon préſage, puiſqu'elle marque que l'urine n'eſt devenue plus âcre que parce qu'elle contient la matiere morbifique qui va être chaſſée hors du corps. Pour ce qui eſt de l'urine des Scorbutiques, elle eſt rouge & chargée d'un ſédiment épais & copieux, ſemblable à de la brique rouge pilée, lequel redevient ſoluble dans l'urine, lorſqu'on la met ſur le feu, ſur-tout ſi on on y ajoûte une certaine quantité d'eau. Car cette urine contient une ſi grande quantité de ſels, que, dès qu'elle commence à refroidir, une partie de ces ſels tombe auſſi-tôt au fond, & même on voit ſouvent nager à la ſurface une pellicule ſaline, de la même maniere préciſément que cela arrive dans les eaux-meres bien chargées, qui dépoſent les ſels en refroidiſſant, comme le ſçavent tous ceux qui ont quelque

(c) *Boerhaave*, Aphor. §. 888.

connoiſſance des purifications & des cryſtalliſations que l'on fait en Chymie & en Pharmacie. Quant à la couleur foncée de l'urine, les Chymiſtes nous apprennent qu'elle dépend principalement des parties huileuſes. Il faut remarquer encore, à propos de l'urine, que, dans le Scorbut, elle devient plus obſcure quand le mal empire & qu'elle tire ſur le brun foncé; or l'urine des perſonnes ſaines étant gardée acquiert une pareille couleur brune quand elle commence à ſe putréfier, & alors elle dépoſe un ſédiment copieux. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'une telle urine dans les perſonnes attaquées du Scorbut marque que la diſpoſition à la putréfaction eſt augmentée. *Eugalénus* (*d*) a regardé l'urine comme un des principaux ſignes diagnoſtics du Scorbut (*); il avertit que dans le commencement de la maladie les urines ſont quelquefois citrines & ténues, quelquefois blanches & épaiſſes, telles qu'elles ſont ordinairement dans les cas de crudités; mais il

(*d*) Page 18, 23 & ſuiv. 27, 31, 58.

(*) [Voyez le peu de fond qu'il y a à faire ſur ce ſigne, tome 1, page 118 & 216.]

obſerve qu'à meſure que la maladie augmente, elles paroiſſent quelquefois d'une conſiſtance ténue & d'un rouge foncé tirant ſur le brun, pareilles à celles qu'on rend ordinairement dans les fiévres ardentes, ſinon qu'elles ſont plus obſcures & plus livides. C'eſt pourquoi il établit le diagnoſtic ſuivant. « Lorſque vous voyez des malades » dont les urines marquent la putréfac» tion plus que la chaleur externe & » la ſoif ne l'indiquent, & qui ont » d'ailleurs une maladie lente, & qui » ne reſſemble à aucune des fiévres » connues & décrites par les Anciens, » vous pouvez, vous devez même pro» noncer hardiment que ces malades» là ont le Scorbut ». Il ajoute dans un endroit (*e*) : « Sur-tout ſi ces urines » ſont rendues par des perſonnes qui » vont & viennent, & qui vaquent » encore librement à toutes leurs af» faires ».

Lors donc que les urines ſont chargées d'une grande quantité de ſels & d'huiles âcres & preſque putrides, ce qui arrive dans le dernier degré du Scorbut, on comprend aiſément qu'il

(*e*) Page 3.

doit s'enſuivre une ſtrangurie très-fâcheuſe, ſur-tout ſi on manque en même temps de boiſſon qui auroit pu délayer les urines, & les rendre par conſéquent moins âcres, inconvénient auquel on eſt expoſé dans les navigations.

[*Défaillances, anxiétés, &c.*] Tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie avec quelque exactitude, avertiſſent qu'on a ſouvent à craindre des défaillances & des morts ſubites, quand le Scorbut eſt d'une mauvaiſe eſpèce. C'eſt ce qu'*Eugalénus* (*f*) a eu ſoin de remarquer, en ajoûtant que preſque tous ceux qui en ſont attaqués ont le pouls petit, foible & inégal (*): or on ſçait qu'un pareil pouls menace de défaillance. Ce paſſage de *Foreſtus* (*g*) ſur le Scorbut, confirme encore cette obſervation. « Toutes les fois que » le mal augmente, ils ne peuvent plus » faire un pas, ils éprouvent une gran» de difficulté de reſpirer, principale-

(*f*) Page 48.

(*) Voyez ce que M. *Lind* dit de ce ſigne; tome 1, pages 18 & 216.

(*g*) *Lib.* 20, *Obſerv.* 11, *tome* 2, p. 418.

» ment quand ils veulent faire quelque » mouvement ou se tenir droit ; s'il » leur arrive quelquefois d'essayer seu- » lement de se mettre sur leur séant, » ils se trouvent mal aussi-tôt, & tom- » bent en syncope comme si la respi- » ration leur manquoit ; & dès qu'ils » se recouchent, ils reviennent à eux » & respirent librement ». Il ajoûte ensuite qu'il a vu des malades mourir dans de pareilles foiblesses. Nous avons remarqué au chiffre précédent que des Matelots, qui s'étoient trouvés passablement bien, tant qu'ils étoient demeurés tranquilles dans leurs lits, étoient morts subitement au moindre mouvement qu'on leur avoit fait faire, & même quelques-uns d'entr'eux paroissoient déja être en convalescence, & tâchoient de reprendre leurs travaux ordinaires. *Poupart* (*h*) a observé aussi de ces morts subites parmi les Scorbutiques, & il a remarqué à l'ouverture des cadavres que toutes les parties intérieures étoient pourries, que plusieurs avoient aussi les oreilletes du cœur de la gros-

(*h*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 44.

ſeur du poing, & remplies d'un ſang caillé, d'où l'on peut conclure avec raiſon que la circulation avoit été arrêtée ſubitement.

[*Hydropiſie.*] Ce que nous avons dit au §. 1150. prouve aſſez qu'on doit mettre au rang des cauſes du Scorbut les alimens qui ſont capables d'occaſionner des obſtructions opiniâtres dans les viſceres. Nous avons ajoûté encore que tous ceux qui ſont ſujets aux maladies lentes ont une diſpoſition au Scorbut. Mais nous ferons voir ailleurs, en parlant des cauſes de l'hydropiſie (*i*), que les obſtructions opiniâtres des viſceres préparent la voie à l'hydropiſie, & nous mettrons pour cette raiſon le Scorbut au nombre des cauſes de cette maladie. Outre cela on doit ſe rappeller qu'au n°. 2 de ce paragraphe-ci, nous avons compté l'enflure des jambes parmi les phénoménes du Scorbut : or on ſçait que cette enflure des jambes ſe remarque auſſi dans l'hydropiſie commençante (*k*). On ſent donc la raiſon pour laquelle le Scorbut invétéré eſt quel-

(*i*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1229.
(*k*) *Boer.* Aphor. 1230.

quefois suivi de l'hydropisie ; & c'est selon la remarque de *Sydenham* (*l*), ce qui a donné lieu à cette espèce d'aphorisme vulgaire, *où finit le Scorbut, l'Hydropisie commence.* Il est vrai que ce grand homme étoit indigné, (comme je l'ai déja dit au §. 1149.) de voir que les Médecins mettoient le Scorbut partout; & c'est le peu de foi qu'il avoit à ce Scorbut qui lui a fait interpréter l'aphorisme en question, de la maniere suivante. « Quand on dit que l'*Hydropisie* » *commence, où le Scorbut finit*, il faut » entendre presque toujours que, quand » une fois l'hydropisie s'est déclarée par » des signes manifestes, le préjugé du » Scorbut tombe. » Au reste, quoi qu'il en dise, on ne peut disconvenir, pour peu qu'on fasse attention à ce qui a été dit plus haut, que le Scorbut, après avoir duré long-temps, ne puisse être suivi de l'hydropisie, & ce sentiment est confirmé par plusieurs faits de pratique.

[*Phthisie.*] On a déja expliqué dans ce n°. pourquoi le Scorbut est suivi

(*l*) Sect. 9, cap. 5, page 350.
(*m*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1214.

d'une

d'une atrophie, qui consume petit à petit toute l'habitude du corps. Mais il produit aussi quelquefois une vraie phthisie, qui est l'effet de la putréfaction des visceres. Car nous prouverons ailleurs que la phthisie ou consomption peut venir aussi-bien de l'ulcere des autres visceres, que de l'ulcere des poumons. Or on a trouvé dans les cadavres des personnes mortes du Scorbut, du pus épanché dans la cavité de la poitrine (*n*), dans le poumon, dans le foie, dans les reins, sous les aisselles, dans les interstices des muscles des bras & des cuisses; & par conséquent il est clair que la phthisie purulente peut naître du Scorbut.

[*Convulsions.*] On a vu au chiffre précédent qu'il survenoit quelquefois dans le Scorbut de grandes hémorrhagies; mais nous avons prouvé dans une autre occasion (*o*) que les évacuations de sang trop considérables produisent des convulsions : il peut donc se faire que dans les Scorbutiques

(*n*) Académie des Sciences, l'an 1699; Mém. Pages 236, 240, 241.

(*o*) *Boerh.* Aphor. §. 232.

on remarque quelquefois des convulsions qui sont dues à cette cause. Outre cela nous avons remarqué, en parlant de la convulsion fébrile, que le *sensorium commune* (le centre des sensations) pouvoit être également affecté à l'occasion d'autres parties affectées, comme si la cause physique de ce dérangement eût préexisté dans le cerveau même, quand même la source du mal seroit fixée dans des parties fort éloignées. On ne doit donc pas être surpris de voir arriver des convulsions dans le Scorbut porté à un haut degré de malignité, quoiqu'à l'ouverture des cadavres on ait toujours trouvé le cerveau en bon état (*p*). Car si une bile corrompue refluant dans l'estomac, & y séjournant, est capable d'exciter des convulsions qui cessent dès le moment qu'on a délivré l'estomac de cette saburre par le moyen du vomissement; (*q*) si des douleurs fortes & périodiques, si la matiere d'un ulcere, se jettant sur quelque partie du corps, ont été capables de produire une épilepsie ter-

(*p*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 246.

(*q*) Voyez les Aphor. de *Boerh.* §. 710.

rible (*r*), que n'avoit-on pas à craindre pour des malades qui avoient presque tous les os cariés (*s*), dont les ligamens étoient corrodés par une sanie acrimonieuse, ramassée dans les cavités des articulations, dont le péricarde étoit presque tout rongé & le cœur même profondément ulcéré (*t*), dont les visceres étoient remplis & abreuvés d'une lymphe si corrosive, qu'elle enlevoit l'épiderme de ceux qui disséquoient ces cadavres, & leur faisoit venir des ulceres au visage (*u*). On sent donc assez la raison des convulsions dans le Scorbut porté à son dernier période, dont il s'agit ici. Et *Poupart* remarque qu'il étoit survenu des convulsions à tous les Scorbutiques, & il les compte au nombre des symptômes communs du Scorbut porté au plus haut point de putridité (*x*).

[*Des tremblemens.*] En parlant du

(*r*) Voyez *Boerh.* Aphor. §. 1075, n°. 4.
(*s*) Académie des Sciences, l'an *1699*, Mém. page 239.
(*t*) *Ibid.* Page 245.
(*u*) *Ibid.* Page 246.
(*x*) *Ibid.* Page 238.

tremblement fébrile (*y*), nous avons dit que ce ſymptôme venoit ou du défaut du fluide nerveux, & conſéquemment d'une très-grande foibleſſe, ou de quelque cauſe qui irrite le *ſenſorium commune.* Or il eſt évident par tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent du Scorbut, qu'il ſe trouve dans cette maladie des cauſes irritantes aſſez fortes ; & en même temps que la foibleſſe eſt ſi grande dans le dernier période du Scorbut, que la moindre choſe ſuffit pour faire tomber le malade en ſyncope. Conſultez tout ce que nous avons dit à l'endroit cité, vous y trouverez tout ceci expliqué plus au long.

[*Paralyſie.*] (*) Ce que nous avons dit ailleurs des cauſes de la paralyſie (*z*) fait aſſez voir que ceux qui ſont malades du Scorbut, peuvent devenir paralytiques, auſſi bien que les autres hommes, ſi ces cauſes viennent à agir;

(*y*) *Boerh.* Aphor. §. 627.

(*) M. *Lind* ne rapporte ni ce ſymptôme, ni les deux précédens. *Boerhaave* les a ſans doute tirés d'*Eugalénus*, de *Willis* & de *Charleton.*

(*z*) *Boerhaave*, Aphor. §. 1060.

mais il s'agit ici de la paralysie qui reconnoîtroit le Scorbut pour sa cause. *Eugalénus* (*&*) en décrit une de cette espèce, & il remarque qu'elle differe de la paralysie des Anciens, en ce que, quoique la force & la fermeté se perdent dans les membres attaqués de la paralysie scorbutique, il reste néanmoins encore dans la plupart quelque mouvement qui augmente & diminue par intervalles. (Nous avons dit, au §. 1057, qu'on donnoit à ce léger degré de paralysie le nom de *parésis*; c'est-à-dire, quand il reste dans le membre paralytique quelque mouvement, mais qui n'est pas constant.) C'est aussi pour cette raison qu'*Eugalénus* a mieux aimé lui donner le nom de *passion paralytique*, que de *paralysie* (*aa*), sur-tout voyant que cette *parésis* se guérissoit en peu de temps par les remedes convenables, au lieu que la paralysie véritable a toujours été regardée par tous les Médecins comme une maladie opiniâtre & de longue durée. Maintenant si on fait attention qu'on a toujours trouvé le cerveau très sain dans tous

(*&*) Pages 61, 62.
(*aa*) Page 63.

les cadavres des personnes qui étoient mortes du Scorbut le plus mauvais, comme nous l'avons dit plus haut, il paroîtra fort probable que cette paralysie scorbutique ne dépend nullement du vice du cerveau ni des nerfs. Mais les dissections ont appris que les ligamens se trouvent rongés *(bb)*, les épiphyses séparées du corps des os ; que les muscles mêmes, abreuvés d'un sang noir & pourri, se rompoient & tomboient par morceaux dès qu'on les manioit, tandis qu'ils sont si fermes dans l'état de santé (*cc*). En voilà assurément assez pour empêcher le libre mouvement des membres ; joint à ce qu'il ne suffit pas que la cause du mouvement musculaire soit appliquée aux muscles par le moyen des nerfs (*dd*) ; mais il faut encore que les muscles soient sains & en bon état, pour que la cause du mouvement appliquée aux muscles par le canal des nerfs, puisse produire son effet. Mais puisque

(*bb*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 239.

(*cc*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 244.

(*dd*) Voyez *Boerh.* Aphor. §. 1058.

dans le Scorbut la ſtructure des muſcles, des ligamens & des os où les muſcles s'attachent, eſt ſi ſouvent gâtée & détruite, il n'eſt pas étonnant que la paralyſie ſoit quelquefois un des effets du Scorbut.

[*Les retiremens de membres.*] Dans la paralyſie, le muſcle eſt relâché & immobile ; mais dans les retiremens de membres les muſcles ſont tout à la fois roides & immobiles : mais alors les articulations au mouvement deſquelles ils ſervent, reſtent toujours fléchies, & ne peuvent plus s'étendre. *Poupart* (*ee*) a obſervé cet accident dans les Scorbutiques ; les muſcles étoient roides comme du bois, à cauſe de la grande quantité du ſang caillé qui les gonfloit. On peut juger de l'effet qu'une pareille cauſe eſt capable de produire, par l'expérience ſuivante, faite ſur un cadavre (*ff*). Si on injecte de l'eau tiéde dans une artére, on fera gonfler le muſcle où elle ſe perd, au point de le raccourcir, & de faire mou-

(*ee*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 241.

(*ff*) Voyez *Boerh.* Aphor. § 1058.

voir la partie à laquelle il s'attache : ainsi la même chose doit arriver quand les vaisseaux sont farcis d'un sang coagulé, & extrêmement enflés dans les muscles d'un homme encore vivant. Mais comme les fléchisseurs ont beaucoup plus de force que les extenseurs, il est clair que, la même cause agissant également sur les uns & sur les autres, les membres doivent se retirer, ainsi que nous l'avons déja remarqué en parlant de la cure de la paralysie (*gg*). *Eugalénus* a observé un retirement de la jambe vers le jarrêt dans une personne attaquée du Scorbut (*hh*).

[*Des taches noires.*] On a déja parlé dans les chiffres précédens de ce paragraphe des taches de différentes couleurs; mais quand une fois elles sont noires, ce sont des marques sûres de la gangrêne, & par conséquent de la mort.

[*Vomissemens de sang & déjections sanguines.*] On a parlé au chiffre précédent des hémorrhagies subites, & son-

(*gg*) *Boerh.* Aphor. §. 1069.
(*hh*) Page 60.

vent effrayantes, qui surviennent dans le Scorbut. Mais dans le dernier période de cette maladie, quand une fois les vaisseaux & les visceres, étant rongés, occasionnent ces évacuations par haut & par bas, il est évident qu'il n'y a plus rien de bon à espérer.

[*Putréfaction & consomption de foie, &c.*] Toute la masse du sang, toutes les humeurs dégénerent enfin en une acrimonie corrosive. Il n'est donc pas étonnant que tous les visceres se putréfient & se consument. Cela se trouve confirmé par plusieurs observations que j'ai rapportées ci-dessus.

[*Contagion prompte.*] (*) Il est vrai que plusieurs observations nous apprennent qu'il y a eu plusieurs personnes attaquées à la fois du Scorbut dans le même endroit; mais cela ne prouve pourtant pas que cette maladie se communique d'une personne à l'autre par contagion. Car lorsque le Scorbut régne dans des Villes assiégées, ou dans

(*) *Sennert*, *Hoffman* & *Charleton* ont dit aussi que le Scorbut étoit contagieux. Voyez la réfutation de ce sentiment, tome 1, page 202 & suiv.

des vaiſſeaux, on peut en attribuer la cauſe occaſionnelle au mauvais régime, au manque de végétaux, à la diſette d'eau, &c. comme cela eſt évident par tous ce que nous avons dit; & par conſéquent il eſt plus raiſonnable d'attribuer ce mal épidémique à des cauſes communes qui agiſſent également ſur tous ceux qui ſe trouvent dans un même lieu, que de l'aſſigner à la contagion. Il eſt vrai que *Sennert* (*ii*) a prétendu que de ſon temps le Scorbut n'étoit ſi fréquent dans la baſſe-Saxe, que parce que c'étoit la coutume du Pays de boire tous au même pot; & » comme il eſt rare que tous ceux » qui mangent à la même table ſoient » exempts de ce mal, & que d'ail- » leurs c'eſt aux gencives qu'il s'at- » taque d'abord, il ne faut pas s'é- » tonner, dit-il, que le virus ſcorbu- » tique ſe communique ſi aiſément de » l'un à l'autre ». Mais on pourroit lui répondre que l'uſage des mêmes alimens parmi toutes les perſonnes qui mangent enſemble pouvoient également rendre cette maladie commune

(*ii*) Lib. 3. part 5, Sect. 2, cap. 3, tom. 2, page 994.

à tous. J'avoue que je ne voudrois pas, malgré cela, conseiller à personne de boire après quelqu'un dont les gencives rendroient un sang putréfié. Cependant il ne paroît pas constant que le Scorbut soit contagieux comme le sont les maladies vénériennes, la petite-vérole, la galle & quelques autres maladies semblables. Dans les endroits où le Scorbut passe pour une maladie endémique, j'ai remarqué que ceux qui habitoient le rez-de chaussée en étoient attaqués, tandis que ceux qui occupoient le haut de la maison en étoient exempts, pourvu que d'ailleurs ils ne prissent que des alimens sains, quoiqu'ils se trouvassent tous les jours avec des gens qui en étoient infectés.

Je conviens que *Poupart* (*kk*) a traité le Scorbut de maladie contagieuse, & qu'il a cru trouver quelque ressemblance entre ce mal & la fameuse peste des Athéniens. Je conviens encore que dans le même Hôpital le plus grand nombre en étoit attaqué. Mais il faut faire attention que les malades qu'on portoit à l'Hôtel-Dieu étoient

(*kk*) Académie des Sciences, l'an 1699, Mém. page 237.

déja Scorbutiques; & qu'à cause de la quantité, on les transféra dans un autre Hôpital (*), pour qu'ils ne fissent point de sort aux autres malades par leurs exhalaisons putrides. Et on ne voit pas, du moins dans le mémoire que j'ai cité tant de fois, que les autres malades en aient été infectés. Outre cela, on sçait que les Hollandois qui vont aux Indes, ne sont pas plutôt arrivés au Cap de Bonne-Espérance, qu'ils portent à l'Hôpital ceux de l'équipage qui ont le Scorbut, sans rien appréhender de la contagion, & ordinairement la bonne nourriture les rétablit presque tous en très-peu de tems. Cependant il est de la prudence de n'approcher qu'avec quelques précautions des malades qui sont dans le dernier période du Scorbut; car quand même la contagion ne feroit pas à craindre, les exhalaisons putrides qui s'échappent de leur corps ne laisseroient pas que de faire beaucoup de mal.

(*) On les fit transporter à l'Hôpital de S.-Louis, le 2 Mars 1699, où plusieurs resterent jusqu'à la fin du mois d'Août de la même année.

§. 1152. On n'aura donc pas de peine à comprendre la nature & les effets de cette maladie, si on fait attention à tout ce que nous avons dit ci-dessus.

Car le mauvais régime & les autres causes dont nous avons fait l'énumération dans le §. 1150, font dégénérer peu-à-peu le sang, & enfin toutes les humeurs, à un point de ténacité & de viscosité, qu'elles ne peuvent plus circuler librement dans les petits vaisseaux; & à mesure que la maladie augmente, l'acrimonie se joint à la viscosité. Pour ce qui est des effets de la maladie, ils varient selon le caractere différent & selon les différens degrés de cette acrimonie; enfin selon les différentes parties du corps qui se trouvent principalement affectées. En même temps la cohésion des parties solides est tellement affoiblie, que la cause la plus légere est capable de la rompre, comme le prouvent les symptômes du Scorbut, que nous venons de détailler.

§. 1153. On verra que sa cause prochaine est une certaine constitution du sang, dans laquelle une de ses parties est trop épaisse & trop grossiere, tandis que l'autre est ténue & chargée d'une acrimonie ou salée, ou alkaline, ou acide; circonstances qu'il faut surtout soigneusement rechercher & distinguer.

On appelle cause prochaine d'une maladie tout ce dont la présence constitue cette maladie, de façon que, tant que vous le supposez, le mal continue; dès que vous l'emportez, vous emportez aussi le mal (*a*). Or le sang est composé de différentes parties, dont quelques-unes sont plus disposées à s'unir & à se coaguler, quelques autres, plus ténues, sont beaucoup moins unies & liées entre elles, & se séparent très-facilement du reste de la masse. Si nous examinons le sang qu'on vient de tirer par la saignée, nous verrons qu'il contient, 1°. une

(*a*) *Boerhaave, Instit. Med.* §. 740.

vapeur très-ſubtile, qui ſe diſſipe en peu de temps, & qui étant reçue & condenſée dans des vaſes qui ſoient propres, nous préſentera un liquide d'une très-grande ténuité. 2°. La partie rouge, qui ſe coagule d'elle-même dans la palette. 3°. La ſéroſité, qui, étant expoſée à la chaleur de l'eau bouillante, s'épaiſſit & forme une maſſe ſemblable à un blanc d'œuf cuit. 4°. Outre cela, il y a encore dans le ſang une lymphe plus ténue qui ne ſe coagule ni d'elle même, ni par le moyen de la plus forte chaleur. Or c'eſt la partie concreſcible du ſang qui s'épaiſſit dans le Scorbut, comme nous l'avons dit au chiffre troiſiéme du paragraphe 1151, & qui s'épaiſſit tellement qu'une partie du *ſerum* ſe change en une muſcoſité d'un jaune verdâtre. Mais nous avons remarqué en même temps que la partie ténue de cette ſéroſité étoit alors âcre & ſalée. Et en effet, comme on ſçait que la partie la plus ténue du ſang n'eſt preſque qu'un liquide aqueux, & que toutes les matieres ſalines ſont très-ſolubles dans l'eau, on doit comprendre aiſément pourquoi auſſi-tôt que l'acrimonie ſaline abonde dans le

ſang, c'eſt la partie la plus ténue du ſang qui ſe charge de la plus grande acrimonie. On doit dire la même choſe de l'huile du ſang, lorſqu'elle eſt parvenue à un certain degré d'âcreté : on ſçait que les ſels âcres, s'uniſſant aux parties huileuſes, forment une eſpèce de ſavon qui ſe délaye promptement dans les humeurs aqueuſes. Si le ſang ne péchoit que par ſon trop d'épaiſſeur, il ſurviendroit des obſtructions, les humeurs s'arrêtant aux extrémités des capillaires ſans pouvoir paſſer ; ſi tout le mal étoit du côté de l'acrimonie dans les parties ténues de la maſſe du ſang, on viendroit à bout, par une boiſſon copieuſe & légerement atténuante, de laver, de détremper ces humeurs âcres, & de les pouſſer hors du corps, ſoit par les voies de l'urine, ſoit par les pores de la peau. Mais quand l'âcreté ſe trouve jointe à la viſcoſité qui lui donne des entraves, elle reſte dans les parties où s'arrêtent les humeurs épaiſſes, elle s'y fixe & les corrode. On peut donc par ces deux qualités, je veux dire la trop grande viſcoſité dans la partie groſſiere du

ſang (*), & l'acrimonie dans la partie ténue, rendre raiſon de tous les phénoménes du Sçorbut, comme on le dira dans le paragraphe ſuivant; & par conſéquent on eſt en droit de conclure que ces deux qualités réunies conſtituent enſemble la cauſe prochaine de cette maladie.

Mais l'acrimonie peut être de différente nature (**) : car ſi elle vient d'un trop long uſage d'alimens ſalés, ce ſera une acrimonie muriatique, & le Scorbut qui en viendra ne tendra pas ſi vîte à la putréfaction; on le ſup-

(*) Il eſt abſurde, dit M. *Lind*, de ſuppoſer que la partie rouge du ſang ſoit épaiſſe & viſqueuſe, lorſque la putréfaction eſt portée à un auſſi haut degré que dans le Scorbut. Toutes les expériences faites ſur le ſang tiré des veines font voir que le *coagulum* ſe diſſout promptement par la putréfaction. Voyez la ſuite des raiſons que cet Auteur apporte pour combattre cette opinion de *Boerhaave*, qui eſt auſſi celle d'*Hoffman*, tome 1, pag. 70, 71, &c.

(**) Outre que ces différentes eſpèces d'acrimonie ne ſont pas faciles à démontrer dans le ſang, il eſt étonnant qu'on veuille nous perſuader que des cauſes auſſi opposées produiſent le même ordre de ſymptômes, & la même altération du ſang; voyez la réfutation de cette opinion, tome 1, page 64 & ſuiv.

portera plus long-temps, quoiqu'il ne laiſſe pas de cauſer des douleurs très-vives, & d'occaſionner quelquefois la roideur des membres. Cette eſpèce de Scorbut eſt fréquente parmi les gens de mer, & ſe guérit aſſez heureuſement & même aſſez promptement par le régime ſeul, en ne mangeant que des nourritures fraîches & non ſalées, & en buvant beaucoup. Mais quand ces pauvres gens ſont obligés de ſe nourrir de viandes qui, ayant été mal ſalées, ſe gâtent en paſſant dans des climats chauds, & de boire de l'eau corrompue, l'acrimonie qui naît alors dans les humeurs eſt d'une nature alkaline putride, & le Scorbut qui en vient eſt très-mauvais, & détruit le corps en peu de temps. Pour ce qui eſt de l'acrimonie acide, il eſt vrai qu'elle eſt plus rare, mais on ne laiſſe pas que de l'obſerver cependant dans les endroits où le petit peuple ne vit que de pain de ſeigle, de lait de beurre & de végétaux farineux, ſur-tout parmi les pauvres malheureux qui ſont obligés, pour vivre, de faire des métiers ſédentaires & qui ne demandent point d'éxercice. Le Scorbut de cette derniere

eſpèce n'eſt pas bien dangereux, on peut le porter long-temps, & même il ſe guérit aſſez facilement, pourvu qu'on puiſſe changer de régime & faire quelque exercice; ce qu'on ne peut pas toujours obtenir de ces pauvres gens, tant à cauſe de leur miſere, que parce qu'ils ne ſont pas propres à faire d'autres ouvrages.

§. 1154. Il ſuit encore que, quand on eſt parvenu à les bien diſtinguer par l'hiſtoire de la maladie, (1151) il eſt aiſé d'en expliquer tous les phénoménes, quelque merveilleux qu'ils paroiſſent.

La cauſe prochaine que nous venons d'aſſigner au Scorbut, paroît déja aſſez plauſible; mais l'examen des ſymptômes de cette maladie, quelque nombreux, & quelqu'étonnans qu'ils ſoient, en confirmera encore plus la vérité. Car ils en ſont une ſuite naturelle; & d'ailleurs les cauſes occaſionnelles de cette maladie que nous avons détaillées au paragraphe 1150, ſont

très-propres à produire dans nos humeurs cette dégénération qui en fait la caufe prochaine.

Dans le commencement de la maladie, le fang eft déja épaiffi ; mais on n'obferve pas encore une fi grande acrimonie dans les humeurs : de-là cette pareffe, cet engourdiffement, ce fentiment de douleurs obtufes par tous les membres, qui accompagnent le Scorbut dans fon commencement, (§. 1151, n°. 1.) Quand la maladie augmente, les humeurs s'épaiffiffent de plus en plus; de là vient la difficulté de la refpiration au moindre mouvement, le fang ne pouvant, à caufe de fa vifcofité, paffer à travers les extrémités de l'artere pulmonaire, qu'avec beaucoup de difficulté. De-là vient auffi que le retour du fang des veines au ventricule droit du cœur, eft retardé, ce qui produit l'enflure des jambes. (§ 1151 n°. 2.) Mais en même temps l'acrimonie commence à augmenter ; & comme c'eft dans la partie la plus ténue du fang qu'elle réfide, elle fe déclare manifeftement dans les liqueurs qui fe féparent de la maffe du fang, & qui par conféquent font plus ténues

que le ſang même. L'urine devient plus âcre, plus chargée, plus foncée en couleur; la ſalive pareillement dégénere de ſa douceur naturelle, & comme elle humecte continuellement les gencives, elle les infecte, & y cauſe de la douleur. Si l'acrimonie eſt alkaline, la bouche commence à ſentir mauvais, parce que la ſalive qui dégénere de ſon état naturel, étant verſée à tout moment dans la bouche où l'air a toujours un libre accès, ſe putréfie en très-peu de temps; les gencives continuellement mouillées de cette ſalive putride ſe gâtent auſſi elles-mêmes & augmentent la pourriture, & conſéquemment la puanteur de la bouche. Le ſuc pancréatique, qui eſt aſſez analogue à la ſalive, venant auſſi à dégénérer, de même que la bile, il n'eſt pas étonnant qu'il ſurvienne des coliques d'eſtomac & d'inteſtins. Mais comme toutes les liqueurs ſont âcre, elles détruiſent inſenſiblement les vaiſſeaux dans leſquels elles circulent, ſur-tout les petits vaiſſeaux dont les tuniques ſont moins fortes: de là viennent les hémorrhagies, mais ſeulement celles qui ſont moins conſiderables,

parce que les gros vaiſſeaux ayant des tuniques plus fortes, ne ſouffrent pas aiſément une ſolution de continuité, pour parler le langage de la Chirurgie.

Mais tous ces ſymptômes paroiſſent ſur-tout dans le Scorbut putride; car quand c'eſt l'acrimonie acide ou l'acrimonie muriatique qui domine, les ſymptômes ſont plus doux, & ne croiſſent pas ſi promptement Mais quand la pourriture eſt augmentée, les gencives dégouttent une ſanie cadavéreuſe, les dents ſe gâtent promptement, & quelquefois même les mâchoires ſe carient. En même temps cette pourriture extrême diſſout le ſang épais, comme on le voit encore dans les fiévres putrides, où le ſang tiré des veines ne ſe coagule point, & reſte toujours fluide. Un pareil ſang ne peut donc plus être contenu dans ſes vaiſſeaux, mais s'échappant par leurs extrémités, ou même rongeant ou détruiſant leurs tuniques, il produit des hémorrhagies dangéreuſes, (§. 1151, n°. 3.) Les autres ſymptômes que nous avons détaillés, & qui accompagnent ordinairement le Scorbut de la plus mauvaiſe eſpèce, s'explique-

ront de même fort aisément par cette seule dégénération des humeurs ; surtout si l'on fait attention que la cohésion des parties solides se trouve affoiblie, non-seulement à cause de l'acrimonie corrosive des humeurs, mais aussi parce que les pertes que le corps fait tous les jours par un effet nécessaire des actions mêmes de la vie, ne peuvent plus se réparer quand les humeurs sont dégénérées dans leur état naturel Ainsi les vaisseaux qui rempent sous la peau venant à s'ouvrir d'eux-mêmes, ou à se briser pour peu qu'on les touche, on verra paroître les taches scorbutiques. La même chose se passe dans les parties intérieures du corps, comme le démontrent assez les grandes foiblesses & les morts subites qui arrivent au moindre mouvement.

§. 1155. Ce qui est confirmé encore par les régles thérapeutiques fondées sur le bon ou le mauvais succès qu'on a eu dans le traitement de cette maladie : voici les principales de ces régles.

UN Médecin prudent, après avoir

considéré les causes d'une maladie, & en avoir examiné attentivement tous les symptômes, se détermine en conséquence sur ce qu'il y a à faire pour la guérir. Cependant, lorsqu'il emploie les remédes que les causes & les phénoménes de la maladie lui ont indiqués, il observe avec une attention scrupuleuse si l'événement répond aux idées qu'il s'étoit formées, auquel cas il est assuré qu'il a véritablement connu la maladie ; si au contraire le traitement ne lui réussit pas, c'est une marque qu'il ne connoît pas assez la nature de la maladie, & il apporte tous les soins & toute l'attention dont il est capable, pour tâcher de découvrir en quoi il s'est trompé ; & c'est-là cette fameuse régle des choses nuisibles & des choses profitables, régle qui est d'un si grand usage dans l'art, soit en confirmant le diagnostic & les indications, soit du moins en faisant appercevoir bientôt les fautes que l'on a faites. On peut voir ce que nous en avons dit ailleurs (*a*) J'espere que la curation du Scorbut que nous allons

(*a*) *Boerhaave*, Aphor. §. 602. n°. 7.

donner

donner sera voir clairement que la cause prochaine de cette maladie a été bien définie par *Boerhaave*; & par conséquent tout ce que nous avons dit jusqu'à présent se trouvera confirmé par la pratique.

§. 1156. Il faut avoir pour but, de dissoudre & d'atténuer ce qui est épaissi, de rendre mobile ce qui croupit, de donner de la fluidité à ce qui est trop lié.

Nous commençons par les indications générales, qui répondent à la cause prochaine du Scorbut, qui a été assignée au §. 1153. Nous y avons dit que le sang péchoit par trop de grossiereté dans l'une de ses parties, ce qui empêche le passage libre des humeurs dans leurs vaisseaux. Il faudra donc atténuer ces humeurs grossieres, afin que le sang qui croupissoit dans ses vaisseaux, à cause de sa trop grande viscosité, ayant été ainsi atténué, puisse passer librement à travers les extrémités les plus étroites des arteres; & en même temps les molécules qui avoient acquis une certaine cohésion,

reprendront leurpremiere fluidité.

§. 1157. Il faut auſſi épaiſſir ce qui eſt trop ténue, & adoucir l'acrimonie en général, & chaque eſpèce d'acrimonie en particulier.

Si le ſang péche par la viſcoſité dans l'une de ſes parties, dans l'autre il dégénere de ſon état naturel par ſa trop grande ténuité, à laquelle il ſe joint quelque acrimonie, comme nous l'avons encore dit au §. 1153. D'ailleurs, on obſerve quelquefois dans le Scorbut porté à un haut degré, ſur-tout ſi l'acrimonie eſt putride, que le ſang ſe diſſout au point de ne pouvoir plus être retenu dans ſes vaiſſeaux, & que cette diſſolution eſt ſuivie d'hémorrhagies effrayantes & ſouvent dangéreuſes. (Voyez §. 1151, n°. 3.) L'indication qui ſe préſente alors, eſt de corriger cette ténuité, & de rendre aux humeurs leur conſiſtance ordinaire, afin qu'elles ne s'échappent point de leurs vaiſſeaux. Il y a eu des Médecins qui ont cru que jamais la trop grande ténuité des humeurs ne pouvoit être contraire à la ſanté : la raiſon ſpécieuſe

qu'ils donnoient de cette opinion, c'eſt que, diſoient-ils, plus les humeurs ſont atténuées, plus elles paſſent librement dans les extrémités étroites des vaiſſeaux; & comme il eſt néceſſaire pour la ſanté, que nos humeurs circulent librement, & ſans aucun obſtacle qui puiſſe nuire aux fonctions de notre corps, ils concluoient que jamais la ténuité des humeurs ne pouvoit être nuiſible; auſſi faiſoient-ils conſiſter la curation des maladies, & la conſervation de la ſanté, dans l'atténuation de toutes les humeurs; & en conſéquence de leur ſyſtême, ils recommandoient avec ſoin, tant aux malades qu'aux perſonnes en bonne ſanté, l'uſage continuel des boiſſons aqueuſes tiédes, comme le thé, le caffé, & quelques autres ſemblables; mais ils ne faiſoient pas attention qu'il eſt néceſſaire pour la ſanté, que les vaiſſeaux des différens ordres ne contiennent que les humeurs qui leur ſont propres, que le ſang ne ſoit contenu que dans les vaiſſeaux ſanguins, la ſéroſité dans les vaiſſeaux ſéreux, la lymphe dans les vaiſſeaux lymphatiques, & ainſi de ſuite dans les différens ordres de vaiſ-

ſeaux qui vont toujours en décroiſſant. Car ſi le ſang étoit d'une ténuité ſemblable à celle de l'eau, qu'arriveroit-il ? Il ſe diſſiperoit entiérement par les vaiſſeaux tranſpirans, qui vont s'ouvrir à la ſurface extérieure du corps, ou bien il s'épancheroit dans les cavités intérieures, & produiroit bientôt une hydropiſie ; les veines rapporteroient bien peu de ſang au cœur, ſi les humeurs étoient aſſez fluides & aſſez ténues, pour paſſer dans les artéres, qui ne doivent contenir que l'humeur de la tranſpiration : les grandes arteres ſe vuideroient donc en peu de temps ; mais le cœur, en pouſſant le ſang dans les arteres, ne pourroit plus les dilater, puiſqu'il ne les diſtend qu'autant qu'elles ſont pleines ; les arteres n'étant plus dilatées, ne pourroient plus ſe contracter ; la circulation ceſſeroit bientôt dans toute l'étendue du corps ; &, par une ſuite néceſſaire, il arriveroit une ſyncope mortelle.

Quant à l'acrimonie qui ſe trouve jointe à la ténuité des humeurs dans le Scorbut, il eſt évident qu'il faut l'adoucir, pour la mettre hors d'état de nuire à l'économie animale. On en

vient à bout par la curation générale, ou par la curation particuliere. La méthode générale d'adoucir les âcretés, c'eſt d'employer tout ce qui eſt capable de corriger toutes les eſpèces d'acrimonies; par exemple, l'eau qui lave, qui délaye tout ce qui eſt âcre; les huiles douces qui émouſſent & empâtent les humeurs acrimonieuſes, & qui défendent en même temps les parties du corps contre les impreſſions nuiſibles des humeurs âcres. La curation particuliere d'une acrimonie conſiſte à employer les remedes oppoſés à l'eſpèce d'acrimonie que l'on connoît, quoiqu'ils aient auſſi eux-mêmes quelquefois une acrimonie manifeſte, comme, par exemple, quand on corrige l'acrimonie alkaline putride, par le moyen des acides.

§. 1158. ET en corrigeant l'un des vices du ſang (1156), il ne faut pas perdre de vue la nature de l'autre (1157); auſſi la guériſon de cette maladie eſt-elle le chef-d'œuvre de l'art.

Cet avis eſt d'une grande impor-

tance dans la pratique ; & on ne ſçauroit croire combien on a eu de mauvais ſuccès pour l'avoir négligé. Nous avons fait mention ailleurs, en parlant de l'obſtruction (*a*), de quantité de remédes atténuans qu'il ne faudroit pourtant pas employer indifféremment dans le traitement du Scorbut. Si, par exemple, cette maladie venoit d'une acrimonie alkaline putride, en ce cas les alkalis fixes, les alkalis volatils, les ſavons formés d'un ſel alkali fixe, ou d'un ſel alkali volatil, unis à une huile, ſeroient très-nuiſibles, parce qu'en atténuant les humeurs épaiſſes, ils augmenteroient encore l'acrimonie. C'eſt pour la même raiſon que les mercuriaux ne feroient pas bien dans cette circonſtance, parce que, quoiqu'ils ſoient de très-bons fondans, ils putréfient les humeurs qu'ils ont diſſoutes, comme on le voit par la ſalivation que produit le mercure. Il faut faire auſſi une grande attention à l'état où les viſceres ſe trouvent réduits par la maladie, pour voir les remedes qu'ils ſont capables de ſupporter. On voit donc qu'il eſt beſoin d'une grande prudence

(*a*) *Boerhaave*, Aphor §. 135.

pour traiter le Scorbut comme il faut, ſur-tout ſi le mal eſt déja parvenu à un certain degré; & il ne faut pas ſe fier aux titres ſpécieux des remedes antiſcorbutiques, ni aux éloges qu'on en fait, pluſieurs d'entr'eux étant capables de faire plus de mal que de bien, quand ils ne ſont pas donnés à propos; & qu'ils n'ont pas une vertu oppoſée à l'eſpèce d'acrimonie qui domine.

§. 1159. Les évacuans âcres ne font qu'aigrir le mal, & ſouvent ils le rendent incurable.

Comme le Scorbut eſt occaſionné ſouvent par des alimens difficiles à digérer, (voyez le §. 1150.) & qu'il vient encore quelquefois à la ſuite des maladies d'obſtructions, les Médecins ont cru en pouvoir tenter la guériſon par de forts évacuans, dans l'intention de vuider au plus vîte la ſaburre dont les viſceres ſont embarraſſés. Je conviens qu'il faut évacuer les humeurs des premieres voies; mais il ne faut employer que des purgatifs doux, comme on le dira dans le paragraphe ſuivant. Car les ſolides étant tellement

affoiblis dans cette maladie, ſur-tout lorſqu'elle eſt avancée, que la moindre force ſuffit pour rompre leur cohéſion, & pour procurer l'épanchement des humeurs qu'ils contiennent ; il eſt clair qu'il y auroit tout à craindre des déſordres que les évacuans âcres pourroient exciter dans le corps. Les émétiques ſeroient encore bien plus dangereux, parce que, dans le vomiſſement, le diaphragme & les muſcles abdominaux, entrant en convulſion, compriment fortement les viſceres du bas-ventre (*b*) ; ce qui occaſionneroit dans les Scorbutiques la deſtruction entiere de ces viſceres, s'ils avoient déja commencé à ſe putréfier, d'où il s'enſuivroit une ſyncope mortelle. Outre cela, on obſerve que les purgatifs âcres, tels que la *ſcammonée*, le *jalap*, la *coloquinte*, &c. fondent même les humeurs ſaines, & les font ſortir par les ſelles, ſous la forme de glaires putrides ; ce qui fait encore une raiſon pour laquelle ces ſortes de purgatifs ne conviennent point dans le Scorbut, principalement quand il eſt porté à un haut degré, & que les humeurs com-

(*b*) Voyez *Boerhaave*, Aphor. §. 652.

mencent à dégénérer & à se putréfier.

Eugalénus, (*c*) qui s'est rendu célebre dans la guérison de cette maladie par une longue expérience, établit comme une thérapeutique, *que le Scorbut ne sçauroit supporter de fortes purgations, ni de grandes saignées. Van der Mye* (*d*) a observé aussi que plusieurs Scorbutiques s'étoient mal trouvés de la purgation. J'ai remarqué pareillement que, quand il régnoit des dyssenteries & des diarrhées épidémiques, les Scorbutiques étoient plus en danger que les autres malades.

Il ne nous reste plus qu'à détailler les remédes qui ont été utiles dans le traitement du Scorbut; mais comme nous avons distingué (au § 1151.) quatre degrés de cette maladie, dont le premier est plus léger, & les suivans sont accompagnés de plus de symptômes & d'accidens plus fâcheux, nous suivrons le même ordre dans le détail de la curation.

§. 1160. AINSI dans la premiere espèce, (1151, n°. 1.) il

(*c*) Page 20.
(*d*) Pages 5 — 7.

faut α commencer par un purgatif doux, atténuant, désobstruant, à petite dose, souvent répétée. β Continuer les remedes atténuans, & ceux qu'on appelle digestifs. γ Finir par les spécifiques les plus doux, continués long-temps, sous quelque forme que ce soit. δ Cependant régler tellement les six choses non naturelles, qu'elles soient contraires aux causes mentionnées dans le §. 1150.

Les symptômes que l'on observe dans le premier degré du Scorbut, (1151, n°. 1.) annoncent une grande viscosité dans les humeurs; mais il n'y a pas encore de signes ni de l'acrimonie des humeurs, ni de la corruption des visceres.

On donne d'abord un purgatif doux, pour débarrasser les premieres voies des matieres crues & indigestes, qui s'y amassent à cause du mauvais régime; & en même temps pour atténuer les humeurs par le *stimulus* doux d'un fon-

dant ſalin, & pour les attirer vers les inteſtins en plus grande abondance. Par-là, non-ſeulement on vuide les matieres fécales qui ſont contenues dans le canal inteſtinal, mais encore on fond & on évacue les humeurs groſſieres, qui commençoient à s'arrêter & à croupir dans les vaiſſeaux des viſceres du bas-ventre.

On trouvera dans la matiere médicale qui eſt à la ſuite de ce Traité, pluſieurs formules qui rempliſſent cette indication (*a**). On y recommande auſſi, à la vérité, les *pillules cochées majeures*, qui contiennent la ſcammonée, la coloquinte, l'aloès, &c. mais on ne les donne qu'en petite quantité; & d'ailleurs, dans ce premier degré, il n'y a pas encore uue grande acrimonie, ni de diſſolution putride dans les humeurs.

On a coutume de répéter ſouvent l'uſage de ces purgatifs, en laiſſant

(*a**) Conſultez la matiere médicale de *Boerhaave* à l'endroit des remédes antiſcorbutiques. J'en ai donné la traduction à la ſuite de cet ouvrage. On y trouvera tous les médicamens & toutes les formules, ſous le paragraphe & le n°. auxquels ils ſe rapportent.

trois ou quatre iours d'intervalle, pour placer les fondans & les atténuans dont nous allons bientôt parler, ensuite on recommence le purgatif; mais il ne faut jamais perdre de vue l'axiôme d'*Hippocrate*, dont j'ai déja fait mention dans un autre endroit de ces Commentaires » (*b*). Si la purgation évacue ce qu'il faut » évacuer, les malades la supportent aisément, & s'en trouvent bien; si au » contraire ils en sont tourmentés, c'est » une marque qu'on n'a pas évacué les » matieres qu'il falloit purger ». Ainsi, quand nous voyons que cette paresse & cet engourdissement, qui sont les premiers symptômes du Scorbut, commencent à se corriger, & que tout le corps redevient alerte, en usant des remedes purgatifs dont nous parlons ici, nous devons être assurés qu'ils ont été donnés à propos; si au contraire les malades commencent à sentir encore plus de foiblesse & de langueur, il faut s'abstenir des purgatifs. Au reste, on peut insister sur ces médicamens avec moins de risque, quand on a affaire à des personnes grasses, ou d'une constitution leucophlegmatique,

(*b*) *Boerhaave*, Aphor. §. [illegible]1.

mais ils conviennent moins dans des températmens fecs & maigres.

β. Nous avons déja aſſez prouvé, que toutes les humeurs ſont épaiſſes & viſqueuſes dans le Scorbut; mais dans la cure de l'obſtruction (c) nous avons vanté parmi les atténuans, la vertu des ſels & des ſavons tant naturels qu'artificiels. On trouvera, dans la matiere médicale, les remedes qui ſatisfont le plus efficacement à cette intention, & on a pris le ſoin de les varier, afin de pouvoir s'accommoder aux différens tempéramens des malades. Ainſi, par exemple, dans les gens d'une conſtitution froide & lâche, les atténuans un peu chauds conviennent mieux que les autres, tels ſont la *teinture du ſel de tartre*, l'*élixir de propriété*, le *ſel volatil aromatique huileux*, le *ſavon de Starkey*, &c. mais dans les tempéramens chauds & bilieux, nous nous ſervons par préférence des *cryſtaux* & de la *crême de tartre*, du *ſel polychreſte*, de l'*oximel ſimple*, *ſcillitique*, & ſur-tout des ſucs ſalutaires d'oranges, de citrons & d'autres fruits ſemblables, dont le ſuc acidule, ſavonneux, eſt un

(c) Voyez *Boerhaave*, Aphor. §. 153.

bon atténuant, & flatte le goût agréablement. Il faut aussi avoir égard à la différence des saisons ; car dans le temps des grandes chaleurs, il faut s'abstenir des remedes trop chauds, qu'on peut employer dans l'hiver avec plus de sûreté.

γ. On connoît un assez grand nombre de remédes, que les Auteurs ont recommandés sous le titre d'antiscorbutiques, quoiqu'ils n'aient pas tous les mêmes vertus ; & c'est pour cette raison qu'il y a du choix à faire ici, non-seulement selon les différens degrés de la maladie, mais encore eu égard aux différens tempéramens des malades. Nous avons dit plus haut (§. 1150.) que le manque d'alimens végétaux, devoit être regardé comme une des principales causes du Scorbut; c'est pour cette raison que dans la matiere Médicale, on a donné à cet article-ci une liste de toutes les plantes qui peuvent y suppléer, sous le titre de spécifiques contre le Scorbut. Toutes les espèces d'oseille, les tiges de bardane qui commencent à pousser dans le printemps, le choux rouge, le cerfeuil, la chicorée, l'endive, l'ortie, &c. toutes

ces plantes font un très-bon effet dans des bouillons. Il faut dire la même chose du jus d'orange, de citron, &c. dont on arrose tout ce que l'on mange, ou même dont on peut faire une boisson agréable & salutaire, en le délayant dans de l'eau, & en y ajoûtant un peu de vin. Car ceux qui sont attaqués du Scorbut, sont toujours en langueur, ils ont le pouls petit, foible, inégal, comme l'a toujours observé *Eugalénus* (*d*), qui même a regardé ce pouls comme un des signes diagnostics de la présence du Scorbut. Il est quelquefois si languissant, qu'un Médecin Italien, qui n'étoit pas accoutumé à traiter cette maladie, étoit étonné qu'un homme pût vivre avec un pareil pouls. C'est à cause de cela que, dans le Catalogue des antiscorbutiques, on trouve de très-bons aromates, dont la seule odeur agréable est capable de réveiller les forces languissantes. Telle est la vertu, par exemple, de l'aurône, de l'absynthe, de l'eupatoire, de la menthe, qu'on appelle communément du baume, &c. On recommande encore l'usage des plantes qui, outre la vertu

(*d*) Pages 48, & 58.

de ſtimuler doucement, ont encore celle de fondre & d'atténuer. L'anagallis, le becabunga, la fumeterre, le creſſon d'eau, rempliſſent parfaitement ces indications; mais il en faut continuer long-temps l'uſage dans ce degré du Scorbut; & quoiqu'on puiſſe employer ces remedes ſous différentes formes, néanmoins il eſt plus à propos d'en faire un vin ou une bierre, ſi on veut que les malades les prennent avec moins de dégoût, & qu'ils en uſent pendant long-temps. *Eugalénus* aſſure (*e*), qu'avec une ſimple infuſion d'abſynthe dans de l'eau, du vin, ou même de la petite bierre, il a guéri non-ſeulement des ſymptômes fâcheux du Scorbut, mais encore la maladie elle-même. Pour moi, j'ai vu des familles entieres qui ſe ſont guéries du Scorbut, en uſant pour boiſſon ordinaire, d'une bierre faite de la maniere ſuivante. Ils laiſſoient infuſer ſimplement dans un tonneau de bierre quelque têtes de choux rouges, hachées par morceaux, avec douze poignées de creſſon de fontaine ou de co-

(*e*) *Ibid.* page 83.

chléaria, & une livre de *raphanus rusticanus* récent.

☞ Tous les remédes qu'on peut faire sont inutiles, si on ne peut pas obtenir des malades de s'observer dans le régime; car, quoique le vice soit bien corrigé, il ne tarde pas à reparoître de nouveau, dès que les mêmes causes qui y ont donné lieu recommencent encore à agir. C'est assez la coutume dans quelques endroits de la Hollande, de ne se nourrir pendant l'hiver que de lard & de bœuf salé; aussi se trouvent-ils tous infectés du Scorbut sur la fin de l'hiver : ensuite l'usage des herbes récentes & des fruits pendant le printemps corrige ce vice scorbutique, ou même emporte quelquefois entiérement la maladie; mais elle reparoît de nouveau l'hiver d'ensuite, parce qu'ils reprennent toujours leurs mêmes nourritures. J'ai vu tous les symptômes du Scorbut renaître bien plus promptement de ce que les malades mangeoient tous les jours du fromage vieux & salé, que de toute autre cause. Ordinairement les malades se moquent des conseils des Médecins, quand ils sentent que cela va mieux, & sur-tout

dans les maladies chroniques. Il y en a cependant qui entendent raiſon là-deſſus, & qui prennent tout de bon le parti de changer de régime. La curation eſt bien plus difficile quand on a affaire à des Scorbutiques qui ſont obligés d'habiter des lieux bas & marécageux pour gagner leur vie; car il eſt impoſſible, dans ces cas-là, de déraciner le mal entiérement, quand on ſe ſerviroit des meilleurs remédes; tout ce qu'on peut faire, c'eſt de pallier le mal en leur preſcrivant le petit lait pour boiſſon ordinaire pendant tout le printemps & tout l'été. Auſſi les Médecins ont-ils la douleur de voir de ces pauvres gens de la campagne qui, à la fleur de leur âge, ont déja perdu leurs dents, & qui ſouffrent des douleurs horribles par tout le corps, ſur-tout pendant l'hiver qu'ils ne font aucun exercice, car on ſçait que les travaux qu'ils ſont obligés de faire pendant l'été leur font du bien.

§. 1161. Les mêmes remédes que nous avons preſcrits pour le premier dégré de la maladie, (1160. α. β. γ. δ.) peuvent en-

core servir pour le second dégré; (1151. n°. 2.) On passera ensuite à l'usage des antiscorbutiques un peu plus âcres sous la forme de sucs exprimés, de conserve, d'esprit, de sel volatil, de vin, de bierre. On emploiera aussi les bains extérieurs & les pédiluves faits avec des plantes antiscorbutiques; les frictions chaudes, séches, ou avec des liquides appropriés. La saignée sera quelquefois à propos, pour évacuer une partie des humeurs acrimonieuses, pour diminuer l'érosion des vaisseaux trop distendus, pour procurer une révulsion, pour faire place aux médicamens qu'on doit prescrire.

Les symptômes détaillés dans ce second degré du Scorbut (§. 1151. n°. 2.) font voir que les humeurs sont bien plus épaisses, & circulent bien plus difficilement que dans le premier dégré. Témoin cette enflure des jam-

bes, cette pesanteur qui les rend presque immobiles, cette difficulté de respiration qui manque presque tout-à-fait aux moindres mouvemens. Ainsi tous les remédes que nous avons recommandés dans le paragraphe précédent ne peuvent qu'être utiles dans ce second degré ; mais on a coutume de se servir de ceux qui sont un peu plus forts, afin de mieux diviser & atténuer cette langueur dont se plaignent les malades. Mais il faut, dans l'administration de ces remedes, user de quelques précautions dont nous parlerons dans le paragraphe suivant.

On trouvera, dans la matiere médicale, à cet article, plusieurs de ces anti-scorbutiques âcres qui peuvent satisfaire à cette indication : mais il ne faut pas cependant les employer tous indifféremment. Car il y en a qui sont de la plus grande âcreté, tels que la *capucine*, l'*ail*, le *pied de veau* le *piperitis*, la petite joubarbe qu'on appelle *sedum minus vermiculare acre*. On ne peut s'en servir que pour des tempéramens froids & leucophlegmatiques ; ou du moins il faut les donner à petite dose, si on les emploie pour d'autres tempéramens.

Pour ce qui est de la *gratiole*, elle donne un purgatif hydragogue, qui, à la vérité, a la vertu de fondre les humeurs les plus tenaces, mais qu'on ne doit cependant employer ici qu'avec beaucoup de circonspection & à très-petite dose, parce que les évacuans âcres ne font qu'irriter cette maladie, comme nous l'avons dit au §. 1159. On trouvera pareillement, dans la matiere médicale, des formules composées de ces remedes. Mais il faut se rappeller aussi que la puanteur de la bouche, l'enflure & la douleur des gencives, les douleurs vagues qui se remarquent dans ce second degré du Scorbut, (§. 1151. n°. 2.) déclarent que l'acrimonie est jointe à la ténacité des humeurs. Il faut donc songer à adoucir cette acrimonie en même tems qu'on travaille à atténuer la viscosité par les antiscorbutiques âcres; autrement cette acrimonie qui étoit jointe à la ténacité, se trouvant libre & dégagée des liens qui la retenoient, n'en seroit que plus nuisible, si l'on n'avoit soin de l'énerver par les délayans, ou de la corriger par des remedes opposés. Mais il n'y a rien de mieux à faire

que de chasser du corps tout à la fois ces humeurs ténaces avec l'acrimonie qui y est jointe, en augmentant avec prudence les évacuations naturelles, comme on le dira dans le paragraphe 1164.

On peut encore faire servir au même but les bains faits avec des plantes antiscorbutiques. L'eau chargée de la vertu de ces médicamens, s'insinue dans les veines absorbantes qui sont répandues par toute la surface extérieure du corps. Et c'est sur-tout quand il y a des taches à la peau que l'on s'apperçoit du bon effet de ces bains; car rien ne dissipe plus facilement les liquides extravasés sous la peau, lesquels forment proprement les taches scorbutiques. Et comme c'est particuliérement aux jambes que l'on remarque ces taches violettes, (d'où est venu le nom de *scelotyrbe*, que quelque-uns ont donné à cette maladie,) c'est pour cette raison qu'on recommande surtout les pédiluves ou bains de pieds, dont *Sennert* a donné différentes formules (*a*), à l'exemple desquelles on

(*a*) Lib. 3, part. 5, Sect. 2, cap. 8, tome 1, page 1020.

peut en composer des différentes plantes dont on trouve la liste dans la matiere médicale.

Ordinairement on met encore alors en usage les frictions dont nous avons expliqué ailleurs fort au long les avantages, lorsqu'il s'agit de refondre les humeurs coagulées, & d'augmenter l'action des solides sur les liquides (*b*); nous en avons aussi parlé lorsque nous avons expliqué la contusion (*c*), qui, dans le fond, n'est autre chose qu'un épanchement du sang sous la peau, occasionné par quelque cause externe, qui a rompu les vaisseaux sans offenser la peau. Or il est assez évident, par l'histoire que nous avons donnée du Scorbut, que les taches scorbutiques viennent pareillement d'un épanchement des humeurs sous la peau. Mais comme les vaisseaux se rompent facilement dans les Scorbutiques, ainsi que nous l'avons dit plusieurs fois, il ne faut donner que des frictions douces ; enfin, parce qu'il y a à craindre en même temps que les humeurs épanchées ne se corrompent, plusieurs Médecins re-

(*b*) *Boerhaave*, Aph. §. 75 & 132.
(*c*) *Ibid.* § 334.

commandent les ſpiritueux pour en arroſer légerement les linges ou draps dont on ſe ſert pour frotter les membres des Scorbutiques.

Mais on n'eſt pas d'accord ſur l'utilité de la ſaignée dans cette maladie. Pluſieurs Médecins, fondés ſur ce que le ſang des Scorbutiques péche d'un côté par la viſcoſité, & de l'autre par la ténuité & l'acrimonie, ſoit ſalée, ſoit alkaline, ſoit acide, comme nous l'avons dit au §. 1153, ont cru qu'il n'y avoit rien de plus avantageux pour la guériſon de cette maladie que de tirer ce mauvais ſang par des ſaignées répétées, & de rétablir en même tems les humeurs dans leur état ſain par un bon régime. Mais ils devroient faire attention que ce n'eſt pas aſſez de prendre de bons alimens, & qu'il faut encore qu'ils ſoient élaborés dans notre corps, pour s'aſſimiler à nos humeurs. Or, comme nous l'avons prouvé ailleurs (*d*), les grandes hémorrhagies & les ſaignées copieuſes empêchent cette élaboration des ſucs alimentaires & leur aſſimilation à nos humeurs.

(*d*) *Boerhaave*, Aphor. §. 25.

meurs. Il eſt donc évident que des ſaignées trop fréquentes, ou trop abondantes, bien loin de faire un bon effet dans le Scorbut, empêcheroient au contraire la réparation des bonnes humeurs. Outre cela le ſang qui eſt trop épais & trop groſſier dans cette maladie commence à s'arrêter dans les extrémités des arteres, & ce qui paſſe dans les veines n'eſt que la partie la plus ténue & la plus mobile; ce ne ſeroit donc pas ce ſang épais & viſqueux, dont on ſe propoſe l'évacuation, que l'on tireroit par les ſaignées; par conſéquent les ſaignées ne paroiſſent pas corriger beaucoup la cacochymie des humeurs dans cette maladie. De plus, quantité d'obſervations de pratique ont appris à *Eugalenus*, comme on l'a dit au §. 1159, que les Scorbutiques ont de la peine à ſupporter les grandes ſaignées. Ce qui n'eſt que trop confirmé par la foibleſſe du pouls de ces malades, & par les ſyncopes dans leſquelles ils tombent aſſez fréquemment. Mais quand les vaiſſeaux ſanguins ſont fort pleins; il n'y a pas de riſque de diminuer la pléthore par la ſaignée, & en même temps on emporte une par-

tie du liquide âcre, pourvu qu'on ait attention de ne point énerver encore davantage, par la trop grande évacuation de ſang, les fonctions du corps qui ſont déja aſſez languiſſantes dans cette maladie. Il faut remarquer encore que les douleurs ſcorbutiques qui ſe font ſentir dans différentes parties du corps, reſſemblent quelquefois à des douleurs inflammatoires, & en impoſent à ceux qui n'ont point d'expérience, comme nous en avons averti au §. 1151, n°. 2. & on ſent bien que, dans ces cas-là, on tenteroit encore la ſaignée ſans aucun ſuccès. On voit donc, par tout ce que nous venons de dire, ce qu'on peut attendre de bon de la ſaignée dans le Scorbut, & dans quel cas elle eſt utile (*).

§. 1162. MAIS ſuivant que la ténuité acrimonieuſe des humeurs, la crainte de l'hémorrhagie & la chaleur ſeront plus grandes, ou ſelon que l'épaiſſiſſement,

(*) M. *Lind* dit expreſſément que la ſaignée ne convient point du tout dans le Scorbut, ſur-tout lorſqu'il eſt avancé; tome 1, p. 363.

l'inaction, le froid & la pâleur des vaisseaux seront plus considérables, on usera des spécifiques médiocrement astringens & un peu froids, ou de ceux qui sont chauds & âcres.

La description des phénomenes de cette maladie, (§. 1151.) a fait assez connoître que dans le commencement les humeurs sont épaisses & croupissantes : mais, à mesure que le mal augmente, on apperçoit des marques d'une plus grande acrimonie, & souvent même d'un commencement de putréfaction. Dès qu'elle est une fois présente, les humeurs commencent à se dissoudre & à devenir en même temps plus âcres ; ce qui occasionne souvent des fiévres & des hémorrhagies, l'acrimonie des humeurs rongeant les vaisseaux. Or, les remedes scorbutiques que nous avons recommandés dans le paragraphe précédent, ne laissent pas que d'être âcres & échauffans, & par conséquent lorsque la bouche commence à sentir mauvais, que l'on sent aux gencives de la

douleur, du gonflement, de la chaleur ; que les malades se plaignent de douleurs vagues par tout le corps, & que l'on voit survenir des hémorrhagies même peu considérables, on doit se défier alors de l'usage de ces remedes. Car les solides sont quelquefois si tendres dans le Scorbut que la cohésion des parties se rompt pour la moindre cause, & en même temps les humeurs sont dans une si grande dissolution qu'elles ne peuvent plus être contenues dans leurs vaisseaux, comme on l'a vu par l'histoire que nous avons donnée de cette maladie. Lorsque le Scorbut est dans cet état, les Médecins prudens ont recours à un autre genre de remedes antiscorbutiques, je veux dire ceux qui sont capables de fortifier les solides, & de corriger la trop grande ténuité des liquides. De ce nombre sont la patience, le polypode de chêne, l'écorce de caprier & de tamarisc, l'oseille & autres, dont on trouvera la liste dans la matiere Médicale. Mais tant qu'on observe un simple froid & un simple engourdissement dans le Scorbut commençant, ou même que la maladie, quoique déja avancée, atta-

que des tempéramens froids & leucophlegmatiques, on peut employer avec ſûreté les antiſcorbutiques âcres. Si les ſignes ſont équivoques, ou qu'on ait à craindre une putréfaction prochaine, quoiqu'elle ne ſe déclare pas encore, on ſe ſert alors des antiſcorbutiques un peu froids, dont on verra la liſte dans la matiere Médicale, ſous le chiffre de ce paragraphe. La plupart de ces derniers ont une vertu ſinguliere. Ils ſont réſolutifs comme les ſavoneux, & en même tems ils réſiſtent à toute ſorte de pourriture. C'eſt encore pour la même raiſon que nous voyons les Médecins preſcrire fort ſouvent le *cochléaria*, le creſſon & autres plantes ſemblables, en y ajoûtant l'oſeille, le ſuc de citron, d'orange, &c. afin que ces derniers remedes tempérent la vertu trop âcre des premiers, & qu'ils puiſſent s'oppoſer à la putréfaction qui eſt fort à craindre dans cette maladie.

§. 1163. POUR corriger les vices de la bouche dans ce ſecond période, il faut uſer d'antiphlogiſtiques & d'antiſcorbutiques ap-

propriés aux différentes eſpèces de Scorbut.

Parmi les ſymptômes du Scorbut (§. 1151, n°. 2, 3.) on compte les maux qui affectent la bouche, ſçavoir la puanteur de l'haleine, le gonflement, la douleur & le ſaignement des gencives pour peu qu'on les preſſe. Quand le mal a fait du progrès, les gencives ſe putréfient. Elles ont une odeur cadavéreuſe, la gangrene ſe répand & gagne bientôt toute la bouche. Tant que ces maux ne ſont que légers, on peut s'attendre qu'ils ſe paſſeront d'eux-mêmes, lorſqu'on aura guéri radicalement la maladie par les remedes convenables. Mais il arrive quelquefois que ces accidens ſont ſi fâcheux qu'ils ne permettent point d'attendre, & qu'il y faut porter du remede ſur le champ. Or comme il eſt conſtant, par ce que nous avons dit au §. 1153, que l'acrimonie qui domine dans le Scorbut eſt de différente nature, il s'enſuit qu'il faut auſſi varier les remedes de ces accidens de la bouche, ſelon que l'on a à combattre telle ou telle acrimonie : ſi dans un tempérament leuco-

phlegmatique, les gencives ſont pâles, un peu gonflées & douloureuſes, on pourra ſe ſervir avec ſuccès de l'eſprit thériacal, de l'eſprit de cochléaria, de l'eſprit de vin camphré, &c. ainſi que cela eſt preſcrit dans la matiere Médicale à cet article. Mais lorſque les gencives ſont rouges, & que l'on y ſent de la chaleur, de la démangeaiſon, ou de la douleur, alors ces remedes feroient plus de mal que de bien, parce qu'ils ſont trop chauds. La ſaumure dans laquelle on a fait confire des limons fait ici des merveilles, parce qu'elle contient du ſel marin qui eſt bon contre toute ſorte de putréfaction, & à cauſe de l'odeur agréable & pénétrante des limons & de leur ſuc acide, ſur-tout ſi l'on délaye cette ſaumure dans quelque eau diſtillée, & qu'on y ajoûte un peu de miel roſat, de diamoron (*) &c. pour affermir ces parties flaſques & déja à demi-gangrénées. On trouvera pareillement dans la matiere Médicale des formules convenables. Il ſuffit de laver & de gargariſer ſa bouche, & pluſieurs fois le jour, avec

(*) C'eſt un électuaire préparé avec le fruit du *chamœmorus* : voyez ci-deſſous, §. 1165.

un pareil remede, ou même d'appliquer entre les lèvres, les joues & les gencives des plumaceaux trempés dans ce gargarifme, & de les renouveller fouvent. Mais il ne faut pas croire qu'il foit befoin de frotter rudement les gencives des Scorbutiques avec ces fortes de remedes, comme je l'ai vu faire quelquefois à des Chirurgiens; car on ne fait qu'augmenter par-là la douleur & l'inflammation, & on détruit les vaiffeaux de ces parties tendres & délicates, ce qui produit la gangréne. Mais quand on commence à appercevoir des taches larges & blanchâtres, dont le tour eft rouge & enflammé, & qui font accompagnées d'une puanteur infupportable & d'un flux abondant de falive, il faut y porter fur le champ les remedes les plus efficaces pour arrêter le progrès de la putréfaction qui eft très-rapide. L'efprit de fel l'emporte fur tous les remedes que j'ai vu tenter. Dans le commencement du mal il fuffit de fe fervir d'une dragme d'efprit de fel délayée dans quatre onces d'eau de fleur de fureau, de rofes, ou autres femblables, en y ajoûtant une once de miel rofat pour l'édulco-

rer. Mais j'ai été quelquefois obligé, quand la putréfaction étoit déja considérable, de toucher ces endroits gangrénés avec l'esprit de sel tout pur par le moyen d'un pinceau, & quand je voyois que la gangréne s'arrêtoit & ne faisoit plus de progrès, ce qui arrivoit en moins de douze heures, je me servois encore du même remede, mais plus délayé ; & je voyois bientôt les parties gangrénées se séparer des parties saines. Ensuite je fomentois continuellement les chairs vives & douloureuses avec parties égales de suc de grande joubarbe & de miel rosat, ce qui adoucissoit bien la douleur & l'inflammation & disposoit à une bonne consolidation ces ulceres qui n'étoient plus sordides Mais quand les gencives ont été corrodées par cette putréfaction gangréneuse ; les dents branlent & tombent bientôt ; bien plus on voit quelquefois tomber des esquilles considérables de l'os maxillaire ; ce qu'on ne sçauroit éviter, si l'on a appellé le Médecin trop tard, ou si la maladie n'a pas été bien traitée. On peut consulter encore ce que nous avons dit au

chapitre de la gangrène (*a*) ſur la matiere ſcorbutique qui ſe jette ſur les gencives.

§. 1163. QUANT à la troiſième eſpèce, (1151. n°. 3.) on peut employer tout ce qui a été dit, ſi ce n'eſt qu'il faut uſer copieuſement de liquides doux, qui paſſent aiſément dans les vaiſſeaux, qui ſoient antiſeptiques & antiſcorbutiques ; provoquer légerement & long-temps les ſueurs, les urines & les ſelles.

DANS la troiſiéme eſpèce, comme cela paroît par les ſymptômes que nous avons détaillés §. 1151, n°..3, le ſang eſt parvenu à un plus haut degré d'acrimonie, de ſorte que la cohéſion des ſolides ſe rompt & ſe détruit même par les cauſes les plus légeres, & qu'en même temps toutes les humeurs commencent à tourner davantage à la putréfaction ; ainſi il eſt beſoin d'une plus grande précaution dans le traitement. Si on employoit imprudemment les

(*a*) *Boerhaave*, Aphoriſ. §. 423.

antiſcorbutiques chauds & âcres, comme le cochléaria, le creſſon, la moutarde, le raifort ſauvage, &c. Ces remèdes par leur parties ſtimulantes augmenteroient le mouvement des humeurs acrimonieuſes dans des vaiſſeaux qui n'ont que très-peu de cohérence ; ce qui occaſionneroit ſouvent des hémorrhagies ſoudaines & terribles : c'eſt pour cela qu'on doit préférer les plus doux, qui ont tout à la fois la vertu de s'oppoſer au progrès de la pourriture, & de fortifier les vaiſſeaux. C'eſt à ce titre que l'oſeille, la patience, l'alléluia & quelques autres plantes ſemblables ſont ſi renommées. Il y a même des Médecins qui dans le traitement de cette maladie ont ſoin de mêler ordinairement l'oſeille avec le cochléaria, quoique le Scorbut ne ſoit pas encore parvenu à ce troiſième degré dont nous parlons ici.

Car le but qu'on ſe propoſe dans le traitement du Scorbut, c'eſt de laver le ſang, & d'emporter l'acrimonie qui y domine, & en même temps d'atténuer la viſcoſité, ſi elle s'y trouve auſſi jointe. Or on obtient l'un & l'autre par la grande abondance de liquides

doux & qui passent aisément dans les plus petits vaisseaux ; & on fournit aussi par-là un véhicule à la sueur & à l'urine pour faire sortir les âcretés du sang par ces deux voies. Car nous voyons, même dans les personnes qui sont en bonne santé, que c'est par les pores de la peau & par la sécrétion de l'urine que se séparent de la masse du sang toutes les parties qui, devenues trop âcres par une suite nécessaire de l'économie animale, & de la santé même, seroient capables de faire beaucoup de mal, si elles y étoient retenues plus long-temps. Pareillement le corps se débarrasse encore par les selles non-seulement des matieres fécales, restes inutiles des alimens après que le chyle en a été extrait, mais encore de toutes les humeurs récrémentitielles qui se déchargent dans l'estomac & les intestins pour travailler à la digestion. Il est donc à propos d'augmenter toutes ces excrétions, mais avec prudence. On a averti ci-devant, à la vérité, que les purgatifs forts étoient nuisibles aux Scorbutiques : mais on s'est toujours bien trouvé de leur tenir le ventre libre par le moyen de quelque laxatif doux, ce

que les Anciens appelloient *purger par épicrafe*, en laiffant quelques jours d'intervalle, pour placer les remedes délayans & qui fondent doucement. Si on obferve les urines des Scorbutiques, on trouvera, comme nous l'avons déja dit, qu'elles font chargées, âcres, & qu'elles dépofent beaucoup. Ne femble-t-il pas que la nature veuille nous indiquer elle-même de dépurer le fang & de le débaraffer de l'acrimonie qui s'y trouve, comme elle le purifie par la voie des urines? Voilà pourquoi le petit-lait eft fi renommé dans la curation du Scorbut. Le fuc des herbes fraîches dont il eft chargé, fur-tout au printemps; & qui lui donne même alors une couleur tirant fur le verd, lui a mérité ce renom à jufte titre, car il agit par la vertu atténuante & apéritive du chiendent, & en même temps il ne laiffe pas que de pouffer par les urines; auffi le regarde-t-on comme un des bons diurétiques. On le fait encore bouillir avec de doux antifcorbutiques, & il n'en devient que plus efficace. *Boerhaave* a donné dans fa matiere médicale, à l'article qui répond à ce paragraphe, quelques formules de ces fortes

de décoctions, & il est aisé d'en faire plusieurs autres sur le même modèle.

Les bons effets du lait ont été connus des Anciens. Nous lisons dans Hippocrate (*a*), que, pour la guérison de l'*ileum cruentum* (nous avons dit au paragraphe 1148, qu'il paroît avoir décrit le Scorbut sous ce nom,) rien n'est meilleur que de faire un grand usage du lait d'anesse bouilli avec le miel pour le rendre purgatif. Il ajoûte ensuite : « On ordonnera le lait de vache, si la » saison le permet, pendant quarante » jours. On fera boire tous les ma» tins deux (*) *hémines* de lait de va» che, en y mêlant, de quelques jours » l'un, un tiers d'eau de miel ».

On voit par ce passage qu'Hippocrate avoit intention de lâcher le ventre en ajoûtant du miel, & qu'il ne donnoit le lait que pour adoucir & délayer l'acrimonie du sang. Mais, quoique le lait soit très-bon pour émousser & énerver toute acrimonie par les par-

(*a*) *De intern. affection ; cap. 48*, Charter. tome 7, page 672.

(*) C'est une mesure des Anciens qui contenoit dix onces, c'est-à-dire, les $\frac{5}{8}$ de la chopine de Paris.

ties graſſes & douces de la crême qu'il contient, néanmoins le petit-lait convient mieux, parce qu'il eſt plus diluant, & que d'ailleurs il a une vertu diurétique.

Frédéric Hoffman (*b*) vante auſſi les bons effets du lait & du petit-lait dans la curation du Scorbut, & il confirme cet éloge par ſes propres obſervations & par celles d'autres Médecins célebres. Il recommande au même endroit de faire un grand uſage de lait coupé avec des eaux minérales. Bien plus, il aſſure que c'eſt par l'expérience de trente années qu'il a appris les vertus admirables des eaux minérales dans le traitement du Scorbut même invétéré. Dans un autre endroit (*c*) il remarque qu'il n'y a point de remede plus prompt, plus ſûr & plus efficace pour déraciner le Scorbut que l'uſage des eaux thermales de *Carlesbaden*, & il rapporte que des ulceres ſcorbutiques ſordides, qui ſont ordinairement ſi difficiles à guérir, ont été entièrement conſolidés par l'uſage intérieur & extérieur de ces eaux, ſans qu'il s'en ſoit ſuivi aucun

(*b*) *Medic. ration. ſyſtem.* t. 4, Part. 5. p. 29.
(*c*) *Opuſc. Phyſ. Medic.* tome 2, page 300.

mauvais effet. Or on ſait que ces eaux délayent par le principe ſalin qu'elles contiennent, qu'elles ſont atténuantes, & qu'en même temps elles purgent & pouſſent par les urines.

Mais quand il y a déja une grande diſſolution dans les humeurs, & que l'on apperçoit déja des ſignes de putréfaction, il paroît que les eaux thermales ne conviennent pas ſi bien alors, à cauſe du ſel alkali qu'elles contiennent. Dans ce cas-là les remedes médiocrement aſtringens & acidules conviendroient beaucoup mieux, comme nous l'avons dit au §. 1162.

§. 1149. QUANT à la quatrième eſpèce, on la guérit rarement; il faut varier la méthode curatoire ſelon la variété des ſymptômes; quelquefois les mercuriaux ſont aſſez bien, ainſi que les remèdes que nous avons preſcrits au paragraphe 1164.

Tout ce que nous avons dit (depuis 1148 juſqu'à. 1166,) étant bien examiné & comparé avec les phénoménes

phénoménes de la maladie & avec les diſſections, il s'enſuivra que, pour bien traiter cette maladie, il faut s'attacher principalement à reconnoître le caractere de l'acrimonie particuliere qui domine dans les humeurs; & comme cette acrimonie eſt ou ſaline-muriatique, ou acide-auſtere, ou alkaline-putride, ou enfin rancido-huileuſe, & que nous avons parlé ſouvent dans d'autres occaſions de toutes ces acrimonies en général, & de chacune d'elles en particulier, on en peut tirer des lumieres pour traiter le Scorbut avec plus de méthode & de ſûreté. On n'aura pas de peine à expliquer, après tout ce que nous avons dit, pourquoi le petit lait, le lait de beurre, les eaux médicinales ont guéri tant de fois des accidens de cette maladie deſquels on n'eſpéroit plus guériſon, & quels ſont ces accidens: pourquoi les ſucs des

fruits acides, des oranges, des citrons, des limons, des grenades, de l'oseille, de l'alléluia; le vinaigre, le vin du Rhin, de la Moselle, ont été si souvent de bons spécifiques dans cette maladie, & quand : pourquoi les astringens austeres, comme la rhubarbe, la patience, le tamarisc, le caprier, le vin austere noir & rouge, comme aussi les martiaux, ont eu quelquefois de si bons effets, & en quels cas : pourquoi les aromates les plus âcres, le cochléaria, la passerage, les cressons, le pied-de-veau, les raiforts, le poivre, le gingembre, le petit *sedum acre*, les sels alkalis volatils, fixes, huileux, aromatiques, savoneux, font souvent très-bien seuls : pourquoi ce qui est salutaire à un Scorbutique fait du mal à un autre : pourquoi enfin il ne faut pas s'arrêter au nom de cette maladie, mais s'attacher seulement au ca-

ractere différent de ses espèces, comme si c'étoient autant de maladies différentes.

Si l'on fait attention aux symptômes que nous avons détaillés au §. 1151, n°. 4, on verra bien qu'il y a peu d'espérance quand le mal est venu à ce période. Car les fiévres malignes putrides, qui accompagnent le Scorbut dans ce degré, désignent qu'il y a déja une grande corruption dans les humeurs, & tous les autres symptômes marquent que les visceres mêmes sont déja consumés. Mais on peut tenter divers remèdes, selon la diversité des symptômes, dans la vue seulement d'en adoucir la rigueur, comme on a coutume de faire dans les cures qu'on nomme palliatives, & qui, en adoucissant les symptômes, ne laissent pas que d'emporter quelque chose du fond de la maladie (*a*), ou qui du moins rendent plus supportables les maux qu'il est impossible de guérir entièrement. C'est ainsi, par exemple, qu'on remépardes diarrhées & aux dyssenteries, par des narcotiques doux & légers, mê-

(*a*) *Boerhaave, instit. Med.* § 1244.

lés avec les adouciſſans ; qu'on tâche de calmer les douleurs dans la ſtrangurie , par le moyen de quelque décoction de racines & de feuilles de guimauve dans de l'eau ou du lait ; qu'on emploie dans les lipothymies ou défaillances des cordiaux agréables, ſans être cependant trop échauffans, & ainſi des autres palliatifs.

Mais ſi le Scorbut n'eſt pas encore tout-à-fait incurable , & que les viſcéres ne ſoient point putréfiés , les ſeuls remèdes qui conviennent alors , ſont les mêmes qui ont été détaillés au paragraphe précédent.

Quelques Médecins voyant que les mercuriaux ont ſouvent réuſſi dans la cure radicale des maladies les plus fâcheuſes , ſe ſont aviſés de les employer dans le Scorbut ; & ils ſe fondoient principalement, ſur ce qu'on remarque quelquefois dans le ſang des Scorbutiques, une ténacité viſqueuſe, comme nous l'avons déja dit pluſieurs fois. Dans le premier degré du Scorbut , (1151 , n°. 1 ,) où cette viſcoſité domine , ſans qu'il y ait encore beaucoup d'acrimonie , on pourroit paſſer l'uſage du mercure adminiſtré avec beaucoup

de prudence, quoiqu'après tout, il ſoit beaucoup plus ſage de s'en tenir aux remedes que nous avons expoſés, puiſqu'on eſt aſſuré qu'ils réuſſiſſent dans ce premier degré de la maladie; mais quand la bouche commence à ſentir mauvais, que les malades reſſentent beaucoup de chaleur, de douleur & de gonflement aux gencives, on ne peut douter que l'uſage des remedes tirés du mercure, ne ſoient alors fort dangereux, puiſqu'on ſçait que leur effet eſt d'ulcérer l'intérieur de la bouche, d'exciter une ſalivation fétide & abondante. Par conſéquent les humeurs âcres n'en afflueroient que davantage aux gencives; & l'on conçoit quelle douleur il en réſulteroit, & combien il y auroit à craindre. Nous trouvons un exemple dans *Frédéric Hoffman* (*b*) du ſuccès malheureux du mercure employé tant intérieurement qu'extérieurement ſur un homme qui étoit infecté du Scorbut, & dont la langue devint toute ulcérée. C'eſt pour cela que ce Médecin établit comme une régle de pratique, » que les remedes tirés du

(*b*) *Medic. ration. ſyſtem. tome* 4, *part.* 5. *pag.* 54 *& ſeq.*

» mercure, de quelque façon qu'on les » prépare, & qu'on les employe, ne » sont pas, à la vérité, toujours très-» nuisibles dans le Scorbut simple, mais » que le danger est beaucoup plus » grand, & plus certain dans les affec-» tions scorbutiques des dents & de la » langue, &c ». Comme donc dans ce quatrième degré du Scorbut, il y a une grande acrimonie dans les humeurs, & même souvent une dissolution putride, il est clair que l'usage des mercuriaux est très-suspect, sur-tout dans ce période (*). Ceux qui ont traité beaucoup de maladies vénériennes, n'ont que trop éprouvé que la plus petite quantité de mercure excitoit de grands désordres dans le corps des Scorbutiques, lorsqu'ils vouloient les guérir de la vérole par cette méthode. Il ne nous reste plus qu'à expliquer quelques corollaires pratiques, qu'il ne sera pas difficile de tirer de tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

(*) On voit que M. *Van Swieten* contredit ouvertement & avec raison le sentiment hasardé de *Boerhaave*. Voyez le danger des mercuriaux dans le Scorbut; tome 1, pages 233, 232, 237.

[*Tout ce que nous avons dit, &c.*] Nous avons d'abord examiné les causes occasionnelles du Scorbut, ensuite nous avons détaillé les différens symptômes qui acompagnent ordinairement cette maladie dans tout son cours; après quoi nous avons exposé les changemens que les dissections nous ont appris que le Scorbut est capable de produire dans les différentes parties du corps; & de tout cela nous avons conclu, au §. 1153, que la cause prochaine de cette maladie étoit un vice de ténacité dans l'une des parties du sang, & d'acrimonie dans l'autre. Mais cette grossiéreté des humeurs est quelquefois muqueuse, peu active, froide; & alors les amers, & les aromatiques sont d'un très-grand usage. C'est dans ce cas que l'absynthe, dont *Eugalénus* a fait de si grands éloges, a un effet si merveilleux. Quelquefois cette viscosité des humeurs est inflammatoire; & alors les sucs des fruits, les syrops & les robs qu'on en fait, comme le rob de sureau, de groseilles, &c. peuvent être donnés très-à-propos, de même que dans les cas où les Scorbutiques sont gras & replets, parce qu'alors le

ſang, étant trop chargé de parties graſſes & huileuſes, ne paſſe point facilement dans les petits vaiſſeaux. Il peut auſſi y avoir, dans les humeurs, une viſcoſité atrabilaire, que l'on ne peut fondre & atténuer par les remedes miellés, ſavoneux, &c. comme nous l'avons aſſez expliqué dans le chapitre de la mélancholie.

Pareillement, l'acrimonie peut être de différente eſpèce dans le Scorbut; & il y a des remedes qui ſont bons contre toutes ſortes d'acrimonies en général; par exemple, l'eau & tous les aqueux qui ſont capables, à titre de ſimples délayans, d'adoucir & de corriger quelque acrimonie que ce ſoit; tels ſont auſſi les huileux doux qui émouſſent & qui empâtent pour ainſi dire toutes les parties âcres de nos humeurs, de quelque nature qu'elles ſoient. Il y a d'autres remedes qui ne ſont propres qu'à corriger telle ou telle acrimonie, & non toutes les eſpèces indifféremment: ainſi les acides ſont excellens contre la putréfaction alkaline, & les alkalis ſont ſeuls capables de corriger l'acrimonie acide; mais comme on a parlé ailleurs de ces

différentes

différentes eſpèces d'acrimonie, & de la maniere d'y remédier ; il ſeroit inutile de répéter ce qu'on trouvera expliqué fort au long dans pluſieurs endroits de ces aphoriſmes (*d*).

[*Pourquoi le petit-lait, &c.*] Cela vient de ce que tous ces médicamens diminuent la groſſiereté & la viſcoſité des humeurs, en les délayant & en les atténuant, & en même temps de ce qu'ils fourniſſent au ſang un véhicule aqueux, qui ſoit capable de le laver, & de le dépurer des ſels âcres & des huiles qui le diſpoſent à la corruption, & de charrier ces matieres nuiſibles hors des voies de la circulation, ſoit par les ſueurs, ſoit par les urines, ſoit par les ſelles ; mais on ſuppoſe que les actions vitales aient encore aſſez de force dans ces maladies pour faire circuler librement ces médicamens avec le ſang dans tous les vaiſſeaux, ſans quoi ils reſteroient dans le corps, & produiroient des tumeurs hydro-

(*d*) Conſultez ces Aphoriſmes & leurs commentaires, §. 60 & ſuiv. §. 76 & ſuiv. & §. 605.

piques. Ils ne conviennent donc pas quand on apperçoit une grande langueur, ou qu'il y a quelque signe d'une trop grande dissolution dans les humeurs.

[*Pourquoi les sucs acides, &c.*] Ces sucs sont utiles, quand le manque d'alimens végétaux a fait dégénérer les humeurs de leur état naturel dans une rancidité putride, comme cela arrive dans les siéges des Villes, & dans les voyages de long cours; car on peut alors avec de simples fruits, & des bouillons faits avec de la viande fraîche, & des herbes potageres, guérir très-sûrement le Scorbut, comme nous l'avons dit, pourvu que les visceres n'aient pas encore été fort endommagés de cette cacochymie putride. M. *Morin* a guéri plusieurs Scorbutiques dans l'Hôtel-Dieu de Paris, en leur faisant manger beaucoup d'oseille qui avoit été cuite avec des œufs (*e*). *Eugalénus* (*f*) assure que des gens attaqués du Scorbut, se sont très-bien trouvés d'une décoction d'orge dans

(*e*) Acad. des Scienc. 1708, hist. page 63.
(*f*) *De Scorbuto*, page 47.

du vin du Rhin. On lit dans *Clusius* (g), que les peuples de la Norwége exposent les Scorbutiques dans une isle voisine, qui est fort abondante en mûres (*), & qu'ils ne les laissent point revenir chez eux qu'ils ne soient entiérement guéris. Ces pauvres gens, pendant tout le temps qu'ils sont ainsi éloignés du commerce de tous les autres hommes, ne vivent que de mûres, & ils se rétablissent quelquefois en peu de jours; mais l'hiver, quand on ne peut pas les envoyer dans cette isle à cause des grands froids, on leur donne, avec tout autant de succès, un électuaire préparé de ces fruits, & ils en usent en grande quantité.

(g) *Rariorum plantar. histor. lib.* 1, *cap.* 85, page 119.

(*) Ce ne sont point les mûres de nos Pays, mais les fruits d'une espèce de ronce qu'on trouve dans la Norwége, *Chamæmorum Norwegicum Clusii. Ray* prétend que c'est la même plante que le *Chamæmor. offic. Germ.* qui n'est autre chose que le *Chamærubus folio ribes Anglica C. B. Hoierus* nous apprend que les habitans de la Norwége & de la Finlande préparent tous les ans avec ce fruit un électuaire contre le Scorbut; c'est ce qu'on appelle *Diamoron.*

[*Pourquoi les aſtringens auſteres, &c.*]
Les ſymptômes du Scorbut que nous avons expoſés au §. 1151, prouvent manifeſtement que la cohéſion des parties ſolides eſt quelquefois ſi foible dans cette maladie, que la force la plus légere ſuffit pour la rompre; & cette foibleſſe des ſolides ne va guéres ſans une grande diſſolution dans les fluides. C'eſt dans ce cas, qu'on peut faire uſage des aſtringens auſteres que nous avons recommandés ailleurs (*h*), pour remédier à la trop grande débilité, & au relâchement des ſolides; ils ſont d'ailleurs très-propres à rendre aux humeurs trop diſſoutes leur conſiſtance naturelle. Ainſi, dès qu'on remarque dans les Scorbutiques un relâchement & une flaccidité des fibres de tout le corps, & qu'en les touchant un peu rudement, on fait paroître des taches bleuâtres ſous la peau, c'eſt-là le cas de placer les remèdes dont nous parlons. Peut-être que l'*herba Britannica* que Pline a recommandée (*i*) pour le *ſtomacace* & le *ſceletyrbe*, avoit cette vertu d'aſtreindre & de corroborer;

(*h*) *Boerhaave*, Aphor. §. 28. n°. 4.
(*i*) *Hiſt. Nat.* lib. 25, cap. 3.

car cette maladie, qui affligeoit l'armée de Germanicus campée au-delà du Rhin, étoit probablement une maladie lente, puisque *les dents leur tomberent dans l'espace de deux ans, & que les ligamens des articulations des genoux se relâchoient*. Or on sçait que les maladies sont lentes dans les tempéramens foibles, quoiqu'assez fâcheuses & incommodes par les langueurs & les lassitudes. D'ailleurs, il y a bien des Sçavans qui ont cru que cette *herba Britannica* des Anciens, étoit une espèce de *lapathum* : on peut consulter sur cela *Muntigius* (*k*), qui cependant a entassé sur ce sujet beaucoup plus d'érudition qu'il n'en étoit besoin pour son but (*).

Quant aux bons effets de l'acier dans un pareil relâchement des solides, nous en avons déja parlé, quand il s'agissoit de la maladie des fibres lâches (*l*), & nous en dirons encore quelque chose dans le chapitre suivant, où nous traitons de la cachéxie.

(*k*) *De verâ Antiquorum herbâ Britannicâ.*

(*) Voyez les conjectures de cet Auteur, & le sentiment de M. *Lind*, sur cette maladie, au commencement de ce tome 2, page 13.

(*l*) *Boerhaave*, Aphor. §. 28 n°. 4.

[*Pourquoi les aromates les plus âcres, la rhubarbe, &c.*] Ces remèdes ſont utiles dans les cas où il y a pâleur, froid, engourdiſſement. La bouffiſſure du corps, les urines pâles & ſans odeur, l'abſence de la ſoif, une peſanteur par tout le corps ſont des ſignes qu'on peut donner ces remèdes avec ſûreté. Mais comme pluſieurs d'entr'eux ont beaucoup d'âcreté, il faut les employer avec prudence, de peur que les humeurs glutineuſes & épaiſſes, étant remuées ſubitement par ces ſtimulans, ne s'amaſſent dans les poumons, & ne cauſent une maladie dangereuſe (*m*).

[*Pourquoi ce qui convient à un Scorbutique, fait mal, &c.*] Cela vient de la différence, tant du degré de la maladie, que de l'eſpèce & de l'intenſité de l'acrimonie. Ainſi, par exemple, ces aromates âcres qui ſont ſi bien dans le Scorbut lent & froid, pourroient cauſer des hémorrhagies mortelles, ſi on les donnoit dans le degré où les gencives ſaignent, & ont une odeur cadavéreuſe ; non-ſeulement parce qu'ils augmenteroient l'acrimonie des hu-

(*m*) Voyez *Boerh.* Aphor. §. 871.

meurs, mais encore parce qu'ils ne tarderoient pas à causer la rupture des vaisseaux déja foibles, en augmentant l'impétuosité des humeurs par leur vertu stimulante. C'est pourquoi plusieurs Médecins suivent le conseil de *Sennert* (*n*), & n'emploient pas si facilement les antiscorbutiques les plus âcres qu'on vante ordinairement sous le nom d'esprits antiscorbutiques; mais ils préferent une infusion de cochléaria, de cresson, &c. dans le petit-lait, ou bien encore ils délayent dans le petit-lait les sucs récemment exprimés de ces plantes, & les donnent à boire à leurs malades.

[*Pourquoi enfin ne faut-il pas s'arrêter, &c.*] Nous avons déja dit plusieurs fois dans l'histoire de quelques autres maladies, qu'il n'y a rien de plus dangereux que de s'arrêter seulement au nom d'une maladie, & de recourir, sans examiner rien de plus, à quelque remède en vogue qui se débite dans les boutiques sous un titre spécieux, comme ayant une vertu spécifique & in-

(n) *Lib.* 3, *part.* 5, *sect* 2, *cap* 6, *tome* 2, page 1113.

faillible pour guérir radicalement cette maladie. Ainſi on vend chez les Apothicaires des eſprits, des eſſences, des élixirs, &c. *anti-apoplectiques*, *anti-pleurétiques*, *anti-ſcorbutiques*, &c. tous ces beaux remèdes, quoiqu'ils puiſſent ſe donner en certain cas, ſont cependant ſouvent inutiles & même pernicieux. Il n'y a que ceux qui voudroient abréger un art qu'Hippocrate a eu raiſon d'appeller long (*), qui vont ainſi chercher dans les boutiques d'Apothicaires un remède oppoſé au nom de la maladie, & ils s'imaginent alors avoir bien fait la fonction de Médecin. Mais l'hiſtoire du Scorbut que nous avons donnée ici d'après les obſervations les plus fidelles, nous montre aſſez combien de différentes maladies ſont compriſes ſous ce nom, & combien les remèdes doivent être différens, ſelon que la maladie commence ou eſt confirmée ; ſelon que le Scorbut eſt ou putride, ou muriatique ; ſelon qu'il y a dans les humeurs ou une ténacité viſqueuſe, ou une trop grande diſſolu-

(*) *Vita brevis, ars longa, occaſio præceps, experimentum periculoſum, judicium difficile.* Hippocr. Aphor.

tion ; ſelon que les viſceres ſont encore ſains & entiers, ou qu'ils commencent déja à ſe gâter ; & ainſi du reſte. Un Médecin donc qui veut traiter avec ſuccès cette maladie, doit faire peu de fond ſur le titre ſpécieux & impoſant de remèdes antiſcorbutiques ; mais il doit rechercher avec ſoin les cauſes de cette maladie, faire attention à tous les ſignes diagnoſtics qui peuvent lui marquer les différentes eſpèces d'acrimonie, & leur différente intenſité ; & de toutes ces connoiſſances exactes & ſcrupuleuſes il doit tirer ſes indications & ſa méthode curatoire. Et ainſi, par les lumieres de ſon art, il traitera ſous un même nom pluſieurs maladies différentes.

Fin du Traité du Scorbut de Boerhaave.

MATIERE MÉDICALE DE BOERHAAVE.

POUR LE SCORBUT.

PARAGRAPHE 1160, lettre α.

POUDRE PURGATIVE.

℞ *Tartre vitriolé non acide,*
Cryſtal de tartre,
Sel polychreſte, ana ʒ ß
Mêlez : faites une poudre pour prendre le matin avec du petit-lait, en buvant par deſſus ℥ xij *de petit-lait.*

Autre purgatif en forme de potion.

℞ *Sel Polychreſte,* ʒ ij
Pilulles cochées majeures, ſcr. j
Syr. de roſes ſolut. avec le ſené, ʒ vj
Eau diſtillée de chicorée, ʒ ij
Mêlez : faites une potion.

Autre de même vertu.

℞ *Elixir de prop. comp. avec le ſel de tartre,* ʒ ij

Syr. de roses solut. avec le sené, ʒ vij
Pour une potion.

Pilulles purgatives dans le premier état du Scorbut.

℞ *Pilulles cochées majeures,* ʒ j
Faites-en xxj *pilulles.*

Le malade en prendra deux le soir avant que de se coucher, & cinq le matin avant de déjeûner.

§. 1160, lettre β.

Atténuans digestifs.

La teinture de sel de tartre de Van Helmont. ʒ j *dans* ℥ ij *de vin.*
——*d'Harvée,* ʒ jv *sur* ℥ iij *de vin.*
——*de Mars, de Ludovic.* ʒ j *sur* ℥ j *de vin.*

La tartre vitriolé,
Les crystaux & la crême de tartre,
Le vitriol de Mars,
Le sel polychreste,
} *à la dose d'*ʒ ß.

Les sels végétaux à la façon de Tachenius, ʒ j *sur* ℥ iij *de vin.*
L'élixir de propriété préparé avec l'esprit de vinaigre, ʒ ij
——*avec le sel de tartre,* ʒ ij

—— *avec les eaux aromatiques*,	℥ iij
Les esprits aromatiques huileux volatils,	ʒ j
Le savon de de Venise,	ʒ iv
—— *de Starkey*,	scr. ß.
L'Oxymel simple,	℥ iv
—— *scillitique simple*,	℥ iij
—— *composé*,	℥ ij

La conserve d'oseille.
—— *d'Alleluia*,
Les oranges,
Les oranges de la Chine,
Les citrons,
Les limons,
Les grenades,

§. 1160, lettre γ.

Les Spécifiques antiscorbutiques doux.

L'Aurône mâle,
—— *femelle*,
La grande absinthe,
La petite absinthe,
Toutes les espèces d'oseille.
Toutes les espèces d'alléluia;
L'ageratum *ou eupatoire*,
L'aigremoine,
Le mouron mâle,
Le mouron femelle,

L'armoise,
La menthe-coq,
La bardane,
Le bécabunga,
Le botrys ou chenopodium,
Le choux pommé rouge,
Le navet,
Le buïs,
Le cerfeuil,
Le chamædrys,
Le chamæpitis,
La chicorée,
Le crambe, *ou chou marin*,
Le cuminoidès,
L'endive,
*L'*eupatorium cannabinum,
Le fenouil,
La fumeterre,
Les deux espèces de galéga,
Le lierre terrestre,
Les lapathum,
La livêche,
La marjolaine,
La mélisse,
La menthe,
Le cresson d'eau
—— *de jardin*,
La nummulaire,
La rhubarbe,

La ſauge ,
La ſcabieuſe ,
Le ſcordium ,
La Sophia Chirurgorum ,
La véronique ,
L'ortie.

Fruits aromatiques odorans.

Les oranges ,
Les citrons ,
Les grenades ,
Les limons.

Autres fruits.

L'épine-vinette ,
Les cériſes mûres de toutes eſpèces ,
Les fraiſes ,
Les groſeilles ,
Les mûres ,
Les pommes aigres-douces ,
Les abricots ,
Les pêches ,
Les prunes mûres de toutes eſpèces ,
Les fruits de la ronce commune bleue ,
———————————— *rouge ,*
Les framboiſes ,
Les bayes de ſureau ,
Les tamarins ,
L'airelle.

Paragraphe 1161.

Les Antiſcorbutiques âcres.

La capucine,
L'ail,
L'alliaire,
L'arum,
Le cran ou raiſort ſauvage,
L'abſinthe,
Les oignons,
La grande chélidoine,
Le cochléaria,
*L'*enula campana,
*L'*eryſimum,
La roquette,
La gentiane,
La gratiole,
Le paſtel,
La paſſe-rage,
Le poireau,
La ptarmique,
Le raiſort des jardins,
——*ſauvage*,
La rhue,
La ſabine,
Le ſantonicum,
La ſaponaire,
Le Sedum minus vermiculare acre;

La moutarde,
Le tréfle d'eau.

Suc exprimé antiscorbutique.

℞ *De raifort sauvage ratissé,* ℥ iv
Feuilles récentes de cochléaria,
de nummulairre,
d'ortie, ana
man. iv.

Exprimez le suc de ces plantes selon l'art, & édulcorez avec du sucre ; le malade en prendra ℥ ij *quatre ou six fois dans la journée.*

Esprit de même vertu.

℞ *Semence de* sinapi,
de raifort des jardins,
de roquette,
*d'*erysimum,
de cresson de jardin, ana ℥ j
Feuilles de cochléaria,
de passe-rage,
de raifort sauvage, ana
man. ij

Le tout étant haché & pilé, ajoutez-y
du sel marin, ℥ ij
de la levure de bièrre, ℥ j
de l'esprit de vin, q. s. *pour surpasser le tout de deux doigts.*

Distillez

Distillez & cohobez trois fois.

Sel volatil.

Aux drogues précédentes, au lieu de sel & de levure de bierre, vous ajoûterez :

Sel ammoniac pilé, ℥ iij
Cendres gravelées, ℥ vij

Distillez comme ci-dessus.

Bierre médicamenteuse antiscorbutique.

℞ *Feuil. récentes de cochléaria,*
de roquette,
*d'*erysimum,
de tréfle d'eau, ana man j
Semences récentes contuses de cresson de jardin,
de raifort de jardin, ana ℥ ij
Fleurs de petite centaurée, ℥ j
Rac. de raphanus rusticanus ℥ v

Mettez toutes ces plantes bien hachées dans un demi-tonneau de bierre nouvelle, dans le temps qu'elle fermente. Pour boisson ordinaire.

Vin médicamenteux de même vertu.

℞ *Bulbe d'arum récemment tirée de terre,* ℥ ß

Raphanus rusticanus, ℥ j
Feuilles de cochléaria,
de tréfle d'eau, ana, man. j
Sem. de sinapi, ℥ jj
Vin du Rhin, lib. vj
Faites un vin médicamenteux, s. a.

§. 1162.

Antiscorbutiques modérément astringens.

Le caprier,
La fleur de genêt,
Le frêne,
Le lapathum & toutes ses espèces,
Le houblon,
Le polypode de chêne,
La rhubarbe,
Le tamarisc.

Antiscorbutiques un peu froids.

Les oranges,
Les citrons,
Les limons.
Les oranges de la Chine,
Les grenades,
Les fruits âcres,
L'oseille,
La chicorée,

L'endive,
L'alléluia,
Les laituës,
Les pissenlits,
Le lait coupé en été,
Le petit-lait,
Le lait de beurre,
Le tartre & tous les acides tartarisés.

Antiscorbutiques chauds & âcres.

Voyez §. 1161.

§. 1163.

Gargarismes dans le Scorbut chaud.

℞ *De la Saumure de limons*,
Du miel rosat, ℥ ij
Esprit de sel dulcifié, ʒ ß
Eau distillée de rhue, ℥ ij
Mêlez.

Autre.

℞ *Esprit de sel*, ʒ ij
Eau distillée de sauge, ℥ vij
Mêlez.

Autre.

℞ *Suc de limon récent*, ℥ j
Sel ammoniac, ʒ j

Eau distillée de rhue, ℥ vj

Mêlez.

Dans le Scorbut froid.

℞ *Esprit thériacal,*

de cochléaria, ana ℥ j

Miel de romarin, ℥ ij

Mêlez.

Autre.

℞ *Esprit de vin camphré,* ℥ ß

Teinture de myrrhe, ℥ j

Rob de geniévre, ℥ j

Eau distillée d'absinthe, ℥ iv

Sel gemme, ʒ j

Mêlez.

§. 1164.

Décoction douce & antiseptique dans le Scorbut âcre.

℞ *Fumeterre,*

Oseille,

Becabunga,

Tréfle d'eau, ana, man. j

Petit-lait,

Lait de beurre, ana pint. j

Faites-en une décoction.

Petit-lait antiscorbutique.

℞ *Alléluia,* man. j ß

Bétoine,
Cerfeuil, ana, man. ß
Tamarins, ℥ j ß

Toutes ces plantes étant bien hachées, faites-les infuser dans lib. iij *de petit-lait en été, pendant l'espace d'une heure à une chaleur forte, néanmoins sans ébullition; ensuite ayant passé la liqueur dans un linge avec expression, mêlez-y,*

Du syrop de suc de citron,
de framboise,
de violette, ana, ℥ j

Le malade boira de l'un ou de l'autre ℥ j *de demi-heure en demi-heure pendant toute la journée.*

Fin de la Matiere Médicale de Boerhaave.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

Le Chiffre Romain marque le Tome ; & l'Arabe, la Page.

A

F

G

H

I

M

O

P

S



T

V

Fin de la Table des Matières.

